U d'/of OTTAWA
39003003968038

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

LAURE

TIRAGE SPÉCIAL

sur

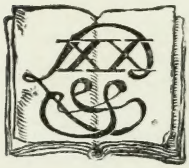
Papier vélin à la cuve

des

Manufactures d'Arches

réservé

pour



Exemplaire

N° 11

E. Clermont

ÉMILE CLERMONT

LAURE

PARIS
BERNARD GRASSET
ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

MCMXIII

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Bernard Grasset, 1913.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

PQ
2605
.L6L3
1913

http://www.archive.org/details/laurecle00cler

LAURE

CHAPITRE PREMIER

Il faut avoir parcouru la monotonie de pays sans passé et dénués d'histoire pour connaître l'inestimable prix des souffles spirituels flottant dans les lieux qui ont porté de nobles événements. De tels endroits signalés par le souvenir de quelque haute circonstance de vie humaine semblent pénétrés de mémoire et de sens et comme revêtus d'une clarté légère. Au sortir de longs décors vides, de paysages ternes, évocateurs d'existences vulgaires, ils accueillent avec un visage d'amitié. Il n'est pas nécessaire que des princes aient entrechoqué là leurs armées ou que des destins de royaumes s'y soient décidés : un simple drame intime peut avoir été assez marqué de grandeur pour jeter sur les

lieux qui l'ont vu ce reflet de beauté immatérielle.

Maisons anciennes aux volets un peu retombants et disjoints, châteaux solitaires dans les vallons, combien en est-il à travers les campagnes de France, qui, le long de leur passé, ont abrité de telles éminentes tragédies ! Sacrifices, dévouements, piété, profonds dialogues intérieurs, volontés libérées des mobiles ordinaires du monde, haute sagesse acquise dans les larmes, tout ne s'est pas évaporé sur l'heure : une empreinte est demeurée, un parfum de légende et de respect. Endroits élus, joyaux disséminés aux replis des provinces, dépositaires des plus purs débris du passé, du plus précieux héritage, du plus secret, du plus réservé, dont le langage est capable encore de façonner lentement des âmes à leur sagesse sévère et à de graves renoncements.

Le coin de terre où se déroulent les quelques circonstances de ce récit est dépourvu d'éclat et de beauté pittoresque : une prairie au bord d'une rivière, une ligne de coteaux qui la surplombe, un parc dans le bas, une étroite chapelle sur la colline. Mais dans sa simplicité, il est de ceux qui laissent au passant comme le

regret d'une intimité pressentie. Il oblige à méditer d'une certaine façon; on devine qu'on n'y demeurerait pas en vain. Dans de pareils endroits, qui semblent naturellement désignés pour mettre leur marque sur l'esprit de ceux qui y vivent, il est rare qu'à travers le temps un moment ne survienne pas où cette volonté constante des lieux soit entendue par certaines personnes d'une façon plus forte et plus distincte; alors elle devient tout à coup puissante sur des destinées, et d'obscure qu'elle était jusque-là et voilée et presque morte, elle entre dans une haute lumière de conscience et de réalité.

Voici, au cœur de la France, les plaines du Bourbonnais, région sans gloire, pays d'alluvions et de molles collines, aux lignes un peu effacées et fondues, enfermant pourtant dans les plis de ses coteaux mille paysages délicats. Entre Saint-Germain-des-Fossés et Moulins, l'Allier, sur une cinquantaine de kilomètres, coule dans une vallée plate, très large, où erre son lit de sable, sinueux, vagabond et beaucoup trop large pour ses eaux. Il suit longtemps le côté gauche de cette vallée, au pied de collines qui déroulent sans fin le feston de leurs courbes pareilles, rondes, riantes, couvertes de vignes et souvent

coiffées d'une église et d'un village. Ces coteaux logent entre eux de brefs vallons solitaires. A divers endroits ils sont à pic au-dessus de l'eau ; d'autres fois l'Allier, s'éloignant un peu, laisse place à leur pied pour un ruban de prairies.

Du village de Ch... de N..., qui domine de haut son pont suspendu, un chemin s'éloigne qui, après être resté quelque temps parallèle à l'Allier sur la hauteur, tourne et, par les lacets d'une pente rapide, conduit vivement sur ses bords. Là, les coteaux et la rivière, en s'incurvant un peu de part et d'autre, ont formé une minuscule plaine ovale due au hasard de ces deux détours. L'horizon y est borné. Des lignes sveltes de peupliers voilent à demi la rivière. Sur la crête de l'une des collines une chapelle romane, courte et rude, avance sa face pauvre, percée de deux jours pour les cloches. Dans le bas, une ferme ; puis, se dressant à demi au-dessus du feuillage d'un parc, une belle maison ancienne, d'un dessin compliqué, faite de morceaux un peu disparates et d'époques diverses, grosses tours pesantes et tourelles aiguës, pignons, lucarnes, fouillis de toits concaves ou renflés, moussus, fatigués, presque onduleux par endroits, et enrichis de toutes les teintes fanées de

la tuile. Cette maison plaît dès qu'on l'aperçoit, comme une bonne personne sympathique qui aurait sa vie et sa mémoire. On devine qu'elle est une chose précieuse et depuis longtemps aimée. Il existe une harmonie entre le site et cette demeure d'un grand âge : on sent que ce n'est pas sans motif qu'il a été autrefois préféré et choisi, et cette volonté même dispose à en éprouver le mérite secret.

De la hauteur la vue s'étend sur un paysage très vaste ; à l'ouest, on découvre des montagnes : la chaîne de la Madeleine qui, à une vingtaine de kilomètres, dresse brusquement sa masse ; en face d'elle, les monts d'Auvergne avec leur rangée de pics et de cratères, petits, effilés, déchiquetés, qui, par les beaux crépuscules, semblent hausser leur dentelle violette sur un fond de pourpre. La plaine du Bourbonnais, après avoir été longtemps étranglée entre ces deux rangées de hauteurs, ici, laissée libre, s'ouvre, s'étale et s'amollit ; elle se pare de collines, elle prend un aspect doux, frais, riant, voluptueux, avec des lignes vaporeuses et déliées qui rappellent les pays florentins. Çà et là, l'Allier, dans sa gaine de sable, montre au travers d'un cortège de saules et de peupliers pâles et trem-

blants, un tournant de son cours comme une flaque de lumière. Beaucoup de villages, de châteaux, signe de richesse et de bien-être. Larges horizons, lignes fuyantes qui entraînent la pensée; mollesse et songerie; beaux soirs limpides où le soleil adoucit peu à peu sa lumière avant de la retirer des prairies; point d'élévation, point de grandeur, mais un sourire perpétuel.

Voilà donc ce que l'on découvre de la crête des coteaux; mais quelques minutes de descente, et le site resserré où la maison de la Mettrie étage ses toits antiques apparaît au flanc de la plaine comme un autre univers. Un monde recueilli, fermé. Non plus cette rêverie sans bornes, ce déploiement illimité, non plus ces printemps étalés jusqu'au bout de l'horizon, ces immenses étés, mais une grâce mesurée et de sévères saisons. Toute splendeur épandue sur la plaine, en venant toucher ce rivage étroit, change d'aspect. Ici, les détails se composent et s'assemblent pour un autre ordre de beauté: l'âme sans cesse y est ramenée sur elle-même et ses propres lointains. Le faîte des coteaux découpe un fragment de ciel court, voisin, presque familier, et la petite chapelle romane, assise sur

sa colline dont les pans réguliers tombent comme un manteau sans plis, continuellement médite et surveille.

Les bruits y sont rares et font écho : une voiture qui passe sur la route, l'appel d'un berger ; en automne, le maillet de bois d'un vigneron sonnant sur les cuves. Derrière la maison et le parc s'étalent des marais, avec des champs de joncs très hauts, où circule un bras de la rivière. Là, dans la saison de la chasse, parfois un coup de fusil éclate, un flocon de fumée blanche s'élève au-dessus des panaches roussis des joncs, un épagneul apparaît sur la lisière, immobile, l'air inquiet, puis rentre brusquement dans la forêt fragile. La route, après avoir longé ces marais et traversé de vastes herbages plats coupés de saules, atteint la rivière de Sioule qui, au sortir d'un voyage torrentueux dans les monts d'Auvergne, avant de rencontrer l'Allier et d'y terminer son cours, paresseusement dort dans ces prairies.

La famille Engérand occupe cette maison et ce parc depuis près de deux cents ans. Au début du XVIIIe siècle, un certain Foël Engérand, venu d'autres pays, s'était installé à Ch... de N... et

avait fait dans les environs des acquisitions de biens considérables. A sa mort, l'aîné de ses quatre fils hérita de lui la terre et la maison de la Mettrie, ainsi dénommée par altération du nom commun : la métairie. Les rejetons des quatre branches primitives, restés dans le pays en assez grand nombre, avec des fortunes et des noms divers, gardent encore le souvenir d'une origine commune et sont fréquemment rapprochés par de nouvelles alliances. Mais parmi tout ce cousinage, il s'est établi de longue date une considération particulière pour la maison de la Mettrie, la plus ancienne, la plus belle, la plus hospitalière aussi, demeurée toujours dans la même lignée, et que ses propriétaires ont honorée par une tradition constante de dignité et de mérite. Il y a quelques années encore, cette déférence s'adressait aux deux derniers représentants du nom : Maximilien-Foël Engérand, âgé d'environ soixante-dix ans, qui semblait le chef de toute la parenté, et son fils Charles-Armand, retiré là depuis son veuvage avec ses deux filles Laure et Louise.

A l'opposé de la plupart des familles aisées du pays, confinées dans une existence bornée et monotone, la lignée des Engérand qui habitait à

la Mettrie avait eu de tout temps un goût d'activité et d'aventures. Il se retrouvait en eux, à chaque génération, une certaine ardeur d'âme généreuse qui les poussait vers une vie plus émouvante et vers de nobles hasards. Deux d'entre eux, enrôlés dans les armées du Premier Empire, s'y étaient distingués. Une fille de la maison, à peu près dans le même temps, brillante d'intelligence et de beauté, à vingt-deux ans avait pris le voile chez les carmélites de Moulins ; elle était devenue prieure du couvent et avait laissé là, ainsi que chez les siens, un long souvenir. Au cours du XVIIIe siècle, un ancêtre, grand voyageur, avait fait partie d'une mission envoyée dans une cour d'Asie ; il avait rapporté de là-bas beaucoup d'objets rares offerts en présents qui, soigneusement conservés et parés de légendes, émerveillaient encore l'imagination des enfants comme un romanesque héritage. Depuis la Révolution, plusieurs des Engérand étaient entrés dans la magistrature et avaient occupé des charges importantes à Lyon et à Riom. Maximilien avait préféré vivre à la campagne, s'occupant de ses terres ; c'était un beau vieillard, actif, instruit, de nature raisonnable et d'esprit mesuré. Quant à son fils Char-

les-Armand, après avoir eu des débuts brillants dans la magistrature à la Cour de Riom, il avait dû, au milieu de sa carrière, démissionner, à la suite d'incidents politiques, et il s'était vu, avec infiniment de mélancolie, contraint à une oisiveté prématurée.

Dans ce fond de province, les Engérand avaient eu, de tout temps, le goût des choses de l'esprit. Leur bibliothèque, régulièrement accrue, reflétait, par l'apport de chaque époque, les modes successives du savoir. Beaucoup d'entre eux avaient laissé des mémoires, souvent dénués d'art et de couleur, mais riches en indications sur les façons de vivre de jadis, les revenus des familles, les produits des domaines ; parmi leurs manuscrits, qui garnissaient tout un rayon d'armoire, on trouvait des traductions et des commentaires de textes anciens, des sommes de théologie, des essais de constitution politique et de philosophie des mœurs, des traités saint-simoniens. Outre ce souci constant d'intelligence et d'étude, s'était perpétué chez eux le sens plus rare de la haute culture morale, non seulement l'honnêteté, la probité, mais le besoin spontané d'une discipline d'âme, d'un point fixe de vérité et de croyance. Au commen-

cement du XVIIIe siècle, plusieurs d'entre eux avaient été ardents jansénistes. Plus tard, devenus voltairiens et libéraux, ils avaient rompu avec la religion, et ils étaient ensuite demeurés envers elle dans un état d'indépendance et même de défiance; cependant, la tradition divine, par une série de hasards et d'appels successifs, s'était toujours maintenue intacte dans le cœur des femmes de la famille; et cette piété, non point partagée, mais respectée, quelquefois même exigée, avait, par son contact, entretenu autour d'elle le sens de la vie intérieure profonde et le prix des choses infinies.

Charles-Armand, le père de Laure et de Louise, après avoir vu chez sa mère, puis chez sa femme la même foi assurée, à force de côtoyer cet univers mystique, s'était habitué à en aimer le reflet; cependant lui-même, d'intelligence positive, exacte, aux contours un peu rigides, n'avait participé en rien à ce don héréditaire de spiritualité qui allait au contraire se retrouver avec éclat chez ses filles.

Au moment où commence cette histoire et où l'aînée des deux, Laure, allait avoir vingt-quatre ans, douze années déjà s'étaient écoulées depuis qu'il avait quitté Riom et était venu

s'installer avec elles à la Mettrie ; époque sombre, moment douloureux du passé : c'était peu de temps après la mort de sa femme; à son deuil récent se joignait l'amertume de sa situation brisée : il voyait jusqu'à l'extrémité de l'avenir toute joie fauchée et détruite.

Il avait voulu, dans l'exercice de ses fonctions de magistrat, résister à certaines ingérences politiques; des difficultés qui lui furent suscitées peu après l'obligèrent à donner sa démission. Cette déconvenue lui avait été d'autant plus amère qu'il y voyait, en même temps que le terme de son activité, l'échec des idées auxquelles il avait eu foi dans sa jeunesse. En 1876, jeune substitut, plein d'ardeur républicaine, il avait été disgracié par le gouvernement de l'ordre moral : échec largement compensé dans la période qui suivit, mais que renouvelaient à des années de distance des mœurs politiques à peu près pareilles. Il n'était pas de ceux qui s'assouplissent et transigent, et il était destiné à être battu tour à tour par les flots contraires ; cependant libéral, éclairé, s'appliquant au fond du cœur, quoique peut-être sans dispositions naturelles, à accueillir comme bienvenues les nouveautés.

Il avait alors quarante-cinq ans, il ne se sentait plus assez de jeunesse ni d'ardeur pour les hasards d'une carrière nouvelle. De caractère plutôt enclin à la tristesse, et d'ailleurs de mauvaise santé, il ne voyait devant lui, en se retirant près de son père à la Mettrie, qu'une longue oisiveté austère. Il organisa son temps, se fixa des heures régulières de lecture, d'étude, de promenade, etc., toute une série d'occupations qui ne réussissaient cependant pas à lui voiler à lui-même le vide des jours. Il était un peu effacé auprès de son père, qui était de vie plus forte et robuste. Lui souffrait fréquemment d'une maladie de foie aux crises douloureuses, qui allait s'aggravant. Mais, peines morales et souffrances physiques, il dissimulait tout sous une humeur égale et une figure sereine, souvent avec un courage vraiment stoïcien — non pas au sens vulgaire du mot, mais en un sens authentique et précis, car il avait de longue date puisé dans la lecture coutumière des auteurs de cette secte la volonté d'accepter les destins, de garder l'âme immobile au milieu des événements changeants et de faire même visage à toute fortune.

Il avait formé le projet, au début, de se consacrer à l'éducation de ses filles; mais bientôt il

jugea plus sage de les mettre en pension pour leur faire une enfance moins solitaire. Peut-être aussi ne prenait-il point plaisir à se mettre à leur portée. Louise, la cadette, enjouée, décidée, de caractère peut-être un peu personnel, mais pleine de vivacité et de reparties, le distrayait; Laure, frêle et silencieuse, plus concentrée, l'air de réfléchir toujours, avait devant son père, non pas précisément de la gêne, mais une sorte de timidité silencieuse. D'ailleurs il les voyait toutes les deux trop enfants, trop petites avec leurs neuf et douze ans, beaucoup trop petites pour qu'il pût exister une intimité quelconque, un rapport essentiel entre elles et lui ; Laure aussi comprenait bien qu'elle était trop petite; cependant, avec ses manières secrètes, elle devinait mieux que quiconque le chagrin qu'il y avait dans l'âme de Charles-Armand. Elle possédait un don extrême de sympathie qui, en toute occasion, lui faisait remarquer plutôt les signes de la peine. La mort de sa mère l'avait bouleversée; cependant les regrets de son père prenaient à ses yeux d'enfant une réalité plus grave, plus vaste, plus mystérieuse que sa propre douleur. Elle savait sa tristesse d'avoir renoncé à sa situation à Riom, et dans les pre-

mières années, elle ne pouvait, en passant sur la crête des coteaux, apercevoir au loin la ligne bleue des monts d'Auvergne, qui lui rappelaient cette peine, sans un mouvement désolé. Mais cela jamais dit, jamais révélé... Peu de mois donc après leur installation à la Mettrie, Charles-Armand s'était décidé à se séparer d'elles et à les mettre ensemble en pension à Lyon. Parfois, pendant les vacances, il faisait un voyage avec elles; le long de l'année il restait à la campagne près de son père, chacun d'eux s'étant créé une existence un peu à part dans cette grande habitation silencieuse — période monotone, unie, et sans événements, jusqu'au moment où, sorties l'une après l'autre de pension, grandes maintenant, devenues à leur tour des personnes aux sentiments et aux volontés formés, elles revinrent, et mirent dans le parc et dans la maison la clarté de leur jeunesse et un renouveau de vie.

Le genre d'existence qu'elles retrouvaient là s'y était maintenu à peu près le même depuis des générations : une aisance sans faste, une large abondance, l'atmosphère reposée des maisons riches où l'on n'a jamais fait effort de vanité ni de luxe. Un personnel nombreux

installé dans la demeure depuis longtemps, plus dévoué qu'actif; un peuple de bêtes, chiens, chats, paons, pigeons et tourterelles, tout ce petit monde bien chez soi, en flânerie interminable et tranquille autour de la maison. Une organisation antique de la charité, les pauvres du mardi, les pauvres du samedi, secourus selon leur malheur et la dureté des temps; en outre, les mendiants, les errants, qui sonnent à la grille. Une maison accueillante, ouverte, une libre hospitalité. Un défilé de parents venant déjeuner ou dîner quand bon leur semble. Malgré cela, un fond de silence et de retraite. Dans les appartements vastes et un peu sombres s'était épandu, surtout depuis que Maximilien et Charles-Armand y vivaient seuls, un certain air de vétusté; la construction tout entière, faite de morceaux divers et rajoutés, présentait elle aussi une physionomie lasse, usée, vénérable, le temps ayant jeté peu à peu sur les architectures différentes le terni d'une même patine.

Au devant, une terrasse s'étale, terminée par une rangée de platanes taillés, martyrisés, réduits à la fois dans la hauteur et dans la largeur jusqu'à former un rideau uniforme et rigide. En contre-bas s'étend un délicieux et étroit jardin

dans la manière du XVIIe siècle, enveloppé des grands arbres du parc, tout en longueur, cent cinquante mètres à peine, avec un canal d'où émerge un îlot chargé de lianes et de fleurs. Des bandes régulières d'ifs coupés bas, des allées droites et des raies rampantes de buis filent ensemble vers le fond d'une fuite parallèle. Une buée flotte au-dessus de l'eau. Comme il arrive dans ces anciens jardins français lorsqu'on ne les entretient pas assez durement, ses lignes, jadis rigides, oscillent et fléchissent; il semble touché de langueur et de mélancolie; son dessin sévère s'est un peu défait; on redoute pour lui un désordre imminent, et déjà se sont hasardés çà et là sur les pelouses quelques saules pleureurs dépareillés.

Tels sont les lieux où se déroulent les événements de ce récit. Il ne suffit point d'une vie au jour le jour, instable et mêlée de hasards, il faut ce décor, cette atmosphère, cette tradition, il faut ce passé encore presque intact pour que se forment de hautes aspirations et qu'elles se heurtent dans leur pureté. Les drames des destinées de l'âme se retrouvent dans leur fond à peu près identiques en tous les endroits du temps; ils ont par eux-mêmes quelque chose

d'immobile et hors de la durée. Cette histoire est presque sans âge et sans date, elle pourrait s'être accomplie il y a deux siècles, et c'est à peine s'il s'y trouve un certain frémissement qui la fait d'aujourd'hui.

CHAPITRE II

Laure et Louise étaient unies par une affection qui était visible pour tout le monde ; non seulement l'attachement, la confiance, des prévenances réciproques, mais plus encore un accord indéfinissable et secret comme si chacune, à chaque moment, eût pris l'autre à témoin de ses sentiments et de sa conduite. Pourtant, à une certaine déférence de Louise à l'égard de sa sœur aînée, on devinait que celle-ci, bien qu'en apparence plus effacée, était la source de leurs pensées communes.

Elles étaient ordinairement habillées de même, toujours d'étoffes claires pendant l'été, mettant dans le beau cadre de ce jardin démodé leurs amples chapeaux de paille et leurs robes pa-

reilles. Leur grâce extérieure, leur ressemblance, leur entente harmonieuse plaisaient. On leur était reconnaissant, leur père et leur grand-père surtout, de la sorte de joie que créait leur présence. Les parents et amis du voisinage les trouvaient un peu trop réservées, un peu distraites, retirées dans leur amitié. Mais on lisait sur leurs visages la droiture, la franchise, la pureté parfaite ; leurs manières exprimaient la simplicité et il émanait d'elles ce charme sensible et reposant dont on a l'impression auprès de jeunes filles qui sont parfaitement bien et qui en portent le signe.

L'une et l'autre donnaient tout de suite l'idée d'une grande abondance d'âme. Mais Louise était faite pour séduire davantage. Sa physionomie ouverte, avenante, s'animait de grands yeux bleu clair brillants, où ses émotions mettaient tour à tour de la flamme et des brumes. Sa taille était belle et bien prise. Facilement enthousiaste, elle témoignait volontiers ce qu'elle éprouvait. Elle apprenait vite et bien, peignait avec talent; elle avait des goûts d'artiste et était sensible à la beauté extérieure des choses. On s'étonnait parfois de l'ascendant que sa sœur, plus effacée et plus secrète, exerçait sur elle,

mais s'il était fait quelque remarque à ce sujet, elle la supportait avec ennui et déclarait que sa sœur lui était supérieure. En quoi, du reste, elle exprimait la vérité.

Laure était d'aspect plus frêle que Louise, brune comme elle, la figure ovale, le teint sans éclat. Sur toute sa personne on voyait un air de distinction sans frivolité. Elle se mêlait peu aux conversations, était lente dans ses mouvements, mais à qui l'eût bien connue, elle eût paru recueillir le passé de sa race sévère et pensive. Son visage, quand on l'avait une fois remarqué, retenait, car il était tout revêtu d'expression, comme il arrive chez les personnes ayant habituellement une forte tension d'âme, ou bien au cours de certaines lentes maladies où chaque trait s'affine et s'éclaire. Les lèvres minces, le front comme un bloc dur et poli; des yeux bruns, pleins, doux, s'arrêtant longuement sur les objets avec une nuance interrogative, de beaux yeux de contemplation. Elle était de ces natures singulières et rares que les inquiétudes supérieures attirent et tourmentent et pour qui la noblesse d'âme et de vie constitue le plus essentiel des besoins. De telles personnes, avec de telles destinées intérieures,

existent et se rencontrent çà et là, quoique d'ordinaire on les soupçonne à peine, car elles se taisent volontiers et se créent toujours quelque solitude. Mais ce qui faisait le cas de Laure exceptionnel, c'est que, au cours de sa jeunesse, ces aspirations spirituelles avaient éclos en elle spontanément comme une fleur inconnue, à peu près sans secours ni révélation étrangère, et s'étaient développées presque librement.

Elles avaient été élevées par leur mère jusqu'à l'âge de sept et de dix ans, mais elles gardaient de cette première éducation très religieuse un souvenir confus. De son enfance, Laure avait retenu une autre impression plus vive : c'était son étroite amitié avec son grand-père Maximilien. Chaque année, elle passait avec sa famille le temps des vacances à la Mettrie, et on l'y laissait même parfois seule avec ses grands-parents tout un hiver ou tout un été. Maximilien, quand il allait visiter ses fermes, l'emmenait avec lui dans sa voiture ; il aimait sa nature sérieuse et causait volontiers avec elle.

Il portait un grand amour aux choses de la campagne, et il lui plaisait de voir en elle sous

son influence cet attrait naître et recommencer. Au cours de leurs promenades, il lui parlait des mœurs des animaux, lui racontait les ruses du renard et des belettes, les larcins des pies, toutes les histoires de la malice des bêtes, qui raviront éternellement les imaginations enfantines. Laure était attentive, prête à tous les étonnements; elle avait ce sens du merveilleux qui met partout des profondeurs et des lacunes. Souvent son grand-père tirait de sa poche une loupe et il lui montrait au travers, soudainement déployés, grandis, diversifiés le calice ouvragé des fleurs ou bien, en hiver, les milliers de cristaux de la neige : c'était pour Laure comme des regards sur un autre univers imagé et inépuisable qui s'étendait derrière le premier.

Il lui expliquait la vie des plantes. Parfois il ouvrait avec son canif des boutons de fleurs et il lui faisait voir les étamines, les pétales délicatement rangés, pliés comme dans une armoire, attendant l'heure d'éclore; la fillette admirait ce trésor révélé; elle était peinée qu'on fît du mal à quelque chose de si soigné, de si mystérieux, et s'effrayait des fleurs blessées. Il lui racontait aussi les légendes du pays, pleines de bêtes et de lutins; il les tenait de sa propre

enfance, et il admirait dans le regard de Laure que ces histoires redevinssent si belles. Certaines qui se déroulaient au fond de l'eau entre les fées des ondes, l'enchantaient de poésie; ensuite, se promenant au bord de la rivière, elle jetait des regards déférents sur les animaux qui avaient été mêlés à des aventures si magnifiques. Maximilien préférait toutefois ne pas abuser de ces récits, qui mettent des mensonges dans l'imagination; il avait beaucoup de jugement, de bon sens, le goût des réalités exactes, et dans son entourage on lui en faisait la réputation; aussi, comme au cours de ses explications et de ses récits, elle lui posait constamment des questions pour savoir *si c'était vrai,* il lui en savait gré affectueusement, et il disait souvent que Laure lui ressemblait.

Louise, à huit ou neuf ans — on l'appelait Lili — vive, ronde, le front bombé entouré de boucles noires, l'air mutin, abondait en saillies plaisantes, mais on la voyait toujours distraite, oublieuse, et elle ne paraissait pas capable de s'intéresser passionnément même aux malheurs des fées. Son ami inséparable était un petit chien dont elle partageait la joie folle et les plaisirs violents. Son père la gâtait à l'excès et lui

pardonnait tout; mais dans le temps où, après la mort de leur mère, il s'occupa de l'instruction de ses enfants, il constata que l'attention de Lili et Lili elle-même étaient impossibles à fixer. Lorsqu'elle était lasse d'une leçon ou que, devant une mappemonde par exemple, les explications lui paraissaient friser l'absurdité, elle, sans plus de façons, sautait de sa chaise avec dédain, en personne qui préfère ne pas s'en laisser conter : son chien, toujours juché sur quelque escabeau voisin, s'élançait sur le sol d'un mouvement parallèle, tandis que Laure restait en contemplation, un doigt au coin de la bouche avec un air d'entêtement doux et sérieux.

Lorsque ensuite elles furent en pension à Lyon, les choses se passèrent autrement que ces débuts pouvaient le faire supposer. Dès que Louise eut un peu grandi, elle montra une extrême facilité pour l'étude, une intelligence prompte, brillante, une mémoire où tout se gravait immédiatement; avec cela elle conserva l'entrain premier et la vivacité de sa nature; aussi, elle se voyait partout recherchée et complimentée. Ainsi jusqu'à ses dix-huit ou dix-neuf ans. Laure, au contraire, placée dans un cours plus avancé, s'y maintenait difficilement.

Elle étudiait avec peine, retenait mal. Elle avait l'esprit comme voilé par un obscur travail intérieur qu'elle-même ne comprenait guère; on la trouvait lente, confuse, à demi close. Elle savait ce jugement, et bien qu'elle en souffrît s'y soumettait. Il n'y avait pas chez elle ces élans de piété assez ordinaires aux jeunes filles dans les maisons d'éducation catholique, elle était croyante parce qu'on l'était autour d'elle. Le temps qu'elle passa dans cette pension lui fut pénible, elle se portait mal; après trois années, son père se décida à la garder près de lui à la Mettrie, tandis que sa sœur restait à Lyon. Elle avait alors seize ans. Elle revint à la campagne avec une sensation vive de joie et de liberté; il lui demeura pourtant de ce séjour dans cette pension, située sur le coteau de Fourvières, un souvenir d'une note particulière, un peu voilé, un peu triste, où apparaissait dans une brume douce la colline peuplée de collèges et de cloîtres, avec son aspect mystérieux, presque mystique, ses jardins, ses petites rues en pente, leurs détours, leur silence, les sonneries de cloches qui alternent et se répondent des églises aux couvents.

*
**

Elle eut désormais une grande liberté et tous les loisirs qu'elle voulut. Son grand-père et son père s'occupèrent seuls de lui faire poursuivre ses études sans la contraindre en rien. Les journées se suivirent pareilles et paisibles, dans cette immobilité qui invite un cœur mobile à se retourner sur soi. Naturellement modeste, et se rappelant les difficultés qu'elle avait eues pour apprendre, elle se croyait réellement dépourvue de dons et d'aptitudes. En réalité, son esprit, qui était mal à l'aise dans les sciences exactes, lorsqu'il s'appliquait aux régions délicates des sentiments et des valeurs morales, s'y mouvait dans la lumière : alors elle avait des certitudes intimes immédiates, et elle se déterminait avec clarté et évidence.

Elle ne se doutait pas que cette disposition allait chez elle beaucoup plus loin que chez aucune des personnes qui l'entouraient. Cette faculté précieuse s'accompagnait, comme il arrive souvent, de la persuasion intime, innée, que derrière tout ce qui s'offre immédiatement aux regards et à l'esprit, derrière ce qui est vie

extérieure, image, apparence, s'étend un ordre d'existence invisible qui importe infiniment plus que le premier. Conviction que peu d'esprits se formulent d'une façon limpide, mais qui, encore qu'obscure et ignorée, est le ferment de la plupart des vocations philosophiques et religieuses et qui, dans la vie courante même, se traduit par le besoin de sentiments aigus, délicats et forts.

Pour elle, elle savait déjà que les occupations menues et banales dont se composaient ses jours ne lui suffiraient jamais ; relations, visites, conversations, ce n'était qu'une surface, presque un mensonge ; on ne pouvait s'y tenir : il fallait quelque chose de puissant, de grand, à quoi elle pourrait se donner, d'où découlerait une plénitude intime. Elle sentait que là était la nécessité première de sa nature, mais elle ignorait tout à fait d'où naîtrait cet univers vague et merveilleux qui serait à la mesure de ses plus grands désirs ; car sa vie intérieure, quoique ardente, était encore pleine d'hésitations et de songes.

Il est une personne qui, bien que morte depuis longtemps, exerça sur elle durant ces années-là sa très pure influence : c'est cette grand'-

tante Aglaé Engérand, qui, quatre-vingts ans plus tôt, s'était faite religieuse et avait été quelque temps prieure des carmélites de Moulins. Laure possédait, dans un médaillon, un portrait d'elle où on la voyait à l'âge d'une vingtaine d'années, fraîche miniature qui portait le cachet vif et délicieux des environs de 1800 : de beaux yeux, les joues rosées, le front blanc ; dans la physionomie, quelque chose à la fois de confiant et de libre. Laure aimait cette image et souvent s'absorbait à la contempler. Mais pourquoi s'être brusquement retirée au cloître ? Elle interrogeait son regard comme celui d'une personne vivante, et tâchait de pénétrer ce secret.

Une brève notice conservée dans les papiers de la famille disait qu'elle avait pris cette résolution « sans que rien fît supposer que son cœur avait été engagé dans une inclination impossible, mais plutôt par suite d'une gravité naturelle ». Laure aimait qu'il en fût ainsi et que dans son âme aucune déception commune ne fût entrée. Au bout de peu d'années, elle avait été choisie comme prieure du couvent, mais elle avait ensuite demandé à se démettre de cette fonction et à redevenir simple religieuse. « Elle ne voulait plus diriger les autres, expli-

quait la notice, par humilité et parce qu'elle déclarait pouvoir à peine se diriger elle-même. Elle était d'une nature inquiète; elle disait n'être pas assez avancée en plusieurs vertus, notamment dans la vertu d'espérance. Elle mourut à trente-deux ans; elle avait, dit-on, souhaité qu'on gravât sur sa tombe ces deux mots latins : « *Quod potui* », qui signifient : « Ce que j'ai pu. » Elle voulait sans doute exprimer par là qu'au cours de sa vie elle avait fait pour le mieux, ou bien, peut-être, que cette mort, et cette tombe, et cette destinée, étaient tout ce qu'elle avait pu... »

Laure savait ces phrases par cœur, et sa pensée se reportait fréquemment à cette mémoire révérée; elle en éprouvait chaque fois un bonheur lumineux et suave, comme devant l'unique chose qu'elle connût qui fût absolument parfaite. C'était une parente, une amie; cette vocation, ces regrets, cette haute liberté hors du monde, même ce doute sur soi, cette existence toute dominée par des vues éternelles l'exaltaient. Elle se disait qu'elle aussi choisirait, pour s'y donner entièrement, la plus grande perfection, qu'elle s'y consacrerait, quoi qu'il en pût coûter. Mais elle ne savait pas, dans les brouillards de ses

dix-huit ans, ce que serait ce bien supérieur à tout : ceci seulement était décidé que dans sa vie ne figurerait que ce que son cœur avait de plus profond.

Elle trouvait chez son grand-père une aide pour ses aspirations naissantes et pour cette culture de l'âme dont elle éprouvait le besoin ; un peu lent d'esprit, mais réfléchi, ouvert, instruit, il causait volontiers avec elle sur les sujets les plus divers et portait partout la même vue sage et paisible. Charles-Armand, au contraire, de nature plus souffrante et inquiète, plus sensible et cependant redoutant à l'extrême les manifestations de sensibilité et d'émotion, soit pour ce motif, soit par crainte de répandre sur la jeunesse de sa fille, s'il l'accoutumait à ses idées, une ombre de mélancolie et de désabusement, n'avait guère avec elle de conversation qui dépassât le niveau des études qu'elle faisait ou qui portât sur des questions intimes et personnelles. Laure, parfois, à de menus indices, pressentait chez lui une délicatesse plus vive que chez son grand-père et, pour ainsi dire, d'un autre rang ; mais il demeurait entre eux une frêle barrière de silence et de tristesse.

En Maximilien, tout révélait la force, la maîtrise de soi, un juste équilibre, une tranquille raison. Il était de haute stature, avait les épaules puissantes, point voûtées, de beaux cheveux blancs abondants, un air naturellement imposant. Dans sa famille et même dans le voisinage, on avait l'habitude de le consulter dans les occasions graves. Ce fut sa pensée qui domina celle de Laure jusqu'à ce qu'elle eût vingt ou vingt-deux ans. Pendant les premiers temps qui suivirent son retour à la Mettrie, presque chaque matin elle travailla soit avec lui, soit avec son père. Charles-Armand lui enseignait les sciences, qui l'intéressaient peu. Avec Maximilien, elle étudiait l'histoire, l'histoire naturelle; il essaya, en outre, de lui faire connaître les principaux auteurs latins et grecs. Près de lui, elle apprenait volontiers; ces leçons, du reste, ne furent bientôt que des causeries régulières et suivies où il lui faisait part de ses réflexions et de ses souvenirs. Il avait, à travers sa vie bien remplie, porté partout ce sens des problèmes de la destinée presque héréditaire dans sa famille, mais avec un confiant optimisme, sans inquiétude et sans tourment. Il avait le discernement et le goût des vérités

d'ordre général ; toutefois, sa philosophie — mot déjà trop ambitieux — n'était guère qu'une manière d'être personnelle qui rayonnait sur l'ensemble de ses actions et de ses pensées ; ce que Laure en voyait, c'était une grande liberté d'opinion, un penchant à comprendre plus qu'à juger, l'absence totale d'envie, et l'habitude de considérer toute personne et toute chose avec une bienveillance désintéressée.

Il était content de rencontrer une intelligence vive et ouverte en laquelle se reflétait, comme dans un beau miroir, ce qu'il possédait de sagesse et de vérité. Laure l'écoutait avec attention, et avec une soumission qui lui était naturelle dès qu'elle rencontrait une autorité véritable ; mais les idées d'un ordre élevé avaient chez elle un retentissement et des échos que lui ne pouvait soupçonner.

Sa sensibilité en effet ne s'émouvait pas spontanément des mêmes objets que celle de la plupart des gens. Les détails de la vie quotidienne la touchaient peu, et même on obtenait difficilement qu'elle y portât attention et intérêt. Mais un certain nombre d'idées qui, pour l'ordinaire des esprits, demeurent inertes, lointaines, glacées, celles qui ont trait à des réalités

d'ordre universel et infini, infini du ciel, infini de l'espace et du temps, condition et destinée humaine, éternité, idées que, au cours du plus grand nombre des existences, seulement quelques circonstances capitales çà et là évoquent et rappellent, chez elle au contraire faisaient jaillir des sentiments vifs et précis, étaient actives, essentielles, dominatrices. Sans doute, elle ne se rendait encore que très confusément compte de leur puissance et ne s'abandonnait qu'à demi à leur immense attrait; surtout elle ignorait complètement que ce fût là une marque originale et rare. Quelques personnes naissent ainsi qui sont, suivant une expression célèbre, « prises en l'éternel comme en un piège saint »; tandis qu'elles sont indifférentes à ce qui ne porte pas quelque marque sublime, lorsqu'au contraire elles trouvent des indications dans le sens de leurs aspirations souveraines, elles en reçoivent un bonheur émouvant. Maximilien ne sentait pas autour de lui comme Laure cette sorte d'enveloppement de l'infini; il n'en éprouvait point la force pathétique; de là peut-être le germe d'un désaccord futur; mais, pour le moment, Laure, encore ignorante d'elle-même et incertaine, lui avait une admiration reconnaissante quand, au cours

de leurs conversations et de leurs promenades, il exprimait des sentiments où les siens pouvaient tout à coup se reconnaître et se reposer.

Personne, par exemple, n'aurait comme lui su lui parler de la nature et la lui faire aimer précisément selon le goût secret qu'elle avait. Une fois, par un matin de juillet, elle s'était trouvée avec lui vers midi en pleine campagne; ils s'étaient arrêtés à la lisière d'un bois, sur une prairie où le feuillage traçait des ombres immobiles; à quelque distance devant eux s'étendait au soleil un champ de blé mûr pareil à un massif drap d'or. La chaleur était accablante, l'air inerte; point de mouvement, tout reposait. Maximilien contempla avec plaisir ce spectacle :

— Il n'y a pas un insecte qui bouge, dit-il... Les anciens disaient en de pareils moments que Pan dormait. Ce n'était pas sans raison; écoute : on a comme la sensation qu'autour de nous un grand être est étendu et sommeille...

Laure prêtait l'oreille, le cœur battant, comme si lui avait été révélée soudain la présence voisine d'un être invisible : il lui semblait que son grand-père disait vrai, qu'elle était au seuil

d'un mystère troublant, sur lequel elle eût voulu apprendre davantage; elle essayait d'interroger Maximilien, mais il ne savait que décrire ce Pan flâneur et malicieux aux pieds de bouc comme le diable... Une autre fois, un autre beau jour, où elle s'était, au cours d'un voyage, trouvée avec lui dans des montagnes, ils gravirent ensemble un sommet élevé d'où l'on découvrait au loin sous le soleil d'autres sommets, puis une vallée, puis des plaines. Ces étendues étaient mornes et immobiles dans une atmosphère claire, lumineuse. Maximilien lui dit :

— On est si léger sur ces hauteurs! On se sent si libre! N'est-ce pas vrai?... En même temps, on a l'esprit envahi par une impression sérieuse. On dirait qu'un souffle sublime et éternel erre de montagne en montagne : est-ce que tu ne le remarques pas?

Si, Laure le remarquait, et déjà saisie par cette immensité, elle était ravie que ce qu'elle éprouvait et n'aurait pas su dire se trouvât ainsi, par l'autorité de son grand-père, réalisé et agrandi. Ces paroles s'imprimaient dans sa mémoire, et, avec un confus élan de tout son être, elle imaginait que l'essentiel de sa vie

serait composé de telles rencontres troublantes avec quelque chose qui la dépasserait. Maximilien l'entretenait rarement de choses religieuses, ses sympathies n'allant point de ce côté. Quelquefois, parlant à Laure du christianisme, il lui faisait remarquer que dans bien des cas, la religion nouvelle avait continué le culte païen au lieu de le détruire, et s'était substituée à lui, notamment pour continuer ses fêtes. Lui était spontanément porté à avoir confiance dans l'ordre des choses naturelles. Il avait autrefois beaucoup lu et étudié la littérature des Grecs, dont il entretenait Laure fréquemment, et il tenait d'eux cette opinion, en harmonie avec son caractère, que, dans l'ensemble, tout est bien. « En dépit de tant de malheurs, dit, dans une tragédie de Sophocle, Œdipe aveugle et mendiant à sa fille Antigone, en dépit de tant de malheurs, mon âge avancé et ma grandeur d'âme me font trouver que tout est bien. »

— Vois, Laure, comme cela est admirable et combien, en effet, il faut de noblesse et de désintéressement, combien de force d'âme, pour affirmer même au milieu de la douleur ce qu'il y a de bon et de beau dans l'univers... C'est que tous

ces anciens avaient le sentiment d'une ordonnance juste de la nature. Écoute, par exemple, ce que dit Homère à propos du Cyclope : « qu'il exerçait l'iniquité dans la solitude. » Voilà aussi qui est magnifique : te représentes-tu ce géant qui, bien qu'éloigné des hommes et de ses semblables, par sa méchanceté troublait encore l'ordre du monde, et se conduisait mal jusqu'envers les êtres inanimés?

Il lui fit lire Homère, Plutarque aussi, où elle connut les grandes actions de l'antiquité, les héros grecs avec leur courage, leur raison, leur folie, leur volonté de se dresser au-dessus de l'humanité, en pleine lumière à côté de leurs dieux. Ce qu'elle admirait là surtout, c'est que la vie pût avoir un usage si magnifique, et elle en retenait comme une promesse de bonheur. Quand Maximilien, au cours de leurs lectures ou de leurs conversations, voyait s'animer dans le regard de Laure une flamme enthousiaste et belle, il estimait qu'il faisait assez pour former son cœur. Il ne lui donnait, pour la diriger, presque aucun autre conseil que de s'abandonner aux mouvements généreux de ses inclinations :

— Tu sens bien, lui disait-il parfois, que tu

serais incapable de commettre une action vile ou mauvaise.

A quoi Laure répondait : « Oui, » sans hésiter, avec une sécurité absolue.

Il lui faisait voir l'homme comme l'aboutissement de toute la vie naturelle, d'un lent effort essayé dans les plantes et les bêtes, comme l'effet de la plus longue, la plus patiente, la plus triomphante volonté; il lui montrait le développement des facultés supérieures comme le suprême épanouissement de l'univers, quelque chose de profondément noble et heureux. Laure ne comprenait pas tout, chaque fois, dans ses explications, mais elle avait des idées de cette sorte une perception vivante et imagée aussitôt gravée dans son esprit, accompagnée d'un certain au-delà tragique qui ne se disait pas. Ainsi, elle était habituée à se représenter autour d'elle une nature bonne, bien disposée, chérissant l'homme ainsi qu'un enfant préféré; souvent assise seule dans le parc, au milieu de l'épanouissement des saisons heureuses, entourée de verdure et des bruissements du feuillage, il montait d'elle, dans une sorte de demi-sommeil, une reconnaissance aimante pour ces choses qui l'abritaient et l'accueillaient, elle avait la vision

d'une parenté profonde avec elles, sans rien de matériel, sans rien de sensuel, l'impression d'être comme le dernier échelon de la longue série des êtres, au sommet, la plus comblée, la plus sage.

A vingt ans elle avait l'âme forte, tendue, ardente, elle haïssait toute chose médiocre et elle aurait élu, si elle avait pu, une existence héroïque. Mais comment? En se donnant à quelle entreprise, à quelle œuvre ? Elle ne savait pas. Très souvent, les personnes qui ont le sens des réalités sublimes, de ce qu'on appelle dans les manuels chrétiens la grandeur de Dieu, tiennent cette disposition de maîtres qui les inclinaient par avance à une solution, et n'éveillaient ces clartés que pour plier l'âme plus sûrement à des dogmes établis. Elle, au contraire, n'avait reçu d'influence extérieure que pour apprendre à se fier à ses propres aspirations; aussi, ce trésor des sentiments infinis se trouvait chez elle avec une marque merveilleuse et pure, et une destinée indécise.

Elle vivait très naïvement pour son compte ce problème éternel d'accorder avec une existence humaine les grandeurs qui passent le monde, de leur faire une place dans la trame

vulgaire des jours. Cependant, au long des années monotones, elle apprit peu à peu à jeter sur la réalité un regard plus exact, et elle comprit qu'il lui faudrait beaucoup céder de ses rêves intransigeants. Elle se demanda s'ils n'étaient pas inutiles, mensongers : de là vint un malaise, une mélancolie... A l'époque où commence cette histoire et où elle allait avoir vingt-quatre ans, la volonté héroïque de sa première jeunesse commençait ainsi à être atteinte et ternie par l'expérience et par le temps.

Son occupation, sa joie durant ces années-là furent son amitié parfaite avec sa sœur. A dix-huit ans Louise était sortie de pension. Comme elle avait été comblée des éloges qu'on accorde aisément à une jeune fille intelligente et heureusement douée, comme elle était partout mieux accueillie, plus fêtée que Laure, on eût pu craindre que, vivant près de sa sœur, elle ne prît facilement avec elle un ton de supériorité. Mais un jour que son père, par avance, voulut lui donner un conseil à ce sujet, elle s'en défendit comme d'un reproche injuste et pénible. Et de fait, non seulement elle montra de la déférence envers

Laure, mais, dès qu'elles eurent vécu quelque temps ensemble, elle sembla se soumettre à son autorité, l'accepta, s'inclina ; il se fit dans son esprit, sous l'influence de Laure, un changement très grand, et il en résulta entre elles une affection si vive, si rare, si unique, si belle, que, des années plus tard, après bien des événements survenus, le seul souvenir en devait un soir bouleverser sa vie.

Elle était différente de Laure, plus mobile, plus rêveuse, plus sentimentale, au sens ordinaire du mot, plus passionnée selon le monde... Mais elle aussi tenait de sa race le sentiment inné qu'il y a au monde des réalités plus graves que celles qui se révèlent dans les occupations et les conversations ordinaires ; de là chez elle, de longue date, un goût d'indépendance et un certain dédain à l'égard des façons de penser communes et convenues. Ainsi un côté futile, un côté profond ; sous les inclinations faciles de sa nature, une source lointaine d'autres clartés : c'est cette lueur incertaine, d'ordre confusément mystique qui, au contact de Laure, s'agrandit jusqu'à rayonner sur le reste de ses pensées. Elle était à l'âge où une jeune fille est le plus oisive et a pourtant, lorsque son âme est géné-

reuse, le plus d'ardeur à se donner à quelque chose qui serait au-dessus d'elle : elle se soumit à l'influence de Laure comme à ce qui lui semblait le mieux et était aussi le plus selon son cœur.

Elle admirait chez sa sœur, ainsi qu'une supériorité belle et jusque-là inconnue, cette vie intérieure toujours ramenée sur elle-même, forte, pure, abritée, intacte; elle aurait voulu lui ressembler; en Laure l'âme était continuellement présente, avec ses arrière-pensées lointaines. Louise montrait plus de dispositions qu'elle à trouver dans la vie de relations, dans l'art, dans le luxe un plaisir qui lui suffisait, et quoique capable d'être troublée par les mêmes idées et d'en éprouver la force exaltante, elle n'avait pas le sentiment inévitable de leur suprême vérité. Laure s'en apercevait, sans songer à lui en faire un reproche : elle la voyait plus vivante, plus belle, plus recherchée; et avec une nuance d'affection protectrice, elle l'aimait mieux telle qu'elle était.

Tout au moins ces différences se perdaient alors dans le bonheur d'une entente sans nuages. C'était une confidence continue, même dans le silence un échange incessant de pensées, des

nuances aussitôt devinées, un va-et-vient vif et ailé. Au-dessus de leur vie matérielle, de ses soins et de ses obligations, il y avait, ainsi qu'une parure spirituelle, leurs secrets, l'écho qu'éveillaient en elles les incidents des jours, un domaine de liberté heureuse, étincelante, légère, plus encore : un regard sur un savoir mystérieux.

Ainsi s'écoulait le temps; toutes deux étaient liées, unies, presque pareilles. Elles étaient l'une pour l'autre presque toute société. Le parc, avec son luxe ancien que deux siècles avaient à la fois usé et épanoui, faisait à leurs rêves et leurs causeries un décor qu'elles aimaient. Combien de fois, par les beaux soirs, elles s'attardèrent au bord de la terrasse qui dominait le jardin et la pièce d'eau. A les voir à ce point attachées l'une à l'autre, on pensait qu'elles souhaitaient demeurer ainsi et qu'elles ne pourraient jamais se séparer; cependant toutes deux étaient venues à cette heure lourde et mûrie, à ce moment rapide où il faut bien que d'une façon ou de l'autre la vie d'une jeune fille se décide, et que s'inclinent les destinées.

CHAPITRE III

Dans les premiers mois de l'année 189. deux circonstances survinrent qui apportèrent de grands changements dans cette demeure paisible. La première fut une aggravation rapide et dangereuse de la maladie de Charles-Armand. Jusque-là, bien qu'il souffrît souvent, il se dominait assez pour n'en presque rien laisser paraître; mais cette fois les signes en étaient trop évidents. Il dut rester alité quelques semaines, et cette crise le laissa très affaibli. Ses filles en furent effrayées, sans toutefois se représenter que réellement il pourrait leur être enlevé; car depuis leur enfance elles n'avaient vu disparaître aucune personne dont l'existence fût mêlée

à la leur, et, faute d'une telle expérience, la mort est difficile à imaginer.

On conseilla à Charles-Armand de consulter à Paris un spécialiste connu; dès qu'il fut un peu remis, il s'y décida. Laure l'accompagna dans ce voyage. C'était au commencement du mois de mai.

Elle alla avec son père chez le médecin au rendez-vous fixé. Celui-ci ausculta avec beaucoup de soin Charles-Armand, et entre autres prescriptions lui ordonna de faire le plus tôt possible une saison à Vittel. Il l'engagea à revenir le voir à l'automne. Beaucoup plus tard seulement Laure se rappela le regard qu'à plusieurs reprises il leva vers elle à la dérobée, un regard lourd, grave, chargé de sens, qui paraissait vouloir exprimer quelque chose que la parole ne pouvait dire. Ce regard, chaque fois, lui causait un malaise extrême, cependant elle ne le comprit pas; d'autre part, elle avait avec son père une trop longue habitude de confiance pour que l'idée lui vînt de se renseigner à son insu en faisant une démarche nouvelle auprès de ce médecin. Ils rentrèrent à la Mettrie, et dès le commencement de la saison de Vittel, Charles-Armand alla s'y installer. Son séjour devait y durer plus

d'un mois; il avait loué par avance une villa. Il emmena Louise avec lui; Laure, au contraire, resta à la Mettrie pour tenir compagnie à Maximilien.

A peu près à ce moment-là vint faire visite à la Mettrie un cousin âgé d'environ trente-quatre ans, qui annonça son intention d'habiter désormais le pays et de s'installer dans la demeure de sa famille, située aux environs de Ch... de N..., demeure qu'il avait délaissée depuis longtemps. Il s'appelait Marc Vindré. Sa grand'mère était la cousine germaine de Maximilien; comme il avait perdu son père et sa mère de bonne heure, c'était elle qui l'avait élevé, précisément dans cette maison où il voulait à présent revenir. Ils avaient vécu là tous deux, d'une existence presque recluse; ils ne recevaient que de très rares visites; quelquefois, durant des semaines, Marc ne voyait d'autre personne que le curé de la commune voisine, qui venait lui enseigner le latin. Cela jusqu'à ce qu'il eût treize ou quatorze ans; un jour, alors, il s'était résolu de lui-même à rentrer dans des conditions de vie plus communes, et malgré les larmes de sa grand'mère, il s'était fait mettre en pension à Moulins, puis à Paris. Ses classes

terminées, il resta à Paris, où il fit avec suite et succès des études de médecine. Il continuait alors à venir auprès de sa grand'mère passer ses vacances; durant ces séjours, il allait volontiers à la Mettrie pour voir Maximilien et Charles-Armand, qui l'avaient en amitié et qui, suivant leur habitude, le retenaient de longues heures pour causer avec lui.

Laure et Louise se rappelaient très bien sa grand'mère, chez laquelle elles étaient allées plusieurs fois quand elles étaient petites, car cette vieille dame demandait souvent qu'on les lui amenât. On les mettait en toilette. Elle les recevait dans son grand salon. C'était une excellente personne, grosse et imposante, qui voyait mal; elle les installait en face d'elle, dans de grands fauteuils or et cramoisi; puis, d'un ton plaintif elle leur faisait les confidences les plus sérieuses du monde sur tout ce qui la concernait, ses affaires, ses domestiques, les malheurs de la vieillesse, la méchanceté des hommes. Immanquablement, elle arrivait à parler de son petit-fils, et alors, bien qu'il ne lui donnât que des sujets de satisfaction, elle s'attendrissait et sanglotait dans son mouchoir. Les deux fillettes dans leurs fauteuils, leurs petites ombrelles à la

main, à la fois honorées et interdites d'un entretien si grave, comprenant mal, n'osaient même pas remuer. Ensuite elle les menait à la salle à manger et les bourrait de gâteaux et de confitures. Laure et Louise, quand elles voyaient ensuite Marc à la Mettrie, levaient un regard inquiet vers ce cousin qui faisait tant pleurer sa grand'-mère.

Celle-ci mourut quand il avait vingt-trois ans. Pendant les premières années qui suivirent, il continua à faire quelques visites à sa maison déserte, puis il en perdit l'habitude. Il donnait de temps en temps de ses nouvelles à Maximilien ; on savait qu'il faisait de lointains voyages, mais il ne venait plus... Cette demeure, où il se proposait de vivre désormais, était située à une quinzaine de kilomètres de la Mettrie, de l'autre côté de l'Allier, sur les coteaux qui avoisinent Montoldre. C'était une sorte de petit château Louis XIII, coquet et coloré, formé d'un corps principal assez haut que flanquaient deux ailes plus basses en briques rouges et blanches, avec, autour des fenêtres, des encadrements de pierre grise d'Auvergne. Du faîte pendait, comme une lourde draperie, un massif toit d'ardoises d'où émergeaient quelques cheminées trapues et

plates. Devant, un beau perron blanc dominait une cour pavée ; plus loin, des pelouses, des massifs, des allées descendaient la colline jusqu'à une terrasse d'où l'on découvrait au loin la plaine de l'Allier... Depuis longtemps tout cela était fermé, délaissé. Un jardinier, qui habitait dans une minuscule maison près de la grille d'entrée, veillait à l'entretien de la demeure et du parc; mais comme c'était un homme âgé et que son maître se montrait peu exigeant, il se contentait d'aller par les beaux jours ouvrir les fenêtres du rez-de-chaussée, pour faire entrer dans les pièces l'air et le soleil. Il avait, peu à peu, confiné son travail dans le jardin potager, dont il tirait profit. Aussi, partout ailleurs régnaient la liberté et le désordre : certaines allées commençaient à s'obstruer, des sapins s'étant démesurément arrondis et ayant pris du ventre à leur détriment; la pièce d'eau, recouverte d'une mousse immobile et glauque, était livrée aux moustiques et aux grenouilles... on imagine aisément les mille détails d'un parc abandonné. Et même, comme celui-ci était clos de murs, presque aucun regard humain n'y pénétrait plus, ce qui est la perfection de la vie naturelle.

Donc, cette année-là, Marc voulait remettre en état le petit château; il projetait de se marier et de couler là le reste de ses jours, s'occupant de ses terres, chassant l'automne, voyageant quelquefois, enfin menant l'existence oisive et banale de tant de possesseurs de ces gentilhommières neuves ou anciennes qui abondent dans ces plaines riches, et dont on aperçoit, en passant sur les routes, les façades riantes et les tourelles au bout des pelouses des parcs. Autrefois, il avait eu de plus vastes désirs. D'abord, à dix-huit ou dix-neuf ans, il avait décidé qu'il serait un écrivain célèbre; puis, assez vite, cet espoir et même ce goût s'étaient dissipés. Il entreprit alors, en grande partie sur le conseil de Maximilien, des études de médecine, avec l'intention de se consacrer plus tard à des recherches scientifiques; il travailla très assidûment, mais refusé à l'internat, ce premier échec commença à le décourager. Une fois docteur, il se fit attacher à un laboratoire d'études à Paris; il connut là, pendant plusieurs années, une vie sévère, difficile, absorbée dans des travaux minutieux et exigeants ; il s'y rendit compte que, même dans l'ordre de la découverte et de l'invention, il faut une patiente

et dure discipline pour des résultats souvent minimes et toujours problématiques. Riche, tenté par la possibilité d'une existence plus commode, après sa trentième année, il dit adieu aux volontés de sa jeunesse, sans amertume du reste, sans regret, s'étant seulement fait une opinion nouvelle sur ce qui mérite d'être désiré. Quelque temps il voyagea; il alla en Orient, puis en Extrême-Orient, où il séjourna; il était maintenant désireux de mettre un terme à ces courses errantes.

Il avait, de ces études, gardé une disposition d'esprit plutôt sceptique et positive. Il était élégant sans prétentions, assez grand, avec une figure expressive, un regard clair et parlant, une voix très nuancée, pleine de vérité et d'accent; cependant, rien dans ses manières de ce qu'on appelle communément la séduction; plutôt un cachet sérieux.

Dans les premières journées qui suivirent son retour — lequel, du reste, avait déjà été annoncé par lettre — il se rendit à la Mettrie, où on l'accueillit avec plaisir. Il vit Laure et Louise. Il eut l'occasion de laisser entendre qu'il souhaitait se marier. C'était dans le moment où Charles-Armand revenait de Paris : il se savait

gravement atteint et c'était une raison nouvelle pour qu'il désirât établir ses filles au plus tôt, surtout Laure, dont l'avenir l'inquiétait à cause de sa nature particulière, qu'il avait pénétrée peut-être mieux que personne. Là, tout convenait : une longue connaissance, des goûts distingués, des fortunes pareilles, ce château gracieux et presque poétique, ce parc incliné au flanc de sa colline. Il pensa donc que ce mariage pourrait plaire à sa fille ; et comme il devait à nouveau s'éloigner, il engagea Marc à continuer ses visites à la Mettrie tandis que Laure et Maximilien seuls y resteraient — invitation que celui-ci accepta très volontiers.

Ainsi, après ce départ de Charles-Armand et de Louise, il vint plus souvent, d'ordinaire après le dîner, car il était sûr, à ce moment, de trouver Maximilien. Il arrivait à cheval, à la nuit tombante, par les crépuscules de juin, beaux et tardifs. Souvent il rencontrait Laure et son grand-père se promenant devant la maison ; ils rentraient ensemble et s'installaient pour la soirée dans le bureau de Maximilien.

Laure prenait place sous la lampe, à côté de

la table de travail qui était au centre de la pièce, et elle faisait quelque ouvrage d'aiguille. Maximilien et Marc se tenaient plus loin, dans l'obscurité, d'où émergeait très confusément le désordre des meubles et des livres.

Laure s'asseyait presque chaque fois dans le même fauteuil ancien, garni de cuir brun, au dossier haut et presque droit. Elle était d'ordinaire vêtue de blanc, avec une écharpe sur les épaules, et souvent une fleur à son corsage; le cercle de lumière très net qu'enserrait l'abat-jour l'enveloppait, tombait sur ses cheveux et son visage, sur sa robe jusqu'à ses pieds, et, aussitôt après, l'ombre commençait. Autour de son front incliné venaient voleter parfois quelques papillons fous, car les fenêtres restaient ouvertes sur les nuits paisibles de ce commencement de l'été, point chaud encore et plein du parfum de ses fleurs éphémères.

Maximilien allumait sa pipe et, tout en fumant, questionnait Marc sur ses études ou ses voyages, faisant part lui-même de ses souvenirs, de ses lectures, réfléchissant, comparant, manière de causer à laquelle Marc s'était déjà habitué près de lui autrefois. Souvent aussi on parlait des aménagements nouveaux que Marc projetait

pour sa maison, de l'état de ses propriétés, des travaux à faire dans ses domaines. Laure, certains soirs, lisait à haute voix les lettres qui venaient de Vittel; elle se mêlait peu à la conversation et seulement si on l'y provoquait, ce qui arrivait quelquefois, parce que Marc sollicitait son avis ou bien que Maximilien tâchait de la faire intervenir, disant : « Vous savez, Laure connaît bien cela. » Ou bien : « Laure et moi nous avons souvent causé à ce sujet, n'est-ce pas vrai? » Laure, penchée sur son ouvrage, levait la tête et répondait tout de suite, sans se dérober, d'une façon courte et précise. Aussi, parce qu'on sentait sa pensée constamment attentive et vivante, elle se trouvait presque au centre de la conversation, même dans son silence; et, comme s'il était venu d'elle une influence douce et perceptible, Maximilien et Marc ensemble éprouvaient sa présence comme un grand bien.

Ils étaient pourtant loin l'un et l'autre, au cours de ces calmes soirées, de soupçonner l'émoi qui l'agitait. Elle se disait qu'un jour Marc peut-être la demanderait en mariage; elle pressentait l'approche d'un moment décisif de sa vie, et une poignante inquiétude par instants lui serrait le

cœur. Assurément aucun parti plus acceptable ne s'était présenté ou ne se présenterait, et, néanmoins, elle devinait que Marc ne lui ressemblait pas, que dans l'existence qu'il lui offrirait, cette sorte d'espoir merveilleux dont toute sa jeunesse avait vécu, demeurerait une réalité étrangère, lointaine, à jamais sans emploi. Marc lui plaisait pourtant; elle aimait ses manières prévenantes, sa sincérité, le son de sa voix, une certaine autorité qu'il y avait en lui; elle était attirée vers lui, même presque en dehors de son consentement. Mais que dirait-il si seulement il la connaissait ? Et, d'autre part, s'ils ne se ressemblaient pas, qui donc avait raison de lui ou d'elle ?... Brodant sous la lampe, silencieuse, immobile, prise malgré tout par le charme de ces heures, elle écoutait à la fois la conversation qui errait autour d'elle et le murmure immense de ce doute effrayé.

Ces visites à la Mettrie avaient pour Marc un attrait grandissant; il désirait plaire à Laure, et chaque jour il se promettait d'une façon plus précise de demander sa main. A sa sympathie pour elle se joignait du respect et une admiration mal définie; jusque-là, il avait pensé au mariage comme à une convenance,

une nécessité, à la plus commode habitude; mais Laure ne ressemblait point à la femme qu'il s'était vaguement représentée comme devant être sa compagne; sans bien savoir pourquoi, il pressentait en elle quelque chose de supérieur, de rare, une sorte de beauté intime, comme une clarté de source entrevue. Elle avait, dans ces jours-là, peut-être à cause de son émotion, un certain charme nouveau qui l'enveloppait; ses attitudes et ses mouvements étaient empreints d'une perfection sûre et mesurée qui retenait les yeux. Elle-même peut-être sentait ce rayonnement autour d'elle; ses souvenirs en gardaient une auréole brillante; un sourire errait sur ses lèvres comme un secret retenu, et, souvent, à l'arrivée de Marc, elle s'étonnait d'éprouver une joie neuve et troublée, tandis qu'ils rentraient ensemble dans la maison et qu'un domestique allumait la lampe par les crépuscules encore bleus. Maximilien était heureux qu'elle eût tant de grâce et qu'elle parût accomplie en toutes choses ; il voyait avec plaisir cet accord croissant, ces circonstances qui se réunissaient, s'inclinaient pour préparer cette union, ces soirées unies et limpides, pareilles à une belle rivière paisible, qui emporte cependant.

Ces visites de Marc, toujours plus rapprochées, se poursuivirent durant plus d'un mois, car la saison de Charles-Armand à Vittel se trouva prolongée d'une manière imprévue par une reprise de ses souffrances, qui l'obligea à suspendre plusieurs jours son traitement. Marc se proposait de lui demander la main de Laure quand il reviendrait; mais, comme jusque-là il n'avait causé que très brièvement avec elle et que, de plus, chaque fois, par une sorte d'entente tacite et timide, tous deux avaient évité de toucher à rien qui les concernât directement, il désirait, avant de faire une telle démarche décisive, avoir avec elle quelques conversations qui l'éclaireraient mieux sur ses dispositions et son caractère. La première occasion lui en fut donnée un matin où il était venu vers neuf heures à la Mettrie, pour demander à Maximilien un conseil sur ses affaires; il devait voir quelqu'un dans les environs pour une acquisition. Maximilien s'offrit à l'accompagner, et dit qu'il allait faire atteler sa voiture. Marc, resté seul, erra un moment devant la maison, se demandant s'il chercherait à voir Laure à cette heure encore matinale; mais comme il s'approchait de l'escalier qui con-

duisait de la terrasse au jardin, il l'aperçut qui gravissait les marches précisément. Il alla à sa rencontre et lui expliqua pourquoi il était venu. Il se décida brusquement à mettre à profit les quelques minutes qu'il avait devant lui pour faire pressentir à Laure ses vœux et ses intentions, et il lui demanda si elle voulait se promener avec lui en attendant que Maximilien fût prêt. Sa voix trembla légèrement. Laure accepta, elle-même troublée ; elle jeta sur lui un regard furtif, puis ils descendirent ensemble les marches qu'elle venait de monter.

C'était une matinée fraîche et ensoleillée. Ils longèrent le canal. Laure, depuis le premier moment, était presque assurée de ce qu'il voulait lui dire. Ils allèrent jusqu'à l'extrémité de la pièce d'eau qui recevait là un ruisseau descendu des collines.

— Laure ! dit Marc tout à coup.

Elle s'arrêta net et se tourna vers lui.

En phrases un peu embrouillées, il lui dit ses sentiments pour elle, son désir de l'associer à sa vie ; mais il hésitait de plus en plus, car Laure, effrayée d'avoir à lui répondre et captive de sa propre émotion, se tenait immobile en face de lui sans un geste ni un signe. Lorsque Marc se fut

tu et qu'elle se vit à son tour dans la nécessité de parler, elle dit, presque sans réflexion et avec la sensation de s'abandonner à un profond hasard :

— Mais vous ne me connaissez pas !

Il fut un peu interdit; cependant, il répondit d'un ton persuasif :

— Mais si, Laure, je vous connais...

Il lui rappela que depuis plusieurs semaines il était assidu à la Mettrie, qu'il n'y venait que pour elle, que, du reste, il l'avait vue depuis son enfance; et il ajouta même quelques mots de compliment.

Laure regardait le sable de l'allée ; elle dit :

— Non, en secouant la tête avec un certain air à la fois méditatif et peiné, qui le frappa.

Il y eut un instant de silence. Marc, embarrassé, demanda :

— Enfin, est-ce un refus?

A nouveau, et en rougissant, elle secoua la tête pour faire signe que non. Puis, comprenant que son attitude devenait trop énigmatique :

— Je veux dire simplement, expliqua-t-elle, que j'aurais mieux aimé que vous me demandiez en mariage parce que vous m'auriez connue telle que je suis... tandis que ce que vous

avez vu ou ce que vous savez de moi pourrait aussi bien appartenir à une personne très différente.

Sa voix, d'abord ferme, ensuite hésita fléchit et s'éteignit presque d'émotion.

Son accent, sa franchise rassurèrent Marc; il eut l'impression vive et fraîche de rencontrer une hauteur de sentiments et un orgueil délicat qui le touchèrent. Il craignit d'avoir froissé une susceptibilité légitime; et, déférent, prêt à se donner tort, il lui demanda :

— Ainsi, vous êtes donc très différente des autres jeunes filles?

— Je ne sais pas, dit Laure; mais, voyez, je dois vous dire ceci parce que c'est la vérité, parce que je l'ai toujours pensé et que je ne puis être autrement : beaucoup d'avantages qui semblent combler les vœux de la plupart des gens, comme le bien-être, la fortune, une existence tranquille et commode, pour moi je n'y trouverais pas un grand bonheur.

Elle reprit : « un bonheur. » Elle avait l'air de s'excuser, mais en même temps d'exprimer une chose qu'il fallait dire absolument, tout ensemble timide et résolue.

Marc à nouveau s'étonna, ne voyant pas sur-

le-champ de rapport entre cette affirmation et le vœu qu'il avait formulé. Cependant, il se rappela un temps où lui-même volontiers exprimait des sentiments pareils, où, ayant à peu près l'âge de Laure, et même plus jeune qu'elle, il croyait ne pouvoir se contenter de l'existence paresseuse et plate qui s'offrait naturellement à lui. En regard de ces souvenirs, ses projets actuels lui apparurent, en effet, empreints de banalité. Une foule de beaux désirs oubliés jetèrent sur l'instant présent leur vive lumière, et lui firent comprendre ce que Laure avait voulu dire ; et, bien que maintenant il jugeât ces aspirations un peu puériles, il fut touché de les retrouver soudain chez elle neuves et vivantes.

— Vous estimez, lui dit-il, que la vie que je me propose de mener et qui pourrait devenir la vôtre, est médiocre et vulgaire. Ne vous en défendez pas : vous avez bien raison. Il reprit : Vous avez bien raison... Mais, maintenant, auriez-vous assez confiance en moi pour me dire ce qu'au juste vous souhaitez? Est-ce trop demander?

Il l'interrogeait du regard, et paraissait persuadé par avance qu'elle ne devait pas savoir exactement.

Et Laure, en effet, consentant à son doute, lui

dit en penchant le front avec un accent un peu triste :

— Je ne sais pas...

Ensuite, elle releva la tête brusquement et ajouta :

— Je me représente bien que ce que je dis là à certains égards est ridicule, et cependant, affirma-t-elle, c'est ainsi. Elle prononça ces derniers mots avec une sorte d'assurance héroïque.

Marc sentait combien ce qu'elle disait lui était à cœur, que ce n'étaient que de petites parties de ses pensées qui débordaient au hasard comme d'une coupe trop pleine. Une seconde, il lui sembla qu'il était venu à la source de l'impression de fraîcheur et de limpidité qu'il avait eue souvent près d'elle. Sa silhouette, que spiritualisait une fine émotion, se détachait avec grâce dans le cadre du feuillage et des eaux ; elle était devenue un peu pâle ; il la regarda presque comme s'il la voyait maintenant pour la première fois, avec un mélange d'inquiétude et d'admiration.

Les roues d'une voiture crièrent sur le sable des allées, et le domestique de Maximilien apparut sur le bord de la terrasse, évidemment à la recherche de Marc.

— Je ne puis rester plus longtemps, dit-il, puisque votre grand-père m'attend. Mais nous parlerons à nouveau sur ce sujet, n'est-ce pas?

Laure acquiesça d'un signe et lui tendit la main.

Il s'éloigna. Le souvenir de ces quelques minutes domina ses pensées ce jour-là; mais l'émotion qu'il avait éprouvée un instant ne tarda pas à s'évanouir. Les sentiments découverts chez Laure lui plaisaient comme l'indice d'une nature généreuse, mais déjà il n'y voyait plus que des chimères qu'un peu de sagesse aurait vite fait de disperser. Il était, du reste, charmé, flatté aussi, de l'avoir trouvée non point sûre d'elle-même, mais au contraire incertaine, sensible et blessée, parlant avec un accent un peu désolé qui paraissait demander approbation et appui.

Chez Laure aussi ce souvenir vibra et se prolongea. Elle craignait de s'être montrée singulière; mais elle lui était d'autant plus reconnaissante qu'il l'eût aisément comprise, et elle gardait, presque malgré elle, l'idée qu'un grand bien en pourrait naître : mais était-ce l'espoir que Marc lui ressemblerait, ou, au contraire, était-elle disposée à accueillir ses conseils? elle n'aurait pu le décider.

*
* *

Marc revint le lendemain au milieu de l'après-midi. Il alla près de Maximilien dans son bureau ; puis il demanda à voir Laure, et l'ayant rencontrée il se promena de nouveau avec elle dans le jardin.

— Je viens de chez votre grand-père, lui dit-il en souriant lorsqu'il s'approcha d'elle, je lui ai expliqué que j'allais à votre recherche et que nous avions à examiner de graves questions philosophiques.

Il se moquait un peu ; toutefois, Laure lut sur son visage tant de franchise et de bonne humeur qu'elle ne lui en voulut pas, et même elle répéta, presque avec son ton et son sourire :

— Oui, sans doute, nous avons des questions graves à examiner.

Mais elle reprit aussitôt avec un autre accent :

— J'ai dû vous paraître bizarre l'autre jour... Je désire que vous me croyiez aussi très raisonnable.

Et comme Marc tardait à répondre, elle ajouta :

— Au moins capable de le devenir.

Et elle arrêta sur lui un regard timide. Marc avait plaisir à la voir ainsi craintive devant ses propres pensées ; il lui répondit avec une assurance familière :

— Mais non ! point si bizarre, croyez-le... Je connais ces idées... je les ai eues, moi aussi, et surtout je les ai souvent rencontrées autour de moi...

Il lui parla des premières ambitions de sa jeunesse, qu'il traita assez légèrement ; il lui raconta même qu'autour de sa vingtième année, tout ce qu'il pouvait attendre de la vie lui paraissait inutile, insuffisant. Beaucoup de jeunes gens sont ainsi, beaucoup de jeunes filles aussi, il faut le croire... C'est un peu de mélancolie, de rêve...

Laure l'écoutait sans l'approuver, avec un sourire glacé et lointain, et une expression close.

Marc ne s'en aperçut pas, et il croyait cette difficulté déjà écartée. Il dit que des sentiments comme ceux dont il venait de parler n'ont qu'un âge et un temps et s'évanouissent vite, que, par suite, on avait tort d'en tenir compte, qu'enfin cet effroi qu'elle montrait devant les perspectives d'une vie banale et trop facile était sans importance et ne reposait sur rien... Mais alors il aperçut l'ombre de mécontentement

qui avait glissé sur le front de Laure. Il s'arrêta et dit avec regret :

— Mais je vois que je ne vous persuade pas, déjà vous ne me croyez plus !

Il ne comprenait pas pourquoi elle se montrait parfois conciliante, soumise, et était d'autres fois rebelle et froissée; il ne se représentait pas qu'elle cédait tantôt à sa sympathie pour lui, tantôt à l'attrait de ses inclinations ordinaires.

— Si, je vous crois, dit-elle. Vous avez plus d'expérience et de savoir que moi. Il faut bien vous donner raison; mais ces sentiments ont pour moi une marque haute, supérieure, exaltante; s'ils disparaissent, il me semble que quelque chose d'immense s'en va; et, contrairement à ce que vous supposez, ce n'est pas un bonheur pour moi de penser que ce qu'il y a de mieux n'est qu'un songe...

A l'accent pénétré de Laure, Marc devina qu'il s'agissait pour elle d'une réalité plus profonde que ce que ses paroles avaient pu atteindre. Il en fut gêné. Il y eut un silence. Ensuite il murmura :

— Laure, c'est vrai, vous êtes étrange... Puis, ajouta-t-il, je crains que nous ne parlions pas des mêmes choses.

Et il la pressa de mieux s'expliquer.

— Oh! je ne saurais, dit-elle. Du reste, pourquoi faire? J'ai déjà trop parlé, vous le voyez bien. Laissons donc ce sujet : je le veux à présent, puisque vous m'en avez vous-même donné le conseil.

Comme Marc insistait, elle dit qu'elle avait peur qu'il ne se moquât d'elle; mais il promit que cela n'arriverait point.

— Après tout, dit-elle alors avec vivacité et presque naïvement, est-il si bizarre de vouloir mettre dans sa vie quelque chose qui lui donne du prix, quelque chose de mieux que ce que la plupart des gens y rencontrent?

— Il ne faut pas trop attendre, pas trop demander, dit Marc en hochant la tête.

— Vous croyez? Pourquoi? pourquoi ne pas beaucoup demander?

Elle continua avec un sourire :

— Il y a quelques années, j'aurais voulu affronter de grandes épreuves, déployer une vaillance extrême, souffrir beaucoup, au besoin même sacrifier ma vie, pourvu que ce fût en aspirant à un but très élevé. Maintenant, je ne suis plus de même, c'est vrai; je suis plus sage, à votre avis; mais il me serait encore pénible de

ne voir devant moi qu'une longue suite de jours perdus dans des occupations ou des distractions mesquines et où je n'aurais, pour ainsi dire, jamais besoin de moi-même.

— C'est là, dit Marc, une disposition très noble... Mais ne pensez-vous pas que, même dans les conditions ordinaires de l'existence, les occasions s'offrent souvent d'un véritable héroïsme ; elles n'ont rien, du reste, de désirable, mais c'est déjà beaucoup de savoir qu'on ne sera pas au-dessous de ce qu'elles peuvent demander.

— Sans doute, répondit Laure, mais ce n'est pas encore là précisément ce que je voulais dire... Ce n'est point assez, ce n'est point cela...

Elle prononça ces derniers mots lentement, en cherchant, puis elle se tut. Marc, à nouveau, insista pour qu'elle poursuivît. Elle réfléchit, puis le regardant et sans cesse hésitante, comme si, pour le plus léger motif, elle allait s'arrêter :

— Voici un exemple. Supposez que d'ordinaire, quand on pense à la vie, au lieu de la voir à la façon courante, comme si elle était le centre, la mesure de tout, comme s'il n'existait rien d'autre, on la voie au contraire d'ensem-

ble, telle qu'elle est, brève, petite, bornée. Alors ne croyez-vous pas qu'il devient difficile de se laisser emporter par les jours sans penser à rien de plus grave? De même qu'on a d'autres idées que la plupart des gens, on veut aussi que la vie soit autre chose que pour eux, on souhaite que tout se passe sur un plan plus élevé...

Marc ne l'approuvait pas : aussi elle parlait sans assurance, comme si elle avait à mesure regretté ce qu'elle disait.

— Ainsi, demanda Marc, c'est là votre manière d'être ordinaire?

— Oh! non, non...

Cependant, elle reprit timidement, l'interrogeant :

— Mais il me semble que si cela pouvait être, ce serait bien?...

Marc la considérait à peu près comme il eût fait pour une enfant généreuse, mais très ignorante et naïve.

— J'ai déjà rencontré, dit-il, des personnes qui avaient de tels sentiments, mais elles se destinaient au cloître.

— Non, pas moi... dit Laure, toujours hésitante.

— Cependant vous êtes pieuse?

— Oui, mais cette idée de m'enfermer dans un couvent ne m'a jamais souri; je puis même dire que je ne l'ai jamais eue. Au contraire, ce qui m'a toujours tentée, c'est une existence qui serait bien remplie, même belle, si possible.

Marc lui dit affectueusement :

— Vous me rassurez, Laure, vous me faites plaisir; je vois que, malgré tout, vous n'êtes pas si loin de moi, de nous, que j'aurais craint. Déjà vous tenez à demeurer dans les mêmes conditions que les autres personnes; peu à peu, avec le temps, des occupations, des habitudes, vous vous apercevrez que ces idées sont de bien peu d'usage...

Il ajouta en la regardant avec un sourire :

— Si vous ne l'avez point déjà pensé?

A cette question, Laure ne répondit pas, acquiesçant peut-être par son silence.

Ils ne causèrent pas davantage ce jour-là.

Le lendemain, Marc revint, désireux de lui parler à nouveau. Il vit que Laure l'accueillait avec plaisir; elle lui dit même spontanément qu'elle était contente d'avoir l'occasion de lui

demander son avis d'une manière plus précise et de s'expliquer mieux.

— Je ne voudrais pas, dit-elle, en souriant, que vous croyiez, d'après ce que je vous ai exposé hier, que je rêve de catastrophes et de drames. Vous auriez pu supposer cela : je l'ai vu ensuite. Non, ce que je désirerais est d'ordre intérieur; c'est difficile à exprimer, mais assez simple en fait; je vais vous donner un exemple auquel j'ai réfléchi... A l'âge de quatorze ou quinze ans, j'avais une mélancolie affreuse de vieillir, je trouvais tragique de voir que tout s'en va, aussi je ne pouvais pas comprendre que les autres personnes n'eussent pas l'air de s'en soucier et qu'il n'y eût pas sur leurs pensées, sur leur conduite l'empreinte d'une vérité si certaine; cela m'offusquait, je me disais que pour moi il n'en saurait être ainsi... Et, en effet, maintenant encore il me semble qu'il est beaucoup mieux, qu'il est plus noble de posséder ce savoir au fond de soi : dans l'esprit tout s'en ressent; cette idée et certaines autres qui sont de même rang, par leur présence même voilée, rendent les sentiments plus larges, plus vrais; on dirait qu'à leur clarté commence un autre monde riche et varié, plein de la mémoire

des choses infinies... Voilà ce que j'aurais dû dire hier, mais je ne le pensais encore pas d'une façon si précise. Pourtant, depuis des années, ma sœur et moi nous avons vécu à peu près ainsi, dans une entente illimitée allant des choses invisibles aux choses les plus communes. Ce que je souhaiterais, c'est une entente de cette sorte, non pas seulement avec elle et pour quelques années, mais pour tout l'avenir : cela n'est pas tout, absolument tout, mais c'est ce que je désire le plus vivement et ce que j'imagine de mieux.

Elle se tut, un peu gênée d'un si long discours. Il comprit la prière qu'elle y avait timidement enclose. Il lui en sut gré, il lui dit d'un ton conciliant :

— Très sincèrement je vous admire, et il me semble par instants que je vais me laisser éblouir et persuader ; pourtant, je dois l'avouer, ni mes illusions, ni même mon besoin de bonheur ne vont assez loin pour cela. Remarquez, Laure, personne ne vous ressemble et déjà vos désirs prennent, à cause de cela même, un air d'illusions. Je les tiens pour un héritage de vos grand'mères dévotes qui ont voulu vivre par la foi dans un univers sans

mesure avec le nôtre; il vous en est resté une nostalgie étrange en dépit d'autres inclinations très différentes. Mais je suis convaincu que peu à peu vous deviendrez moins exigeante et plus capable de vous accommoder simplement de ce qui existe... Laure, vous êtes comme une source, pure, intacte : vos rêves un peu vains s'en iront, et cela seul demeurera.

— Oh ! fit-elle avec un mouvement désolé, ces sentiments sont pour moi, comme je vous l'ai dit, aussi réels, aussi captivants que n'importe quels autres. Et, pourtant, vous pensez qu'ils ne sont rien ! Encore une fois, voilà ce qui est essentiel, ce qu'il faudrait savoir une fois pour toutes, si, malgré cette présence et quelquefois ce vertige, ils ne sont que poussière et que songe...

— Je le crois, dit Marc avec une autorité douce, et je crois aussi que d'ici peu d'années vous-même serez assez sage pour n'en pas douter. De telles aspirations sont belles, mais à condition, cependant, de ne durer qu'un temps; je dis cela très sérieusement; sinon, on s'expose à gâter toute sa vie par des regrets chimériques.

Voyant que Laure ne protestait pas, il s'adressa à elle d'un ton plus décidé, comme s'il faisait à son cœur et à sa raison un appel très sérieux.

— Laure, répondez-moi, c'est une question grave : vous sentez-vous la force de délaisser et d'oublier cette inquiétude dangereuse? Est-ce qu'une existence paisible, entourée d'affection, un ménage, des enfants, des annees de bonheur tranquille, est-ce que pour vous tout cela n'est rien?

— Mais si, dit-elle, touchée à présent de cette autre perspective. Mais si, c'est beaucoup. » Et comme si elle avait eu quelque chose à se faire pardonner, elle insistait sur cet acquiescement.

— Ne pensez-vous pas qu'il y ait là de quoi compenser bien des rêveries incertaines et des espoirs imprécis?

— Si, si, disait-elle encore.

Marc continuait à lui représenter ce que pourrait être ce bonheur sage et borné, et elle, toujours, répondait de même. Malgré tout, il crut lire encore une hésitation dans son consentement; comme il la questionnait, elle finit par dire qu'elle serait capable sans doute de n'importe quel oubli, à la condition de retrouver un grand amour.

Après cela, ils demeurèrent quelque temps en silence. Maximilien vint les trouver. Puis Marc s'en alla, pensif.

*
* *

Le lendemain, comme il apprit que Charles-Armand et Louise revenaient le jour suivant, il voulut, avant ce retour, causer encore une fois avec Laure, et il se décida à se rendre à la Mettrie dans la soirée. Au cours de cette journée, il se souvint qu'il avait été plusieurs fois charmé et presque troublé par les paroles de Laure et bien qu'il n'y vît toujours qu'une exaltation de jeunesse, il se reprochait de n'avoir pas, pour la contenter, accordé un peu plus à ses rêves.

Elle, d'autre part, durant ces deux jours, à cause d'un mirage pareil, tandis qu'elle errait dans son jardin désert, laissait peu à peu se perdre dans l'ombre le souvenir des différences qui les séparaient. Neuve aux émotions de l'amour, au milieu de cet épanouissement nouveau, elle ne gardait de ces moments d'intimité et de confidence qu'un souvenir brillant et une espérance inexpliquée.

Donc, deux jours après cette dernière conversation, vint une lettre de Louise, disant

que son père allait mal et qu'elle arriverait avec lui le lendemain soir, s'étant, sur le conseil des médecins, décidée à hâter leur retour.

Marc en fut averti dans la journée, il vint le soir même entre huit et neuf heures. Il trouva Laure et son grand-père assis sur la terrasse. Maximilien paraissait inquiet, tourmenté. Il rentra bientôt, disant qu'il avait une lettre à écrire; de sorte que Laure resta seule dehors avec Marc.

Elle lui parla de son père et elle lui dit sa peine d'apprendre qu'il revenait de cette cure aussi malade qu'à son départ. Marc essaya de la consoler, mais au fond de lui-même il n'ignorait pas combien l'état de Charles-Armand était grave.

Il lui dit ensuite :

— Laure, voici la dernière soirée semblable à celles que nous avons passées jusqu'ici; demain, déjà, tout sera changé. » Il ajouta : « C'est pourquoi j'ai tenu à venir ».

La respiration de Laure devint brève et pressée.

Il lui dit :

— Voulez-vous que nous marchions un moment? Il fait, ce soir, un temps si admirable...

Ils se levèrent ; ils suivirent le canal, dont l'eau immobile reflétait le ciel et les astres. C'était une de ces claires nuits des commencements de juillet, qui sont brèves, légères et magnifiques. La lune dormait au zénith dans un azur doux et velouté.

Marc proposa d'aller à mi-côte sur la colline, pour voir la rivière et la plaine. Ils traversèrent la route et montèrent par une prairie; ils marchaient l'un près de l'autre en silence avec un sentiment grave qui venait de la nuit.

Bientôt au-dessous d'eux l'Allier brilla par places entre les silhouettes noires de ses arbres. Au delà apparaissaient comme des masses confuses quelques fermes endormies, et plus loin la plaine à perte de vue était grise et violette de poussière de lune.

De tous côtés au-dessus de l'horizon courait, comme un anneau diaphane, une blancheur pâle et fondue. A la voûte du ciel s'éployait la clarté de la lune, et on entrevoyait, par delà cette nappe de lumière, des abîmes bleus avec une douceur particulière des étoiles.

Laure regardait, les yeux levés. Les bruits hâtifs des ténèbres, appel d'oiseau, abois lointains d'un chien, murmure des vents, sem-

blaient petits, menus, chétifs, serrés contre la terre.

Marc lui dit que pendant ces deux derniers jours il avait beaucoup réfléchi à leurs récentes conversations. Laure, ramenant les yeux vers lui, dit qu'elle y avait pensé aussi.

Il ajouta qu'il était très heureux qu'ils se fussent à la fin trouvés d'accord ; et Laure comprenant que c'était une question, lui dit :

— Oui, oui...

Ensuite elle releva son regard vers le ciel.

Marc dit :

— Je me suis demandé si je ne vous avais pas, en causant, froissée quelquefois.

Elle répondit négligemment :

— Non, pourquoi ?

Après une attente, Marc reprit avec un accent de reproche :

— Laure, j'ai l'impression que vous êtes en ce moment lointaine, distante... Vous ne me dites point tout.

— Si, Marc, si, répondit-elle avec vivacité, et je suis contente que vous soyez ici. Seulement ce soir, c'est vrai, je suis comme interdite... troublée par tant de choses à la fois ! » Elle ajouta : « Et par cette grandeur de la nuit... »

Le ton dont elle dit ces derniers mots laissa un silence après eux.

Ils se remirent en marche.

Laure, étendant le bras du côté de la plaine, dit :

— C'est une chose étrange comme aujourd'hui le ciel tout autour de l'horizon paraît lumineux !

Marc lui expliqua :

— En ce moment de l'année, le globe de la terre, à travers l'espace, s'incline et se penche en face du soleil de telle façon que le domaine de la nuit devient dans nos régions très étroit; et l'aube commence à blanchir l'orient avant même que le crépuscule soit effacé.

— Ainsi, dit Laure lentement, la main toujours tendue, c'est pour cela qu'il y a cette ceinture de lumière autour du monde...

Elle continua :

— Regardez comme les étoiles sont rares et lointaines. La nuit est trop claire pour elles... Cette blancheur de l'horizon monte si haut dans le ciel et d'autre part la lumière de la lune s'étale et descend si bas que toutes deux se rejoignent, se confondent, et elles font ensemble un rideau au devant de l'immensité.

Elle parlait avec émotion, comme s'il s'était agi d'objets qui l'eussent touchée personnellement; car cette vision de l'infini se rejoignait avec ses pensées profondes pour faire un ciel unique.

Marc soupçonna ce regret splendide et il lui dit doucement :

— Vous voyez, Laure, qu'on peut, si l'on veut, arrêter ses regards à cette première voûte de lumière, et c'est assez; il n'est pas besoin d'aller par delà chercher les étoiles chimériques. On peut si l'on veut...

Mais Laure secouait la tête. Il tenta de ramener son attention sur ce qui les entourait.

— Remarquez comme, près de nous, la nature a un aspect heureux et presque enchanté. Chaque arbre et chaque pierre qu'on regarde devient d'une beauté insolite. L'air est doux. Voyons Laure, dites-moi une fois, tout simplement et sans autres pensées, qu'il est bien que nous soyons ensemble par cette belle nuit...

— Oh! sans doute c'est bien, répondit-elle, mais je voudrais tant de mon côté, Marc, que, au moins un instant, vous soyez comme moi, avec le même sentiment que moi...

Marc avait attendu une autre réponse, et il ne comprit pas la profondeur de cet appel.

Elle continua, d'un accent à la fois songeur et passionné :

— Je sais bien : vous allez dire que je suis étrange, Marc; mais devant un spectacle sans bornes comme celui-ci, il me semble que j'ai l'âme très loin de tout, que cependant tout peut me blesser... Je voudrais m'oublier moi-même, et qu'il y eût en moi quelque chose de vaste, intact, limpide comme est la nuit.

Elle était toute perdue dans ses paroles, et Marc, devinant ce vertige, fut peiné qu'il y eût sur elle une prise si forte de l'immensité.

Laure, dans ce moment qui dominait sa vie, jetait ses regards comme d'un sommet à la fois sur ses volontés anciennes et sur l'existence nouvelle où elle allait s'engager; celle-ci se déployait devant ses yeux avec ses courts sentiers trop fleuris, trop faciles, et malgré elle elle avait l'idée d'un autre devoir plus sévère, d'un commandement plus âpre et plus exaltant qui serait venu directement des profondeurs de l'infini. C'est pourquoi elle était chancelante et tourmentée. Marc sentit que son âme lui échappait, qu'elle ne la pouvait retenir, et il la regarda

tristement sous le grand ciel vide comme un enfant malade.

Pour la première fois maintenant, mais d'une façon définitive, il avait la vision d'un abîme entre elle et lui. Il resta un moment silencieux, puis dit :

— Savez-vous, Laure, vous m'effrayez un peu.

Et sa voix devint si sérieuse que Laure comprit que durant ce silence quelque chose de grave s'était passé.

Elle savait bien qu'elle l'aimait, qu'il était maintenant mêlé à ses pensées, que c'était à cause de lui qu'elle était ce soir si sensible et si troublée. Elle se souvint de ses dernières promesses, elle eut peur de les avoir trahies, et brusquement elle se retourna vers lui pour lui donner son âme.

— Marc, dit-elle comme le priant, vous voyez mal, vous vous trompez, je sais bien que cela ne doit plus être et c'est la dernière fois.

Par amour pour lui elle dit adieu à tout ce qui s'était, ce soir, représenté à elle avec tant de violence, à ses espoirs d'autrefois, à ce qu'elle avait été jusque-là. Pour se soumettre à lui et à l'amour qu'elle avait pour lui, elle abandonna tout d'un seul mouvement, d'un

seul geste, avec l'idée que ce ne serait jamais plus. Immense et difficile adieu qui n'alla point sans déchirement, sans sanglots, sans l'impression vertigineuse de perdre un monde et de se retirer de toutes les plages de l'infini.

Elle lui dit son consentement nouveau comme elle put, mal, avec les mots obscurs qui lui venaient aux lèvres.

Elle sentit comme une réalité son âme qui revenait toute frissonnante des profondeurs, glisser vers lui; elle lui tendit lentement ses deux mains, frêle et penchée, et portant jusque dans ce renoncement à ses volontés idéales l'image de noces spirituelles et de mariage mystique.

Confiante en son sacrifice qu'elle savait sans prix, elle s'imaginait être comprise; mais Marc, de son côté, non sans motif, pensait que ses promesses étaient vaines, et ne la croyait pas. Son esprit, d'ailleurs, n'allait pas si loin, si haut, jusqu'aux champs splendides et solitaires où pleurait Laure et où se nouaient ses serments.

Au contraire, tandis qu'il la voyait ployée, brisée, il se représenta, dans une seconde très lucide, qu'il n'avait pas d'amour pour elle. Il la

jugea faible, souffrante. Avec une émotion du reste délicate, il se promit, puisqu'elle serait sa femme, de la protéger et de la guérir.

Il ne la comprit donc pas, et c'est ce qui, sans doute, le justifie de tout l'avenir. Et c'est pourquoi aussi le renoncement de Laure était d'un tragique illimité, se trouvant sans écho dans la nuit, comme un chant de violon pur, merveilleux et perdu.

Pendant qu'elle inclinait ainsi vers lui son âme où fuyaient des étoiles, Marc pensif, regardant ses prunelles pleines de clartés, disait lentement, avec un peu de tendre compassion dans la voix :

— Que passe-t-il dans ces yeux? Quelle est donc cette déchirure de vos pensées par où vient ce mal démesuré? Hélas! blessée, malade... On vous a trop laissée chercher et réfléchir seule... Maintenant, vous avez le cœur trop lourd, trop riche... Comment ne seriez-vous pas la plus malade!

Mais Laure, pour qui la suite et l'ordre de ses sentiments étaient clairs, murmurait :

— Non, non, point malade, oh! Marc, point malade...

Elle avait pourtant confiance en son jugement,

comme s'il voyait plus loin qu'elle. Il lui semblait qu'elle avait désormais l'âme liée à lui, scellée comme devant des témoins éternels ; et sans doute il fallait ce sacrifice sans bornes pour mettre à son cœur cet anneau.

Ils retournèrent en silence vers le parc et la maison. Elle marcha sur la prairie humide où traînait une molle vapeur blanchie par le clair de lune, s'éloignant, descendant... Un voile de mousseline flottait sur ses épaules. Après cette tourmente, elle était lasse et défaite. Marc avait pris son bras et elle s'appuyait légèrement sur lui, maintenant presque distraite, inattentive, et peut-être plus sensible qu'elle n'aurait cru aux parfums de la nuit...

Le lendemain soir, vers neuf heures, Laure et Maximilien se promenaient de long en large dans la cour de la petite station de H..., située en pleine campagne, à quelques kilomètres de la Mettrie, en attendant l'arrivée de Charles-Armand et de Louise. Ils ne se parlaient guère; tous les deux inquiets et impatients songeaient à ce train qui approchait et à tout ce qu'il pouvait

leur apporter. Le ciel était nuageux. La petite gare, à peu près déserte, vibrait d'une sonnerie interminable ; dans la cour ne se trouvait d'autre voiture que l'omnibus qui les avait amenés, dont les grosses lanternes, projetant deux cônes de lumière, faisaient paraître l'ombre plus obscure.

Laure malgré elle avait l'esprit plein de son secret de la veille, qui semblait presque trop fort, prêt à s'épanouir; puis cette joie, brusquement, se brisait contre les impressions et l'anxiété de l'attente.

Le train arriva avec du retard. Il entra lentement dans la gare; il était long et presque vide. Maximilien et Laure vinrent sur le quai. Quand le train se fut arrêté, ils virent au loin une portière s'ouvrir : un carré de lumière tomba sur le sol, Louise descendit et, tandis qu'ils s'approchaient, Charles-Armand descendit à son tour. Laure, en l'apercevant sous la lumière crue du wagon, fut toute saisie : combien il lui parut changé! Elle était encore à quelques mètres; elle s'arrêta brusquement, avec une sensation d'angoisse imprécise, mais violente; des hommes arrivèrent, prirent les paquets, aidèrent Charles-Armand à marcher; elle vit

tout dans un désordre surprenant. Enfin elle se remit et put embrasser Louise et son père.

Ils se dirigèrent ensemble vers la sortie, et Laure, à mesure qu'elle regardait Charles-Armand, sentait se vérifier sa première et subite impression. Il n'y avait pas seulement chez lui une lassitude extrême : elle remarquait ses traits enfoncés, son attitude brisée, plus encore, un certain signe mortel qu'elle n'avait jamais vu ailleurs et sur le sens duquel elle ne gardait point de doute pourtant.

Elle s'approcha de sa sœur et dit à voix basse :

— Mais, Louise, il est très malade...

— Il a été très souffrant là-bas, dit Louise rapidement, je n'ai pas voulu vous effrayer. Ce soir, il se ressent surtout de la fatigue du voyage...

A ces paroles, Laure reconnut que sa sœur n'avait jamais eu l'impression qu'elle venait, elle, d'éprouver, ce soupçon inévitable et funeste.

Déjà Charles-Armand était monté dans l'omnibus et Maximilien l'aida à s'installer ; le cocher approcha une lanterne qui éclaira vivement l'intérieur de la voiture.

Laure et Louise, debout devant la portière,

regardaient, et Louise, à ce moment, comme si l'influence mystérieuse de sa sœur faisait soudain apparaître à ses regards ce qu'elle n'avait jamais vu, fut frappée de la même idée qu'elle, avec la même évidence, de l'idée qu'elles allaient le perdre.

Elle ne dit rien, mais, instinctivement, elle chercha la main de Laure et la serra avec force, de sorte que toutes deux se comprirent. Elles restèrent là, immobiles, avec des larmes dans les yeux. Laure, à plusieurs reprises, avec une intonation de reproche, murmura :

— Mais, Louise ! mais, Louise !

Elles prirent place à leur tour dans la voiture, qui s'ébranla.

Une fois arrivé à la Mettrie, Charles-Armand parut se remettre un peu ; il causa quelques instants, puis se fit conduire dans sa chambre, où Maximilien l'accompagna.

Lorsque Laure et Louise furent seules, celle-ci fondit en larmes ; ses nerfs fatigués par le silence et la solitude se détendirent ; elle dit qu'elle avait passé auprès de son père des journées très pénibles, qu'elle avait eu besoin de tout son courage et que, cependant, ce soir pour la

première fois elle pressentait qu'il ne guérirait pas, sans quoi elle aurait écrit en d'autres termes. A plusieurs reprises, elle assura, avec des larmes, qu'elle avait fait tout ce qui était possible. Laure s'efforça de la consoler.

Elle s'était promis de lui parler, dès qu'elle la reverrait, des événements survenus durant leur séparation et de ses fiançailles probables; mais, à présent elle écartait cette confidence presque avec gêne, comme si elle n'eût plus convenu. Ce soir-là, elles restèrent quelque temps à causer, Louise racontant des incidents de leur séjour à Vittel; malgré leur bonheur de se retrouver, elles avaient la sensation d'une peine infinie qui encerclait leurs pensées.

Maximilien revint, ayant laissé à côté de Charles-Armand quelqu'un pour le veiller. Il paraissait ému. A présent, il se reprochait de n'être pas allé à Vittel, et il regrettait que Louise ne l'eût pas mieux renseigné. Toutefois, il ne voulut lui faire à ce sujet aucune observation.

Ils se séparèrent; Laure gagna sa chambre, elle se coucha et s'endormit; mais son sommeil fut bientôt dérangé, il lui sembla qu'elle apercevait sous une pâle clarté le visage fin de son père, avec sa barbe argentée, son regard cave

et souffrant, à demi noyé dans une ombre mystérieuse et triste.

Or il se trouva qu'en regardant mieux, cette ombre, par une confusion ordinaire aux rêves, devenait le malheur, la mort, un désespoir sans bornes, des abîmes froids et funestes. Elle se réveilla brusquement, et alors elle eut un moment d'effroi en retrouvant dans la réalité précisément la même peine que dans ses songes.

Elle alluma une bougie et, accoudée sur son oreiller, resta longtemps troublée. Oui, c'était bien vrai que devant elle il y avait, dans une ombre prochaine, des séparations, des adieux, toute une immensité de maux insondés. Presque avec étonnement elle jeta un regard en arrière sur sa vie jusque-là si comblée, si paisible, si préservée, ignorante du malheur et de ses nécessités. Il lui parut qu'elle s'était avancée jusqu'au seuil d'un monde inconnu...; son affection pour Marc, cette joie nouvelle, qui cependant occupait son cœur, ne l'aidait pas, ne la secourait pas.

Elle mit beaucoup de temps à se rendormir, et, ensuite, elle garda tout le long de son sommeil ce souvenir accablant et glacé.

Quand elle s'éveilla, le soleil brillait dans sa

chambre, faisant contraste avec ses angoisses de la nuit. Il était déjà près de neuf heures. Elle s'habilla et sortit. Elle apprit d'un domestique que son père avait passé une nuit assez bonne. On lui dit aussi que sa sœur, levée depuis longtemps, se promenait dans le jardin. Elle voulut aller la retrouver. Alors une circonstance survint qui, quoique insignifiante en elle-même, la frappa pourtant. Comme elle ouvrait la porte du vestibule pour sortir, elle aperçut Louise, à peu de distance sur la terrasse, qui causait avec Marc. Tous deux se tenaient debout, au soleil, près d'une corbeille de fleurs, et Louise avait les mains pleines de petites baies d'un rouge éclatant qu'elle venait sans doute de cueillir parmi les roses du massif. C'était une matinée chaude et dorée. Louise portait un ample chapeau de jardin, dont l'ombre tombait sur son visage et sa robe. Laure la voyait de profil : or elle paraissait interdite, elle jeta les yeux sur ses mains, puis, en rougissant, elle leva vers Marc, qui souriait, un regard très étonné.

Laure s'arrêta un instant sur le pas de la porte; elle ne pouvait deviner les sentiments et les paroles qui accompagnaient leurs attitudes : un jour elle avait déclaré à Marc qu'elle ne sau-

rait engager sa vie sans l'assentiment de sa sœur, et Marc, qui était venu prendre des nouvelles de Charles-Armand, ayant rencontré Louise en arrivant, au cours de leur conversation lui avait dit, moitié riant, moitié sérieux, en même temps qu'il désignait ses mains et sans s'expliquer davantage, qu'elle tenait là sa destinée; Louise, un peu troublée, ne le comprenait pas.

Laure s'approcha et la conversation prit un autre tour. Elle ne chercha pas à savoir de quoi ils parlaient. Mais bien des fois, par la suite, elle revit cette scène un peu énigmatique, dans la claire matinée de juillet, le groupe qu'ils formaient tous les deux, l'attitude de Louise, ses mains mi-ouvertes, où semblaient briller au soleil des gouttelettes de sang, et son regard incertain qui allait du visage de Marc aux fruits rouges des rosiers.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

La crise dont souffrait Charles-Armand se prolongea une dizaine de jours, pendant lesquels son état inspira toutes les inquiétudes. Après quoi une amélioration se produisit, et il se rétablit lentement. Son médecin fut d'avis que le danger était pour quelque temps écarté, mais il ne dissimula pas qu'après un répit plus ou moins long, un retour de la maladie était probable, qui cette fois risquerait d'être plus grave encore. Après cette vive alarme, et tandis que Charles-Armand recouvrait peu à peu ses forces, l'existence ordinaire reprit dans la maison, mais sur un fond d'anxiété et de tristesse, chacun conservant dans l'esprit une arrière-pensée silencieuse et une prévision redoutée.

Charles-Armand ne se levait encore pas ; il était très faible et fréquemment souffrait beaucoup. Son mal toutefois n'avait ébranlé à aucun moment sa vigueur morale ; s'il connut le danger qu'il courait, il n'en témoigna rien ; il ne cessa de s'intéresser aux affaires et aux soucis de ceux qui l'entouraient, et il cherchait constamment à éloigner de lui-même et de sa maladie la conversation et l'attention.

Dans l'anxiété des premiers jours, au milieu du désarroi, des allées et venues, des craintes continuelles, Laure n'eut pas l'occasion de raconter à Louise ses conversations avec Marc et ce qui s'était passé entre elle et lui. Elle se contenta de lui dire que Marc avait témoigné l'intention de la demander en mariage ; mais sur ses sentiments personnels, sur ce don de son âme, axe autour duquel venait tourner sa vie, elle garda le silence, pensant que le temps ne convenait pas ; elle ajouta qu'elle la mettrait plus tard au courant de tout, et lui demanderait son avis. Louise l'écouta, au premier instant intéressée ; mais aussitôt après, elle parut songeuse, distraite. Laure pensa qu'au milieu de leur tristesse commune elle s'étonnait de préoccupations si différentes, qu'elle

se sentait presque solitaire et délaissée; c'est pourquoi elle lui dit avec vivacité qu'en ce moment, pour elle aussi, il s'agissait avant tout de bien autre chose.

Elles deux et Maximilien passaient la plus grande partie de leurs journées et souvent, à tour de rôle, la nuit auprès de Charles-Armand. Marc aussi venait à tout moment, précieux à cause de son savoir, ne se ménageant point, faisant preuve d'une sollicitude, d'un oubli de soi, qui lui attiraient toutes les sympathies. Laure remarquait que pour lui, qui avait jadis beaucoup vécu auprès des malades, une personne souffrante et en péril semblait par là même devenir très précieuse, mériter tous les sacrifices, et qu'à son service le dérangement, la peine ne comptaient plus. Elle qui se sentait très différente, que la maladie physique par elle-même n"intéressait pas, admirait ce dévouement spontané et imprévu, et lui en était reconnaissante. Louise, sans plus d'expérience qu'elle, portait cependant dans ce rôle de garde-malade plus de savoir-faire inné : elle avait la même vigilance délicate que Marc, le même à-propos dans ses soins, un don pareil de mémoire et de prévoyance. Aussi, quand il faisait des

recommandations, ou qu'au chevet de Charles-Armand il avait besoin d'être aidé, il s'adressait plus volontiers à elle, qui, non seulement était visiblement contente de se rendre utile, mais encore montrait une sorte de docilité et d'application soumise que sa sœur n'avait pas. Quant à leur père, il s'habitua très vite à la présence de Marc, et il le demandait souvent.

Les souffrances de Charles-Armand et l'état désespéré dans lequel on le vit pendant quelques jours agissaient sur l'esprit de Laure tout autrement que sur Marc et sur Louise. Moins aisément distraite qu'eux par des préoccupations extérieures et matérielles, elle en recevait une peine plus totale et plus profonde. La perspective de cette séparation imminente lui faisait, pour la première fois, se représenter la mort dans sa réalité, et comme tout ce qui l'émouvait fortement venait aussitôt dans son esprit sur un plan de signification supérieure, mise ainsi tout à coup en présence de ce mal formidable, si essentiel et si général, elle s'étonna de l'avoir pour ainsi dire ignoré jusque-là, d'avoir, près de ces abîmes, vécu toujours dans une confiance heureuse. Cette peine, ces réflexions peu à peu évoquèrent, rejoignirent ses croyances reli-

gieuses, jusqu'alors sans doute stables, assurées, mais lointaines, abstraites, vides, endormies, et leur donnèrent une force vivante et réelle.

Un matin de ces jours inquiets, elle venait d'entrer dans la chambre de son père. Cette chambre, située au premier étage, était vaste, un peu vide, avec un mobilier ancien et des tentures claires légèrement passées; deux fenêtres très larges donnaient sur le parc. Le lit de Charles-Armand se trouvait à droite, dans une sorte de retrait du mur formant alcôve, de sorte qu'en entrant, on ne l'apercevait pas de la porte. Laure avait traversé une partie de la pièce à pas légers lorsqu'elle aperçut le visage de son père sur l'oreiller; peut-être parce qu'il venait de s'éveiller, sa physionomie n'était pas morne et défaite comme les jours précédents, mais animée, parée de son expression familière et éclairée d'un sourire. Il lui dit bonjour. Mais elle alors s'arrêta : la pensée qu'il allait peut-être mourir lui revint brusquement à l'esprit et la portée de ce mot *mourir* lui apparut d'une façon si violente qu'elle en fut secouée : il lui sembla que, pour la première fois, elle en apercevait tout le sens. Son père, à ce moment, était pareil à ce qu'il

UNIVERSITAS DIBLIOTHECA

avait toujours été, ses facultés, ses sentiments demeuraient intacts : et pourtant, lui qu'elle voyait, qu'elle aimait, il allait disparaître, n'exister plus, être anéanti, et sa pensée, suivant cette pente, heurtait mille images affreuses. Alors, découvrant ces choses, elle demeura immobile, frappée d'horreur comme devant un mystère incompréhensible et prête à pleurer sur cette inacceptable injustice.

Il lui demanda pourquoi elle restait ainsi sans bouger, à quelques pas de lui, le regardant.

Elle ne répondit pas et vint s'asseoir à son chevet, se proposant de causer avec lui ; mais cette vision désespérée continua à la faire tant souffrir que son esprit tout entier fut soudain envahi par le besoin éperdu, absolu, qu'il y eût un autre ordre du monde que celui qui s'achève par la mort, que celui qui s'achevait là ; un monde sans rapport avec celui-là, une cité des âmes, un univers céleste. Ses idées se succédaient vite, avec nécessité. Elle se représenta que si son père mourait, pour ne pas être brisée par cette douleur, il lui faudrait absolument cette certitude que son âme planait, libérée, radieuse, au-dessus de ceux qui le pleureraient ; sans cela,

comment accepter, supporter? Elle voyait, elle retenait cette double image : le cortège funèbre sous le porche d'une église et, au-dessus, les commencements splendides de l'éternité.

Ainsi se déployaient et se justifiaient à ses yeux les enseignements religieux qu'elle avait reçus, et, pour la première fois, elle eut la sensation de les percevoir de l'intérieur, dans une lumière qui l'étonna.

Elle regarda son père; combien elle aurait désiré, dans cet instant, qu'il eût un sentiment pareil au sien, qu'il eût, lui aussi, l'espoir, la certitude d'un au-delà auprès duquel s'effaçait ce qui devait être souffert de ce côté-ci du monde. Elle aurait, en cette minute, tout donné pour se rencontrer avec lui dans cette extrême pensée, et aussi pour qu'il fît cet acte de confiance et de foi seul capable, selon les idées chrétiennes, d'ouvrir devant lui les portes célestes.

Lorsque son père revint à une santé meilleure, ces impressions s'atténuèrent. Laure, parfois, faisait avec lui, tenant son bras pour l'aider à marcher, de lentes promenades à travers le parc, dans le luxe abondant des journées d'août. Elle le voyait se ranimer, causer, sourire; elle-même retrouvait de la sécurité et de la joie.

Mais elle se souvenait pourtant qu'il y avait un point de douleur où l'univers paraissait se briser, se dédoubler, où l'âme, à l'étroit dans l'ordre des choses naturelles, voyait surgir au delà de toutes les ruines un temple aux lignes pures, debout dans une lumière sublime et reposée.

Elle causait alors peu avec Marc; elle aurait été heureuse pourtant de lui demander conseil sur ces sujets.

Dans les jours où l'on craignait le plus pour Charles-Armand, elle confia une fois à sa sœur ce désir que leur père, s'il devait mourir, quittât la vie dans des sentiments chrétiens. Louise aussi avait déjà eu cette pensée. Mais comme Charles-Armand n'avait jamais rien témoigné qui autorisât ce vœu, toutes deux inclinèrent plutôt vers la réserve; elles en parlèrent à Marc, qui, visiblement, trouva cette préoccupation inopportune et superflue; il dit que c'était assez, pour le moment, de songer aux soins dont leur père avait un besoin manifeste. Il ne doutait pas que l'avis qu'il exprimait fût le seul raisonnable, et Louise en parut également persuadée.

*
* *

Laure, au contraire, en l'entendant, fut un peu peinée; elle trouva qu'il répondait à sa question d'une façon bien sommaire; déjà, plusieurs fois, durant ces derniers jours, elle avait observé qu'il ne semblait pas, autant que les semaines précédentes, prendre soin, quand elle lui parlait, de pénétrer ses sentiments et ses motifs. Elle ne s'en offensait pas, elle ne lui en voulait pas; elle s'appliquait au contraire chaque fois à effacer de son esprit une impression qui, si elle s'y était trop arrêtée, lui aurait causé un regret disproportionné avec sa cause, et capable d'amener des larmes dans ses yeux.

Elle eût été contente aussi que, près de son père, Marc s'adressât plus souvent à elle pour lui demander service. Elle voyait avec plaisir les relations sympathiques qui s'étaient immédiatement établies entre lui et toutes les personnes de sa famille; mais elle aurait souhaité qu'avec elle il laissât paraître davantage les indices d'une entente d'autre sorte, allant plus loin dans le cœur et dans la mémoire.

Dans les premiers jours, et au milieu des soucis nouveaux que créait la maladie de Charles-Armand, elle ne s'étonna pas de ce changement léger survenu dans son attitude et même le remarqua très peu. Mais lorsque son père commença à se remettre et que les inquiétudes du début furent un peu dissipées, elle fit plus attention aux signes de cette indifférence naissante et en conçut plus d'ennui, sans y lire encore rien de certain.

Cependant, il lui fallait bien constater que ses conversations avec Marc étaient maintenant moins fréquentes et moins prolongées. Elle observait même que ces entretiens plus espacés prenaient un tour moins intime qu'auparavant, comme si Marc n'avait plus tenu à provoquer ses confidences. Croyait-il maintenant la connaître assez ? Ne désirait-il plus la conseiller, agir sur son esprit ? Y avait-il renoncé ?... Bien volontiers pourtant elle aurait accepté ses avis : cela même, elle eût voulu le lui faire savoir ; mais, sans qu'elle vît au juste pourquoi, le témoigner n'était guère possible, et l'occasion ne s'en présentait pas. A vrai dire, elle ne savait quel reproche faire à Marc : il n'avait pas cessé d'être envers elle prévenant,

aimable, déférent; ce qui la peinait, ce n'était qu'une nuance fragile; quelque chose manquait, à peine perceptible, peut-être cet intérêt premier et essentiel qu'il lui portait au début; un fil mystérieux semblait s'être brisé qu'elle avait à peine remarqué lorsqu'il était.

Lui s'apercevait-il qu'il n'était pas demeuré le même à l'égard de Laure? Au moins dans les premiers jours il ne se le serait pas avoué ; mais malgré lui, le désaccord capital apparu le dernier soir où ils s'étaient promenés ensemble et qui l'avait tout à coup séparé d'elle, projetait peu à peu sur ses sentiments ses conséquences inévitables et croissantes. Il n'avait pas su, du reste, exactement ce qui s'était passé dans le cœur de Laure. Pour elle, elle s'interdisait le plus possible de chercher et de douter; cependant, une vingtaine de jours après le retour de son père et de Louise, une fois, brusquement, ces indices, ces pressentiments accoururent, s'assemblèrent pour faire jaillir dans son esprit, avec une clarté cruelle, cette idée que Marc ne l'aimait pas.

C'était une après-midi, elle se trouvait dans sa chambre, écrivant sur une table, en face des fenêtres ouvertes. Elle entendit sur le perron la

voix de Marc, qui arrivait; elle ne perçut pas les mots, ne distingua pas non plus quelle était la personne qui lui répondait sur un ton beaucoup plus bas. Elle prêta l'oreille. Des pas résonnèrent sur les degrés du perron, puis la porte du vestibule, qui avait été ouverte, se referma, étouffant subitement le bruit des voix; il ne subsista qu'une légère rumeur qui, dans l'intérieur de la maison, fondait et s'éloignait.

Pourquoi cette circonstance minime, qui n'avait occupé que quelques secondes, l'ébranla-t-elle au fond de l'âme? Là, dans un éclair, au son de cette voix, elle découvrit, elle mesura un intervalle immense dans ses relations avec Marc entre le présent et ce qui existait un mois plus tôt. En ce moment, il ne venait pas exprès pour elle, l'esprit plein d'elle, content de la revoir; sans doute l'accent de ses paroles ne pouvait pas précisément révéler cela, et, cependant, tout à coup, à l'entendre ainsi, elle en reçut la persuasion très forte. Et à elle non plus sa venue ne causait pas une joie parfaite, mais apportait plutôt une inquiétude et un tourment. Oui, il en était ainsi, et depuis plusieurs jours déjà : comment ne se l'était-elle pas encore dit clairement? Il y avait eu un moment autour de leurs

relations une parure de bonheur qui s'était déjà évanouie.

C'était donc que Marc ne l'aimait pas... Devant cette supposition menaçante, elle ne se révolta point, elle ne fondit pas en larmes; mais, ayant laissé glisser sa plume de ses doigts, s'accoudant sur la table, elle mit sa tête dans ses mains, parce que son front était devenu très lourd. Elle ne distinguait pas encore les conséquences d'un tel événement; elle sentait seulement que si elle ne se trompait pas, elle heurtait quelque chose d'immense, de tragique, de douloureux, qui allait peser pour très longtemps, peut-être pour toujours, sur sa vie.

L'idée d'accuser Marc ne lui vint même pas; elle ne doutait point de sa loyauté, de sa droiture. Et puis, cela avait-il seulement un sens, de lui reprocher le défaut d'un sentiment pareil à celui qu'elle-même éprouvait?

Du reste, à se rappeler mieux, lui avait-il jamais parlé d'amour? Il avait eu le désir de l'épouser, et à cause de cette intention, elle s'était imaginé qu'il l'aimait : voilà, c'était tout... Non, non, pourtant, il y avait bien eu chez Marc une certaine inclination pour elle, un penchant premier et spontané; et si maintenant elle

remarquait une différence avec le passé, c'était précisément parce que cela n'existait plus. Alors, avec un mouvement d'orgueil, elle estima que dans ces conditions ce mariage serait impossible ; Marc aurait raison de ne plus en parler ; et, quant à elle, depuis longtemps elle s'était promis de ne jamais consentir à une union à laquelle ne se mêleraient pas les promesses et les commencements d'un véritable amour.

Tel fut son premier mouvement ; mais ainsi mise en face de cette séparation et des perspectives de cet adieu, elle fut tout à coup faible et perdue. Pour la première fois la pensée lui en venait ; elle fléchit ; elle sentit que ce serait trop à supporter, qu'elle ne pourrait pas. Le don de son âme était réel, définitif, c'était un acte précis qui avait laissé partout son signe et sa vibration. Elle avait engagé, accordé son existence jusqu'au fond de l'avenir, le bonheur qu'elle pouvait obtenir des années. Alors l'idée que de cela rien ne demeurait, que cet attachement serait brisé, cet amour méconnu lui parut si terrible qu'il y avait là une impossibilité.

Elle voulut s'arracher à ces réflexions parmi lesquelles sombrait sa volonté. Elle descendit au rez-de-chaussée, où elle rencontra Marc en com-

pagnie de Maximilien et de Louise; elle resta avec eux, attentive et désolée, cherchant en vain l'indice qui la tirerait d'un doute où vacillait sa vie.

Il était naturel que pendant la première quinzaine Marc n'eût pas fait à Charles-Armand de demande en mariage; mais à présent, Laure se disait qu'il fallait un autre motif. Souvent cette pensée lui revenait, sans altérer pourtant le calme de ses attitudes, et l'impassibilité de son visage.

Un soir de cette semaine où elle était ainsi tourmentée, dans sa chambre, après que tous les bruits de la maison furent éteints, elle resta longtemps sans pouvoir dormir. Entre onze heures et minuit, voyant une légère clarté lunaire qui frappait à ses vitres, elle se leva et, un peignoir sur ses épaules, elle s'approcha de la fenêtre qu'elle entr'ouvrit. Des nuages sombres, étendus comme un plafond énorme d'un bout du ciel à l'autre, laissaient seulement une bande étroite entre l'horizon et leur rive sinistre; là, dans cet espace libre, dépeuplé d'étoiles, brillait près de la lisière d'argent des nuages un fin croissant de lune, seul, perdu, triste, entre quelques noirs peupliers; ses rayons très

pâles ressemblaient à un regard oblique qui eût glissé sur le monde. Invinciblement, la pensée de Laure se reporta à quelques semaines plus tôt, jusqu'à un autre soir inondé de lumière... Or, tandis qu'elle regardait ainsi et songeait au mobile aspect des nuits, elle entendit au-dessus d'elle un bruit léger, comme un souffle du vent dans les sapins, non, plutôt un soupir, un sanglot. Elle prêta l'oreille et ne perçut plus rien, mais déjà elle était persuadée que Louise, dans la chambre au-dessus de la sienne, était à sa fenêtre et pleurait. Pourquoi pleurait-elle? De quel chagrin inconnu? Elle fut sur le point d'aller la trouver, cependant elle ne s'y décida pas... Il lui semblait que cette peine tombait, s'épandait dans la sienne pour l'élargir sans mesure; d'un regard unique, à la fois elle se vit elle-même, et cette nuit lugubre, et l'image de sa sœur en larmes; elle se sentit enveloppée d'une tristesse très vaste qui l'enserrait de partout... mais, encore, pourquoi Louise pleurait-elle?

*
**

Elle s'éloigna de la fenêtre; mais cette question resta longtemps ce soir-là devant son esprit. Sa première idée fut que Louise était impressionnée par la maladie de leur père; mais elle écarta cette supposition, que l'état de Charles-Armand ne justifiait plus. Ensuite comme, retrouvant ses pensées ordinaires, elle songeait qu'elle pourrait en ce moment être la fiancée de Marc, elle imagina subitement que le chagrin de sa sœur venait peut-être d'une comparaison, d'un regret...

Elle réfléchit que Louise pouvait croire, en effet, à ses fiançailles probables : ne les lui avait-elle pas presque annoncées? Mais si telle était la cause de ses larmes, combien elles étaient vaines!

Ainsi elle fut amenée à cette opinion, qui ne l'avait jusque-là jamais effleurée, que dans le cœur de Louise avait pu naître une inclination pour Marc. Elle fut impressionnée par cette idée, elle l'écarta, puis la reprit. En somme, pourquoi serait-ce impossible? Elle se rappela

combien elle les avait souvent vus ensemble, particulièrement près de son père, unis dans les mêmes occupations et les mêmes inquiétudes... Alors une autre supposition accourut, parallèle à celle-ci : pourquoi Marc ne l'aimerait-il pas? Est-ce qu'il n'y avait pas mille raisons pour cela, pour qu'il aimât Louise plutôt qu'elle? A cette pensée, elle ne respira plus, tant son attention était violente et tendue. Ensuite elle chassa brusquement ces idées qui ne reposaient sur rien : était-elle seulement bien sûre que Louise eût pleuré? Et puis, pourquoi ce besoin d'imaginer le pire pour s'y blesser et pour y chercher un secret contentement?

Le lendemain, au premier souvenir de ces réflexions, elles lui firent l'effet d'un rêve pénible et vide. Pourtant elles continuèrent d'elles-mêmes à se représenter à sa mémoire, et chaque fois qu'elles réapparaissaient, elles semblaient plus lourdes de possibilité et de vraisemblance. A la fin, elle ne pouvait plus les écarter. Et quand elle rapprochait du silence de Marc et de sa propre inquiétude ce qu'elle avait imaginé des sentiments de Louise, elle heurtait un point si douloureux que toutes ses pensées demeuraient en suspens.

Ce jour-là Marc devait venir dîner à la Mettrie. La perspective que, près de lui, ce soupçon pourrait la tourmenter encore lui parut si odieux qu'elle voulut se renseigner, se rassurer. Elle alla vers Louise. Elle lui fit remarquer que depuis plusieurs jours elles s'étaient parlé à peine : elle lui demanda si elle l'évitait.

Louise prit une physionomie étonnée, où perçait cependant de l'embarras, et répondit que non.

Laure insista, disant avec une certaine autorité :

— Tu as des secrets pour moi.

Louise fronça les sourcils et se défendit à nouveau d'un ton négligent. Sur quoi, Laure lui dit, cette fois d'une façon vive et décidée :

— Pourquoi pleurais-tu, hier ?

Alors elle eut la surprise de voir qu'elle venait de toucher un point très sensible. Louise tressaillit ; son air d'indifférence disparut ; elle rougit, se troubla, puis leva sur sa sœur un regard où semblaient venir des aveux.

Mais Laure à son tour eut peur de trop savoir, et ne demanda plus rien, de sorte qu'elles restèrent en face l'une de l'autre dans un silence gêné.

Laure pensa tout à coup que, depuis des

années, jamais elles n'avaient été séparées comme en cette minute. Elle dit, non plus pour interroger, mais comme si elle constatait un fait :

— Ainsi, il est bien vrai que quelque chose t'a écartée de moi ?

Louise ne répondit pas : elle sembla ne vouloir plus nier.

— En suis-je coupable ? demanda Laure.

— Oh ! non, dit-elle avec élan. C'est moi, au contraire...

Laure reprit :

— Comme c'est grave, Louise, ce que tu dis-là ! Tu ne sais donc pas comme c'est grave ?

— Si, répondit Louise.

Laure ne la questionna plus, et bientôt elle la quitta. Elle était convaincue maintenant de ne s'être pas trompée. Elle n'avait point de griefs contre Louise, qui s'était plutôt montrée affectueuse et sincère ; mais lorsque l'image de cette inclination traversait ses propres sentiments pour Marc, quelque chose en elle se révoltait, violent, indomptable, presque dur. Car enfin, si Marc l'aimait aussi ? La première partie de sa supposition, en se vérifiant, lui faisait trouver l'autre naturelle et presque inévitable. Aucun point de son esprit qui ne fût devenu sensible

et souffrant; incapable de se ressaisir, elle ne sut qu'attendre le passage des heures.

Toutefois, lorsque Marc fut là, elle eut de sa présence une influence bienfaisante; la paix, l'ordre, le courage même rentrèrent dans son cœur. Ses pensées ne s'affolèrent plus, elle n'avait plus hâte de savoir.

On dîna.

Les fenêtres de la salle à manger restaient ouvertes sur la fin tranquille d'un beau jour. Maximilien, Marc, sa sœur et elle étaient assis autour de la table ; Charles-Armand manquait. Dans la pacifique atmosphère la conversation suivait lentement son train coutumier. Ce qui était cruel semblait écarté, évanoui, disparu. Laure songeait comme il eût été simple, comme il eût été merveilleux que les choses fussent tout uniment selon ce qui paraissait!

L'impression de calme qu'elle avait à ce moment-là ne s'effaça point, mais se prolongea, au contraire, jusqu'au bout de la soirée, soirée douloureuse cependant, presque tragique dans sa simplicité : tout s'accomplit en silence, dans le secret, dans l'ombre; à peine si quelques mots furent prononcés.

Comme on avait dîné de bonne heure, il fai-

sait très jour encore lorsqu'on sortit de table et qu'on se rendit dans le parc. Maximilien lut son journal tant que la clarté du jour le permit, puis rentra. Marc et Laure se promenèrent ensemble dans une allée; Louise les accompagna quelque temps, puis s'arrêta et les laissa seuls. C'était un très beau soir, sans nuages, céleste et doré, lourd de sérénité. Tout s'endormait lentement dans le jardin chargé de fleurs et de feuillage. La lumière fondait et fuyait par des transitions insensibles; il y eut un moment de splendeur immobile, le crépuscule étendait sa limpidité du sol jusqu'au zénith, unissant le ciel et la terre dans une couleur mauve d'unique harmonie.

L'allée où marchaient Marc et Laure était longue; des deux côtés, elle était bordée de noisetiers touffus au feuillage sombre, vert ou rougissant. Louise, qui s'était arrêtée à une des extrémités au bas de la terrasse, pour s'occuper et par jeu secouait les branches des noisetiers de manière à déranger les oiseaux endormis qui y nichaient en foule : ils s'enfuyaient soudain avec bruit, isolés ou par troupes, battant les feuilles de leurs ailes; un chien au long poil roux, l'œil en feu, prêt à bondir, regardait tantôt Louise, tantôt le massif palpitant d'oiseaux. La

robe claire de Louise brillait dans le crépuscule au bout de l'allée, et Laure, qui tour à tour s'éloignait et s'approchait d'elle, considérant ses gestes distraits et les oiseaux envolés, souffrait du contraste entre ce passe-temps futile et la peine et les pleurs qu'elle avait surpris.

Ce fut pendant qu'elle se promenait ainsi à côté de Marc que, dans le cœur de l'un et de l'autre, la clarté se fit sur ce qui était irrévocablement accompli. Marc, sans violence, sans éclat, dans ce calme crépuscule, sentit établie en lui la persuasion lentement formée qu'il s'était trompé le jour où il avait cru pouvoir unir avec bonheur sa vie à celle de Laure; de cela il avait eu déjà le pressentiment très net avant le retour de Louise, et depuis, à cause de la présence de celle-ci, il avait vu grandir de jour en jour cette erreur et cette impossibilité. Décidément Laure différait trop de lui... Ils causèrent pendant un moment, mais comme ils faisaient depuis quelque temps, sur des sujets qui ne les touchaient point; et Laure, entendant ces paroles distantes, se répétait tous bas à elle-même, comme une vérité évidente et sans bornes : Marc, je sais que vous ne m'aimez pas... Lui, d'autre part, de plus en plus pressé par la certi-

tude qui s'était imposée à lui et se souvenant des promesses qu'il ne tenait point, fut gêné de cette conversation vaine et la laissa tomber. Il y eut un silence, il regarda Laure, il vit qu'elle secouait lentement la tête et en même temps il crut entendre, comme un souffle à peine perceptible, son nom murmuré : toutefois il n'en fut pas certain, tant le bruit fut léger et tant l'accent se trouvait pareil à celui du reproche qu'en cette seconde précisément il se faisait au fond de lui-même... Va-et-vient secret de pensées, frôlement, murmure; il supposa que Laure savait tout. Une expression pénible vint sur son visage; et, comme la priant, il lui dit : « Laure, ayez confiance en moi... » Sans bien se représenter ce qu'elle pouvait conclure de ces mots, elle le crut; ce fut pour elle comme un repos. Mais dès lors, elle fut persuadée qu'elle ne s'était pas trompée dans ses suppositions; et maintenant qu'elle ne doutait plus, il lui sembla qu'elle entrait dans une autre époque de sa vie. Ils marchèrent ensemble encore un moment.

Mais, peut-être à cause de la magnificence du soir, cette douleur qui s'ouvrait devant elle, au lieu de la torturer, se fondait dans un sentiment plus haut, dans la perception d'une grande

nécessité. Se rappelant la suite de ce qu'elle avait éprouvé, elle eut l'impression d'avoir au fond de l'âme subi une inévitable histoire avec son être tout entier; elle prêta spontanément à Marc et à Louise des sentiments aussi invincibles et pleins, et elle les vit à travers le mirage de la même nécessité. Louise, à une trentaine de mètres, blanche parmi les noisetiers sombres, restait immobile, les bras tombants, baissant un peu la tête, lasse maintenant d'inquiéter les oiseaux. Laure était sûre de deviner ses pensées; elle croyait lire aussi dans le cœur de Marc. Se voyant, elle, puis eux tour à tour, il lui semblait qu'entre eux trois quelque chose s'accomplissait là en dehors de leurs volontés, se dénouait et se nouait en un colloque confus, comme si elle avait entendu dans la nuit descendante la plainte ou le chant de leurs trois destinées.

Elle ne retrouva plus par la suite ce sentiment total, à la fois haut et soumis, extrême et apaisé, qui semblait s'épanouir au delà même de la souffrance. La limpidité du soir s'était déjà altérée, et à présent la lumière unique du crépuscule commençant se nuançait et se divisait. Le ciel était devenu d'un bleu net, à peine blanchissant vers

le bas de sa coupole, tandis que s'épandait sur le sol un mince tapis d'or souple, obscur et somptueux. Ils continuèrent à marcher quelque temps, les pieds dans cette ombre vermeille, puis, gênés de leur silence, ils s'approchèrent de Louise et s'arrêtèrent à côté d'elle.

Elle leur dit qu'elle avait laissé tomber une bague; ils l'aidèrent à la chercher, regardant ensemble l'or roux du chemin, et se penchant vers tout ce qui brillait. Dans la clarté fuyante, indécise, Laure remarquait chez sa sœur un charme attrayant, harmonieux, infiniment flexible et féminin; il lui parut inévitable qu'elle touchât et plût. Ses gestes et ses attitudes lui semblaient s'accorder avec ceux de Marc, comme si une entente invincible avait flotté entre eux. Elle se dit que pour elle-même, elle ne possédait rien de cette grâce sensible et attachante, et que s'il y avait un point où son âme aussi était fléchissante, incertaine, abandonnée, c'était dans des lointains où on ne le savait pas. Elle vit qu'ils se ressemblaient, qu'elle au contraire était différente, solitaire... Elle s'écarta et gravit quelques degrés de l'escalier qui menait à la terrasse. La nuit continuait à entasser sur le sol ses ondes délicates.

Il se trouva que dans cette minute pure et profonde, un cor qu'on entendait quelquefois sonna des refrains de chasse, et cette musique aux vibrations d'or sembla tout à coup l'expression souveraine et dernière du soir merveilleux. C'était comme un seuil qu'on passait, une avancée dans le sentiment de l'heure exaltante, un appel magique qui paraissait introduire au cœur des choses idéales. Laure, au milieu de sa peine, fut tout à coup saisie, emportée presque malgré elle vers un au-delà mystérieux. Puis, par contraste, elle se rappela la promesse toute contraire faite à Marc par un autre soir de ce même été : elle vit bien qu'en ce moment même elle manquait une fois de plus à cet engagement téméraire et trop sage ; elle sentit qu'elle s'était trompée sur ses inclinations les plus certaines, que sa promesse avait été vaine et son serment presque un mensonge. Les premières étoiles piquaient le ciel resté clair et d'un bleu transparent comme une surface de source ; des larmes montèrent à ses yeux, et, couvrant son visage de ses mains, elle pleura sur ce qu'elle était.

*
* *

Plus tard, pendant la nuit, et surtout le lendemain matin quand elle s'éveilla, elle reçut de sa peine une impression tout autre, non plus cette vision encore neuve, voilée d'art et de destinée, mais une certitude sèche, écrasante, brutale, comme si elle avait beaucoup appris durant son sommeil.

Elle passa une journée cruelle, où elle vit d'heure en heure ses sentiments s'altérer, non seulement parce qu'elle prenait plus conscience de cette douleur où d'abord elle était entrée à tâtons comme dans des ténèbres, mais aussi parce qu'il naissait spontanément en elle une multitude d'idées violentes et maudites, d'images inaccoutumées, de soupçons odieux contre lesquels elle ne pouvait se défendre, et dont le caractère bas et vulgaire lui fit plusieurs fois jeter un regard effrayé au dedans d'elle-même.

Elle avait beau chercher à s'enfuir au loin par la pensée : son malheur l'accompagnait, faisant jaillir toujours le même flot de jalousie, la même révolte contre tant d'injustice, les mêmes suppositions offensantes pour Marc et

pour sa sœur. Ses rêves héroïques fuyaient de cime en cime : il ne lui en restait qu'un souvenir lointain, comme si elle était tombée de très haut et ne devait jamais se relever de cette chute dans la souffrance.

L'après-midi, le temps se gâta, la pluie se mit à tomber. Nerveuse, impatiente, espérant peut-être se soustraire un peu à son anxiété en changeant de lieu, elle demanda à Maximilien, qui partait en voiture, de l'emmener. Elle sortit avec lui et ne rentra que vers six heures. Blottie au fond de la victoria, tandis qu'elle voyait par l'angle de la capote baissée défiler les paysages engourdis par la pluie, elle s'efforçait de ne penser à rien et de clore sa mémoire.

A son retour, elle monta dans sa chambre pour s'y débarrasser de son manteau. Elle y était depuis une minute à peine quand Louise entra. Elle fit, en l'apercevant, un mouvement presque craintif; elle aurait préféré l'éviter pour ne pas subir ce contraste de tant de griefs et de tant d'amitié.

Louise s'avança jusqu'au milieu de la pièce et lui dit que, pendant son absence, Marc était venu pour la voir. Elle s'exprimait lentement, avec un certain air méditatif.

Après un silence, elle continua :

— Il a été très contrarié de ne pas te rencontrer; il voulait te parler; il a dit qu'il reviendrait demain, vers la fin l'après-midi.

Elle se tut et resta immobile; on eût dit que ses propres paroles l'emplissaient de pensées.

Laure demanda :

— Donc demain, à cette heure-ci?

— Oui.

— Il ne t'a pas dit pourquoi il voulait me voir?

— Non.

— Tu as causé avec lui?

— Quelques instants seulement...

Louise se tenait toujours debout au milieu de la pièce. Laure vit bien qu'elle avait quelque chose d'autre et de plus important à dire. Mais elle ne la questionna pas.

Louise cependant, comme si elle cédait soudain à une impulsion intérieure très forte, vint près d'elle; puis penchant un peu le front, elle lui dit d'une voix basse et plaintive, comme si elle demandait aide ou excuse, qu'elle était très malheureuse... Elle ne se doutait pas que déjà ce commencement de confidence était douloureux à sa sœur. Laure devinait que cette démarche inattendue avait pour cause l'entretien que

Marc demandait, mais elle n'apercevait pas la liaison.

Louise lui dit que depuis qu'elle savait les intentions de Marc à son égard et leurs fiançailles presque probables, elle ne cessait d'y penser, et que, malgré ses efforts, cette idée lui devenait de jour en jour plus cruelle; qu'il fallait le lui pardonner; que plusieurs fois déjà elle avait failli le dire; qu'elle avait formé le projet de s'en aller, car à présent c'était une réelle souffrance pour elle d'être là; qu'elle priait Laure de l'aider dans l'accomplissement de ce dessein et, jusque-là, de l'épargner. Elle semblait du reste, en s'exprimant ainsi, vouloir plutôt formuler son chagrin avec violence que déclarer une intention bien arrêtée.

Laure fut stupéfaite; elle avait peine à croire que sa sœur eût réellement vu si peu clair dans la conduite et les sentiments de Marc. Était-il vraisemblable qu'elle pût se tromper à ce point? Qui donc d'elles deux se faisait illusion? Oh! pour elle, elle était sûre d'avoir bien vu... La confidence et la prière de sa sœur lui parurent si vaines, si absurdes, si cruellement déplacées qu'elle les supporta avec irritation, et, pendant un moment, hésita même à en admettre la sincérité.

Sur ses traits se peignit une expression contrariée et impatientée. Elle dit avec une certaine brusquerie :

— Louise, regarde-moi !

Louise, levant la tête, vit dans ses yeux la lueur fuyante d'un soupçon. Elle s'était attendue, en venant vers elle, à un accueil confiant, affectueux. Elle dit avec un accent de reproche :

— Oh ! Laure, comme tu me parles !

En entendant sa voix fraîche et désolée, Laure fut confuse ; elle eut de la honte à se souvenir qu'en effet jamais jusque-là, à travers tout leur passé, elle ne lui avait parlé d'une telle façon. Aussi, durant une seconde, elle la considéra tout autrement, dans un éclair de mémoire et d'amitié. Elle fut sur le point de lui demander pardon, même de la prendre dans ses bras... Mais elle s'arrêta : non, elle ne pouvait pas ; peut-être en serait-elle capable un autre jour, plus tard ; mais à présent elle avait trop d'amertume dans le cœur.

A son tour elle prit un accent de prière pour lui dire :

— Écoute, laissons ce sujet, ne m'en parle jamais plus...

Puis elle reprit avec beaucoup de fermeté :

— Rassure-toi, tu verras que les choses s'arrangeront comme tu le désires.

Elle témoignait par son ton que c'était une conclusion et qu'elle n'ajouterait rien.

Louise, à cette brève réponse, murmura :

— Je vois, j'aurais mieux fait de ne rien dire... Aussi j'avais longtemps hésité...

Elle se détourna pour partir, et Laure, malgré son regret qu'elle fût ainsi interdite et blessée, ne la rappela pas.

Demeurée seule dans sa chambre, elle dit à haute voix :

— Mon Dieu! Mon Dieu! et Marc lui aussi veut me parler!

*
* *

Le lendemain, elle n'essaya point de se rapprocher de Louise. Elle avait en sa présence, quoi qu'elle pût faire, une certaine arrière-pensée hostile. En attendant l'heure où Marc viendrait, il lui fut impossible de se distraire ou de s'occuper; elle ne conservait guère de doutes sur le sens de ce qu'il pourrait dire, et cependant, dans un tourbillon d'inquiétudes, elle ne cessait d'imaginer et de prévoir.

Comme la veille, il plut, et pendant une par-

tie de la journée un orage prolongea d'heure en heure ses averses et ses grondements. Laure, dans sa chambre, nerveuse et impatientée, allait jusqu'à la fenêtre, soulevait le rideau, considérait le ciel toujours bloqué de nuages, le vent qui secouait les arbres...; elle se voyait elle-même marcher, agir, penser, comme une autre personne.

Un peu avant l'heure indiquée, c'est-à-dire à cinq heures environ, une sonnette tinta au rez-de-chaussée, il y eut un bruit de portes et de voix, et à nouveau le silence : elle comprit que Marc venait d'arriver. Maximilien était sorti, elle ne savait où était Louise; elle se prépara à aller le recevoir.

Auparavant, elle s'approcha de la glace; mais alors elle rencontra dans son propre regard une expression si brisée, défaite, qu'elle fut gênée de descendre ainsi tout à coup comme une étrangère au cœur de ce désordre et de sa faiblesse. Elle s'écarta vivement de son image. Encore une fois elle s'approcha de la fenêtre : il ne pleuvait plus, et la voûte des nuages paraissait devenir moins obscure; elle s'éloigna en poussant un soupir. Puis, elle s'arrêta soudain, étonnée de ses mouvements et de ses pas.

Cependant pour aller vers Marc elle reprit beaucoup de courage et de fierté.

Lui aussi sans doute s'était armé de résolution, car dès qu'elle l'eut rejoint au rez-de-chaussée, dans le petit salon, dont les meubles clairs et légers contrastaient avec la décoration un peu massive du reste de la maison, il s'avança vers elle, et, presque sans préambule, il lui dit, comme s'il faisait un effort immense contre lui-même :

— Laure, je veux causer avec vous sur un sujet très important... Vous me jugerez ensuite comme vous voudrez... Depuis plusieurs jours déjà, j'aurais dû me décider à vous parler; si j'ai tardé, c'est un tort en plus des autres...

Laure ne s'attendait à rien de moins; aussi elle resta impassible. Marc en fut surpris, il demanda d'une voix hésitante :

— Laure, est-ce que vous vous doutez de ce que je veux dire?

— Oh ! peut-être...

Il jeta sur elle un regard scrutateur chargé d'inquiétude, et où il y avait aussi une nuance de compassion ; Laure s'en aperçut et fut froissée : elle se dit qu'elle avait au moins le droit d'être secrète et que si elle souffrait, il ne le saurait pas.

Marc, du reste, ne s'était jamais représenté avec exactitude les sentiments de Laure et il ne savait pas à quelle profondeur, en s'éloignant d'elle, il pouvait l'atteindre et la blesser.

— Vous m'avez dit plusieurs fois, quand nous causions, il y a quelques semaines, que, pour vous, un mariage serait impossible où vous ne seriez pas assurée de rencontrer une parfaite communion d'aspirations et de goûts, un écho à toutes vos pensées. J'ai, depuis ce moment-là, beaucoup réfléchi... Laure, il faut que je l'avoue, je me connais assez pour savoir qu'une telle entente entre vous et moi n'existerait pas. Je mentirais en laissant supposer le contraire...

Laure ne répondit pas; elle savait que ce scrupule n'était pas sans fondement; mais comme elle était surtout occupée de l'inclination de Marc pour Louise, elle fut étonnée de ce détour imprévu; elle se demanda si Marc était bien franc. Lui, pourtant, quels que fussent ses sentiments pour Louise, ne se croyait pas tenu d'en parler; il pensait ménager Laure en se taisant sur ce point, et il avait choisi, plutôt que de l'offenser, de mal justifier ses adieux.

Il fut ému ; il lui dit :

— Je vous ai demandé d'avoir confiance en moi. Je sais que je m'étais engagé envers vous...

Laure protesta :

— Oh ! non, Marc, pas engagé...

Il continua :

— J'ai cru, pendant quelque temps, que je vous ressemblerais assez... mais j'ai compris qu'il n'en était rien, et c'est une chose grave pour moi aussi. Je suis coupable en plusieurs manières... Je vais partir, Laure, je quitterai ma maison, je m'éloignerai... Je réfléchirai...

Laure, à nouveau un peu offensée, l'interrompit avec vivacité :

— Vous réfléchirez ! Mais, Marc, que voulez-vous dire ?

Il comprit son tort et, la voyant si rebelle et sensible, il répliqua d'une voix qui tombait :

— Il faut donc dire que tout est fini ?

A quoi elle répondit, avec beaucoup de naturel et de simplicité :

— Mais, Marc, évidemment...

Ensuite, ils se turent quelques instants. Elle vit passer sur le visage de Marc une expression de regret douloureux. Il dit :

— Laure, quoi qu'il arrive, le souvenir que je garde de vous est élevé, noble, plein d'admiration.

— Oh ! je vous en prie ! fit-elle, le suppliant de ne pas continuer.

— Mais, protesta Marc, puisque réellement c'est ainsi...

Ce vain éloge, accompagné des motifs que donnait Marc, la peinait d'autant plus que dans ce moment elle aurait peut-être, en échange d'un peu d'amour, trahi aisément ses espoirs et ses volontés d'autrefois. Et, tandis que toute sa faiblesse l'inclinait vers Marc, elle se demandait par quel courage, ou par quel excès de mensonge, elle parvenait à usurper devant lui une attitude libre et glacée.

Il ne sut du reste pas lire en elle au delà du fragile orgueil qui retenait ses sanglots. Il s'inquiéta cependant de sa froideur réservée, ne sachant ce qu'elle recouvrait.

Pour lui, il pensait se comporter envers Laure du moins avec loyauté : il partait, et s'il brisait la promesse qu'il ne pouvait plus tenir, ce n'était pas pour s'abandonner librement à ses sentiments nouveaux; il s'était promis, au contraire, de n'y céder jamais.

Il reprit d'un ton grave :

— Donc, Laure, je vais partir...

Elle demanda :

— Bientôt ?

— Oui, bientôt.

— Et pour longtemps ?

— Pour très longtemps... Je vous disais, Laure, que j'allais partir. Vous pouvez me juger très sévèrement, je le comprends... Cependant, peut-être un jour il me sera donné de m'expliquer mieux, de me justifier peut-être... Croyez que je ne suis pas heureux.

Il poursuivit, mais sa voix hésita, prête à s'arrêter, se fit humble et priante :

— Je viendrai encore ici une fois avant mon départ; mais puisque c'est à présent que je vous dis un véritable adieu, il est une chose que je voudrais savoir, comme la plus importante dans ce passé que je quitte : ai-je réellement beaucoup de torts envers vous ?

Laure secoua la tête en signe de dénégation et dit d'une façon assez dégagée :

— Est-ce que je vous dois d'être sincère, alors que vous-même l'êtes si peu ?

A ce reproche direct, Marc rougit. Il demanda cependant, sans trop d'embarras :

— Pourquoi : si peu? Laure, que voulez-vous dire?

Elle l'engagea d'un geste à ne pas se défendre inutilement.

— J'ai deviné, dit-elle, je sais...

A son intonation, Marc vit bien qu'elle tenait pour insignifiantes les explications qu'il avait données jusque-là, et qu'elle avait pénétré ses sentiments véritables.

Il ne protesta pas; loin de chercher à nier, il éprouva plutôt un soulagement à pouvoir enfin s'exprimer sans mensonge. Ni l'un ni l'autre ne prononça le nom de Louise, mais ils se comprirent suffisamment. Et ainsi arriva qu'après avoir entendu la confidence de sa sœur, Laure reçut aussi celle de Marc.

— Ne m'accusez pas trop, dit-il simplement, si je n'ai pas fait de moi-même l'aveu que vous me réclamez. Je voulais que ce fût une chose morte, abolie; je partais : ce que je ne vous disais pas, je ne l'ai, croyez-moi, dit ni témoigné à personne... J'ai été faible, sans doute : mais que faire ensuite? Il n'a dépendu de moi que de m'en aller; voyez, j'ai voulu prendre un parti qui, tout au moins, ne vous offensait pas.

Laure l'écoutait à peine ; elle répondit distraitement :

— Je ne sais pas.

Marc vit qu'elle ne viendrait à aucune parole précise. Il pensa être assez demeuré ; il se sépara d'elle en disant qu'il retournait chez lui.

Lui parti, elle s'assit, accablée ; elle mit sa tête dans ses mains et, sans songer à rien, elle répéta plusieurs fois, avec des larmes :

— Hélas ! Je l'aimais tant !

Elle avait associé Marc à tant de pensées qu'il lui semblait que ce qu'elle avait éprouvé, senti, voulu, non seulement pendant ces dernières semaines, mais depuis bien plus longtemps, en cet instant périssait, s'anéantissait : elle voyait toute cette mort s'accomplir en elle... Après un moment, elle releva la tête ; elle s'aperçut que, dehors, au terne éclairage de la pluie avait succédé une lumière vive. Distraitement, elle alla jusqu'à la fenêtre et l'ouvrit.

L'orage s'en allait, et le parc ruisselant se reposait des averses. Dans le soir commençant, la teinte gris perle de l'atmosphère se muait lentement en une opulente couleur rouge. Des vapeurs errant à faible hauteur laissaient

encore par instants fondre leurs écharpes en une molle pluie lassée. Toutes les couleurs, les fleurs et la verdure, rajeunies, humides, emperlées, brillaient dans cette clarté rouge et rose venue on ne savait d'où.

Comme les yeux de Laure erraient au hasard à travers cette lumière en larmes, elle aperçut soudain du côté de la route, en contre-bas de la terrasse, dans une allée abritée par des massifs d'arbres, Marc et Louise qui causaient. Ils marchaient l'un près de l'autre, et, en ce moment, ils venaient du côté de la maison.

Avant qu'elle eût rien imaginé, rien pensé, au premier choc cette vue la bouleversa. Elle les vit s'approcher jusqu'à l'extrémité la plus proche de l'allée ; puis, arrivés là, ils retournèrent. Louise était nu-tête, elle avait sur ses épaules un manteau de couleur foncée. Entre les arbres, Laure les aperçut un instant encore, qui s'éloignaient.

Elle n'eut pas le temps de réfléchir ; les soupçons hésitants conçus la veille sur la sincérité de Louise et au moment précédent sur celle de Marc, lui revinrent violemment à la mémoire en ondes empoisonnées. Elle fut éblouie comme par une évidence brutale. S'étaient-ils donc

donné rendez-vous là? L'un et l'autre lui avaient-ils menti? Sans doute ils étaient d'accord... Jalousie, dépit, les pires suppositions, enfin ce qu'elle avait éprouvé ces derniers jours, convergeant de tous les points de son âme, vint fondre et s'assembler sur cet instant.

Brusquement aveuglée, elle n'eut qu'un désir : aller jusqu'à eux, se mettre entre eux, montrer qu'elle savait, qu'elle avait compris. Elle sortit donc et se dirigea de leur côté... Comme elle passait le seuil de la maison, elle s'arrêta cependant quelques secondes, et jeta un regard sur ce qu'elle faisait.

Elle se rendit compte qu'elle paraîtrait les avoir épiés, que la jalousie seule la poussait, que sa conduite aussi bien que sa méfiance étaient vulgaires et laides, qu'on le devinerait, qu'on le verrait... Mais l'orgueil qui, un moment avant, à lui seul la soutenait encore, maintenant était brisé ; elle ne redouta même plus de laisser paraître les traces de ses pleurs; elle sentit qu'elle n'avait plus de fierté, plus de foi en elle-même, qu'elle était comme une petite chose livrée aux événements; et, fléchissant sous cet humiliant savoir, elle alla vers eux.

Elle ne se rappela point par la suite si, au moment où elle les rejoignit, elle dit une seule parole ; elle ne revit avec précision que ceci : qu'elle s'était placée entre eux, et que tous les trois avaient marché quelque temps en silence. Elle sentait son cœur dans sa poitrine avec sa forme de chair, blessé, fragile, douloureux, et il lui semblait que le moindre choc nouveau allait le briser. Non seulement elle était enveloppée par sa souffrance, mais de plus, à cause du tumulte mauvais qui avait surgi en elle, elle se voyait abaissée, déchue, pour ainsi dire sans âme. Elle ne doutait pas qu'eux, à travers son front, lussent son vertige ; mais elle par contre faisait par sa seule présence apparaître combien leur conduite était honteuse et fausse : elle savait et eux, d'autre part, savaient ; et ils marchaient ensemble dans la même misère.

Bientôt, cependant, elle fut très surprise de s'apercevoir que Louise glissait sa main dans la sienne, puis ralentissait doucement ses pas pour la retenir en arrière. Laissant passer Marc devant, elles s'arrêtèrent ensemble, et Louise aussitôt lui dit avec élan, d'une voix désolée :

— Laure, pardonne-moi ! Marc vient de me

dire qu'il partait, qu'il s'en allait pour longtemps! Est-ce toi qui a voulu cela? Est-ce à cause de ce que je t'avais dit?... Mais, Laure, puisque c'est moi, au contraire, qui devais partir...

Laure, d'abord étonnée, comprit que Louise la croyait cause du départ de Marc, comme si elle-même l'avait désiré, comme si, à la suite de la confidence entendue la veille, elle avait décidé de lui épargner par ce moyen une présence ou un spectacle douloureux. Louise se trompait, mais son ignorance même et cette erreur naïve faisaient tomber tous les soupçons : il était donc bien vrai que de leurs sentiments réciproques elle et Marc ne s'étaient rien dit. Elle levait vers sa sœur ses yeux innocents très bleus, et Laure plongea si avant dans ce regard ouvert, elle y lut un regret si limpide que ses doutes offensants en un instant s'évanouirent. Ce fut pour elle, dans cette minute, un bienfait sans mesure que de rencontrer la sincérité de Louise et son scrupule généreux, qui la ramenaient tout à coup à la source chère de leur amitié. A ce contact précieux, les hautes parties de son âme, depuis plusieurs jours accablées et obscurcies, se relevèrent dans une remontée radieuse; au-dessus de toute sa peine,

durant quelques secondes une joie reconnaissante, vive, enchantée, rajeunie, joua dans la lumière. Elle fut soudain rassurée, transformée. Elle continua à plonger dans les yeux de sa sœur, et Louise, qui attendait sa réponse, s'étonna de voir lentement se purifier son regard et venir sur ses lèvres le plus beau des sourires.

Entre mille souvenirs qui se ranimaient dans la mémoire de Laure, elle se rappela que longtemps elle s'était promis d'être en toutes choses ce qu'elle concevrait de mieux : après ces minutes de fol égarement, elle se jura soudain de ne plus retomber dans ces jalousies, dans ces soupçons dont elle avait honte, de se tenir au-dessus de ce désordre et de cette faiblesse. Ce fut une résolution d'un instant, mais nette, vaillante, définitive.

Marc se rapprocha d'elles pour leur dire adieu. Ensuite il s'éloigna.

Quand il fut parti, Laure, qui n'y avait encore pas songé, se représenta que puisque sa sœur et lui s'étaient, par égard pour elle, réciproquement caché leur inclination, puisque, d'autre part, ils allaient être séparés pour très longtemps, et puisque enfin, l'un après l'autre

lui avaient fait la confidence dont ils s'étaient gardés entre eux, elle se trouvait, elle, maintenant et pour toujours, seule dépositaire et maîtresse de leur double secret. Comment! Était-ce possible? Était-ce bien ainsi? Ce fut une surprise, un effroi; il ne suffisait pas qu'elle fût à présent le seul obstacle entre eux, mais encore il n'appartenait qu'à elle qu'ils fussent séparés ou réunis! Il faudrait non seulement qu'elle s'effaçât pour les laisser libres, mais encore qu'elle-même les rapprochât l'un de l'autre! Il faudrait qu'elle fît cela! Elle en fut saisie, glacée, et au premier moment repoussa, écarta de sa pensée un si haut sacrifice.

Car si elle se taisait, rien n'arriverait, nul ne saurait seulement son silence... Et, pourtant, elle vit que garder ainsi la main pleine de leurs deux destinées sans l'ouvrir jamais, ce serait un poids trop lourd, un égoïsme qui la ferait mourir... Ainsi, il faudrait! Mais comment, comment pourrait-elle? Comment aurait-elle la force? Elle serait déchirée, brisée; c'était au-dessus d'elle, et l'image de ce renoncement qui la dépassait tant, si total, si entier, si dur, lui apparut à des lointains prodigieux, dans une clarté étrange et perdue. Elle sentit

qu'elle ne se hausserait pas jusque-là en s'aidant seulement des sentiments et des motifs avec lesquels elle avait toujours vécu, qu'il ne suffirait pas des raisons du monde, que tout ce qui était de la terre était trop mesquin, trop petit, trop léger, trop vain, pour appuyer dessus une résolution où la moitié de son âme devait mourir. Mais où donc, à quelle extrémité d'elle-même rencontrerait-elle cette force d'un ordre si haut dont elle avait besoin? Elle chercha, et elle ne savait pas si elle trouverait.

Elle était si lasse qu'après avoir fait quelques pas auprès de sa sœur elle s'assit sur un banc mouillé, et Louise resta debout devant elle, la regardant.

Elles étaient venues sur la terrasse. Le soir s'était déjà assombri et les teintes roses qui avaient, durant quelques minutes, illuminé la pluie finissante, en s'effaçant avaient comme créé de la tristesse et du froid. Le ciel, du côté de la plaine et vers l'occident, était encore chargé d'une immense nuée sinistre, de couleur gris de fer et violacée, massive, opaque, où bleuissaient parfois des éclairs fatigués, et qui lentement s'en allait, emportant ses menaces.

Or, à ce moment, comme il arrive à la fin des

tempêtes, une lumière d'une nuance jaune et bizarre s'épandit tout à coup. C'était une nappe de rayons de soleil venus du couchant par une fissure des nuages; ils s'étalèrent au-dessus de la maison et des arbres. Leur clarté était intense, forte et tragique, et elle se découpa nettement dans la pénombre du soir orageux.

Déployée au-dessus du parc obscur en le touchant à peine, elle alla frapper la ceinture de coteaux qui dominaient la Mettrie. Alors, sur sa colline ronde aux pans unis, la petite chapelle romane avec ses vitraux, sa rosace et sa blanche façade ajourée rayonna soudain. Elle se détacha au centre de la clarté violente comme désignée par elle, austère, haute, solitaire, reine de ce royaume. Une troupe d'oiseaux effarés se jeta en tournoyant dans la lumière étrange, et promena sur les pentes de la colline les folles ombres de ses cercles.

Laure, qui regardait, fut éblouie comme si en cet instant avait lui pour elle une indication mystique. Brusquement, elle se ressouvint comment quelques semaines plus tôt, au chevet de son père malade, elle avait vu, dans un moment de foi, se partager, se dédoubler l'univers; cette image réapparue se déploya dans le spectacle

présent avec une ampleur symbolique ; au-dessus d'un domaine terrestre, misérable, lieu de la vie naturelle, de la douleur et des défaillances, il lui sembla qu'un autre planait, spirituel, radieux, libre et plein de visions de l'éternité.

Cette patrie plus haute, ainsi évoquée, figurée, brilla pour elle d'un attrait sublime. Elle ne doutait pas qu'avec son amour finît pour elle tout amour ici-bas; et d'autre part, après tant de désordre et de faiblesse, elle n'avait plus confiance en elle-même; elle souhaita vivre là, s'y réfugier par l'esprit, pensant que dans ce monde contraire au monde elle serait détachée de sa souffrance, et peut-être même désintéressée du sacrifice que les hasards exigeaient d'elle.

Parvenue à ce très haut désir, elle jeta un regard en arrière et s'étonna d'avoir pu autrefois si longtemps hésiter, errer, croire que tant d'aspirations qui étaient en elle et son besoin de grandeur d'âme avaient leur destinée de ce côté-ci du monde. Mais à présent était brisé l'anneau de ces courtes fiançailles..

Au bout de peu d'instants, le faisceau de lumière venu par une déchirure des orages se

replia dans la nuée, la chapelle redevint terne, indifférente, et bientôt les splendeurs que Laure avaient entrevues au fond d'elle-même s'éclipsèrent aussi, laissant comme une cendre après elles. Maintenant, sa résolution demeurait isolée, redoutable, sans lien avec l'exaltation qui l'avait suscitée : mais elle savait pourtant que cet univers du détachement mystique pouvait ressortir de l'ombre à chaque appel de la douleur. Une immense fatigue calma, engourdit son esprit; ses pensées se détendirent dans une sorte d'accablement, et elle courba la tête sous le poids de la double histoire qu'elle venait de subir, l'une terrestre, l'autre divine.

D'invincibles larmes vinrent à ses yeux et, malgré elle, coulèrent devant sa sœur consternée, abondantes, silencieuses, sans un sanglot, des larmes qui l'apaisaient.

Elle faisait effort pour se dominer, mais à chaque moment quelque pensée surgissait qui amenait un nouveau flot de ses pleurs. Cependant, elle se disait déjà que pour aplanir la voie à ses volontés futures, il fallait qu'à tout prix elle gardât le secret de son amour détruit...

Le jour finissait. Un arc-en-ciel ébauché appa-

rut, hésitant, commençant; à peine s'il élevait au-dessus des arbres du parc, sur lesquels il semblait s'appuyer, ses couleurs fondues et parallèles : c'était comme un pilier en ruine, un fût de colonne brisée, mais s'inclinant pourtant, s'incurvant déjà pour une course céleste. Une buée grise, faite de poussière d'eau, monta du sol et flotta sous les voûtes d'arbres des allées. L'ombre, déjà maîtresse des massifs, commençait à déborder et à s'épandre autour.

Dominant ses pleurs, Laure se leva; elle prit le bras de sa sœur et lui dit :

— Tu ne peux pas savoir pourquoi j'ai pleuré; tu crois peut-être deviner, mais tu te trompes. Ce n'est certainement rien de ce que tu imagines; ne cherche donc pas, c'est inutile... A présent, rentrons, l'air est froid, et on dirait que déjà il va faire nuit.

Marchant l'une près de l'autre, elles traversèrent ensemble la terrasse, gravirent les marches du perron : puis, étant entrées, elles refermèrent sur l'obscurité tombante la porte de la maison.

CHAPITRE II

Ainsi qu'il l'avait annoncé en se séparant de Laure et de Louise, Marc revint le lendemain à la Mettrie pour faire ses adieux.

Il arriva en voiture vers onze heures du matin, par un temps terne et bas. Il se rendit auprès de Maximilien, qui se trouvait dans son bureau; il lui fit part de la décision qu'il avait prise de s'éloigner, pour un temps qu'il ne pouvait encore déterminer.

Son air grave et résolu, ce brusque départ, cette longue absence projetée, surprirent beaucoup Maximilien. Un instant il le considéra en silence; puis il exprima un regret.

— Je suis obligé, fit Marc évasivement.

Maximilien s'abstint de le questionner.

— C'est pour nous une chose bien inattendue, dit-il seulement.

Il lui offrit de faire prévenir Laure et Louise de sa présence.

— Je vous en serai reconnaissant, dit Marc, et il ajouta qu'il leur avait annoncé déjà ses adieux.

— Vraiment! fit Maximilien étonné. Elles ne nous en ont rien dit.

Il sonna pour envoyer un domestique à leur recherche. Au bout de quelques instants, elles entrèrent ensemble. Elles s'assirent près de leur grand-père; on demanda à Marc où il irait, ce qu'il ferait. Mais chez tous il y avait trop de secrets, trop de réflexions pour que la conversation ne fût pas difficile, distraite et glacée.

Maximilien crut remarquer que Marc paraissait porter sa propre résolution comme un poids très lourd, et que depuis l'arrivée de Laure un malaise cruel s'était peint sur son visage.

Bientôt Marc dit qu'il désirait faire aussi ses adieux à Charles-Armand, et il demanda à être conduit près de lui.

— Voilà une nouvelle qui ne lui fera pas de bien, dit Maximilien en se levant.

Il prévoyait, en effet, que Charles-Armand, dans son état de santé si inquiétant, habitué qu'il était aux soins de Marc, et avec toute la sympathie qu'il avait pour lui, serait très affecté par ce départ.

Ils montèrent tous ensemble au premier étage, et entrèrent dans la chambre où Charles-Armand était couché. Ils s'approchèrent de son lit. En voyant ces visages soucieux, il se souleva un peu, comme s'il sortait brusquement du sommeil ou d'une grande lassitude; il promena autour de lui pendant quelques secondes un regard flottant et vague qui serra le cœur à tous. Il demanda :

— Qu'arrive-t-il?

Marc lui dit qu'il venait prendre congé de lui, parce qu'il partait en voyage.

Charles-Armand arrêta ses yeux sur lui avec une expression contrariée.

— Où allez-vous?

— A Paris, d'abord...

— Mais ensuite, vous revenez?

Marc hésita et répondit :

— Non.

Charles-Armand, étonné, fronça les sourcils et continua à l'interroger du regard.

— Alors vous partez pour longtemps? reprit-il avec une expression des lèvres un peu amère... Comment! pour très longtemps!

— Oui, je pense, dit Marc ému.

— Ainsi, vous m'abandonnez!

Tous virent avec peine combien cet événement l'affectait.

Il avait la physionomie un peu fiévreuse. Il demanda à Marc avec une certaine vivacité :

— Mais pourquoi vous en allez-vous?

Marc n'avait pas prévu une question si directe. Il eut de la répugnance à lui répondre par des explications inventées; après une hésitation, il demeura sans rien dire, et chacun interpréta ce silence selon son savoir ou ses soupçons.

De toutes les personnes présentes, Laure était celle que désolaient le plus les regrets de Charles-Armand. Elle se disait : « Si je n'étais pas ici, Marc resterait... Ni lui, ni ma sœur ne seraient malheureux. Je n'aurais qu'un mot à dire, puis à m'effacer : mais je n'ai pas la force et je ne peux pas. »

Très troublée, elle détourna la tête et s'écarta d'un pas. Pourtant elle se calma à l'idée qu'une telle solution était maintenant impossible, qu'avec la meilleure volonté du monde elle ne saurait

la faire accepter par personne. « Cela sera, se dit-elle. Un jour, plus tard... » Elle se le promit, et redevenue plus forte, elle recommença à regarder et à écouter.

Charles-Armand maintenant, d'une voix plus posée, que la fièvre n'agitait pas, disait à Marc affectueusement :

— Vous me manquerez beaucoup... Il ne fallait pas m'habituer ainsi à votre présence et à vos soins. Vous le voyez : si je me plains maintenant, c'est que vous avez trop fait pour moi.

— J'ai fait ce que j'ai pu, dit Marc. A présent, il me faut partir... Du reste, vous irez de mieux en mieux, cela est certain.

Charles-Armand attendit un instant, puis répondit avec gravité :

— Non, Marc, ce n'est pas certain.

On comprit qu'en effet il en doutait beaucoup. Ses yeux parurent plonger au loin dans l'avenir.

Il reprit :

— Quand reviendrez-vous?

— Je ne sais pas.

Après un silence pensif, il dit :

— Si je suis plus malade... si par hasard,

dans quelque temps j'avais besoin de vous, pourrais-je compter que vous reviendriez?

Marc n'avait pas prévu une demande pareille. Il ne voulut pas refuser. Il répondit, bien qu'avec un peu d'embarras :

— Oui, vous n'auriez qu'à m'écrire...

Laure frémit.

Même un étranger qui eût par hasard entendu cette conversation lente et coupée eût remarqué combien elle éveillait d'échos en chacun des assistants, et combien, à cause de tout ce mouvement d'âmes, elle se déroulait avec solennité.

— Je vous remercie, dit Charles-Armand.

Mais, se reprenant aussitôt :

— Si nous convenions d'une autre chose : revenez dans trois ou quatre mois. Le pouvez-vous? Le voulez-vous?

Marc, dont les projets se trouvaient ainsi bouleversés, s'inclina pourtant et promit à nouveau de venir quand on ferait appel à lui.

Laure, de son côté, vit avec saisissement l'avenir se resserrer soudain. « Dans trois mois! » pensa-t-elle. Ainsi, à cette date, Marc probablement serait de retour : l'heure serait venue pour elle d'accomplir le dessein qu'elle avait conçu : mais, encore une fois, pourrait-elle? Saisie par

cette perspective et par ce doute, à peine si elle entendit les adieux.

— Je vous écrirai, disait Charles-Armand.

Elle suivit sa sœur et son grand-père qui accompagnaient Marc jusque sur le perron. Personne ne dit mot; de funestes pressentiments, mille peines occupaient les esprits. Marc descendit seul les marches de l'escalier, sa voiture l'attendait en bas; avant d'y monter, il se retourna pour saluer, et on vit qu'il était très pâle.

*
* *

Le regret si vif que venait de montrer Charles-Armand ne venait pas seulement de motifs personnels. Ce qui, en réalité, le touchait le plus vivement dans l'annonce de cette absence sans terme, ce n'était pas tant d'être privé de Marc, quoique ce point aussi lui fût sensible : mais surtout il avait vu s'écrouler en un instant un projet longuement médité et qui lui plaisait. A son retour de Vittel, il avait par Maximilien connu les visites de Marc, son empressement auprès de Laure, et la sympathie que sa fille avait paru lui témoigner; depuis ce moment, comme Marc continuait à être assidu

à la Mettrie, rien ne lui avait fait pressentir la déchirure de cet accord commencé. Lui-même s'était vite attaché à Marc, qu'il estimait beaucoup; aussi il souhaitait vivement l'unir à sa fille; c'était, dans la mélancolie de sa santé déclinante, une des rares pensées où son esprit se reposât avec bonheur. De là sa déception devant ce subit et définitif adieu; ne présumant rien encore, mais plus avisé qu'il l'avait paru, il avait, en réclamant le retour de Marc, cherché surtout à éviter qu'une difficulté peut-être passagère ou un mouvement irréfléchi n'entraînassent des conséquences que rien ne pourrait plus réparer.

Ensuite il se creusa l'esprit longtemps, tâchant de découvrir les causes de ce départ. D'où pouvait donc venir que Marc s'éloignât ainsi en brisant d'un coup ses projets d'avenir déclarés? Ses relations avec Laure n'avaient-elles pas un lien avec cette résolution soudaine? Il revenait fréquemment sur cette supposition, la retournant en tous sens, principalement la nuit, durant ses longues heures d'insomnie. Il parla à Maximilien, qui ne put le renseigner; Laure d'autre part ne disait mot, et, sur un point si délicat, il hésitait beaucoup à l'interroger.

Ayant examiné diverses hypothèses, il tint pour vraisemblable celle-ci, qui était en effet la plus simple, et avait certains dehors pour elle : que Marc avait témoigné le désir de demander la main de Laure et qu'il s'était heurté à un refus. Charles-Armand ne s'étonnait pas outre mesure de ce refus supposé, car il connaissait la nature un peu singulière et rare de sa fille, et il n'eût pas été surpris que l'idée même du mariage, lui fût antipathique.

Il ne voulait pas aventurer des conseils sur une probabilité aussi mal établie. Néanmoins, Laure, dès les premiers jours, comprit à certaines de ses paroles qu'il avait compté sur ce mariage, et que déjà il l'avait associée à Marc dans ses pensées. Elle en souffrit ; cependant, par-dessus tout, elle redoutait de toucher à ce sujet.

Elle s'était dit, en effet, aussitôt après le départ de Marc, qu'elle devait se taire sur ce qui s'était accompli et cacher sa peine à jamais. Au premier abord, la perspective de ce silence l'effraya par sa cruauté et par sa grandeur ; mais elle vit que seulement ainsi, dans la solitude de ce secret, elle réserverait sa liberté ; au contraire, qu'oserait-elle entreprendre à

l'avenir si le savoir d'autrui plongeait sans cesse comme un regard sur le mal intérieur qui la guidait? N'aurait-elle pas constamment peur d'être devinée et d'être plainte, peur de la pitié? Si on soupçonnait à quelle profondeur elle était blessée, ce mariage de Marc et de Louise, qu'il lui incombait maintenant de préparer, ne pourrait pas s'accomplir : ni eux, sans doute, ni son père n'y consentiraient. Du reste, ce sacrifice était trop essentiel, trop intime pour pouvoir être dit : qui le saurait trop sur elle... Et puis, à qui faire comprendre au juste, d'une part, qu'elle ne pouvait agir autrement, et que, malgré cela, c'était une chose périlleuse et immense?

Durant les premiers temps, elle fut courbée, accablée sous sa peine, elle s'y abandonna, elle ne pouvait regarder au delà; cette déception sans bornes embrassait tout l'avenir. Mais, peu à peu, sa noblesse d'âme innée la secourut, et pareille à un métal très pur qui ne peut rendre que de beaux sons, sous le mal qui la frappait elle n'eut plus que des sentiments de vaillance et de fierté. Ce qui, pour son cœur ardent, était impossible, c'était de subir ce désespoir indéfiniment tel quel, brutal, court, inutile,

fermant l'horizon ; il fallait bien que, d'une façon ou de l'autre, il devînt fécond, qu'il s'épandît en réflexions, en pensées nouvelles ; et ainsi son esprit se trouva naturellement porté vers une sorte de progrès et de conquête.

Elle entra résolument dans la solitude et dans les voies de la spiritualité qui lui était propre. Ce conflit avec la douleur la libéra d'une foule d'opinions moyennes incapables de l'aider, et, livrée à elle-même, elle céda tout entière à cet attrait de l'infini qui depuis longtemps planait aux lointains de son âme. Le sentiment grave et troublant de la vie qu'elle avait eu dès l'enfance se déploya en elle et la domina : et alors il lui apparut que la haute pensée chrétienne se déroule précisément, en face du temps et des destinées, sur ce plan de l'esprit où elle parvenait. Ainsi se réalisa le pressentiment qu'elle avait eu au seuil de ces semaines désolées : au regard de cette compréhension nouvelle, les enseignements catholiques qu'elle avait reçus jadis se ranimèrent et poussèrent en tous sens des fleurs et des rameaux.

De ses méditations autant que de ses chagrins, elle se trouvait maintenant ne pouvoir rien dire à sa sœur, et Louise, voyant la cause de ce silence

dans les aveux qu'elle avait faits, les regrettait chaque jour davantage. Elle en apercevait mal les conséquences et les supposait d'autant plus fâcheuses que Laure n'en avait jamais voulu parler. Elle fit quelques tentatives pour la faire sortir de sa réserve, mais Laure se dérobait toujours. Une fois, elle voulut l'entretenir à nouveau de son projet de s'éloigner de la Mettrie; mais Laure l'interrompit dès les premiers mots : elle lui conseilla de n'y plus penser et lui dit de ne point se tourmenter de l'avenir. Elle refusa assez sèchement de s'expliquer davantage. A vrai dire, la présence de sa sœur éveillait en elle trop de pensées amères pour que ses sentiments de tendresse n'en fussent pas souvent combattus. Elle pensait que cette affection refleurirait plus tard; mais pour le moment elle se sentait le cœur trop déchiré, et elle se contentait d'agir suivant la ligne idéale de leur ancienne et parfaite amitié.

Elles continuèrent à sortir ensemble, même à causer, mais leurs conversations ne les rapprochaient plus. Ce secret si complet succédant à tant de confiance, cette obscure discorde que Louise ne comprenait pas jetèrent dans leur vie commune un malaise que, quelques mois plus

tôt, ni l'une ni l'autre n'eussent jugé supportable. Louise en souffrait comme d'une injustice, mais Laure se souvenait qu'elle avait voulu ce silence, et elle était, en quelque sorte, protégée contre cette peine par ses peines plus profondes.

Des semaines passèrent, et déjà l'année penchait vers son déclin. A ces confins de l'Auvergne, dès que septembre s'achève, abondent les jours ternes, pluvieux et froids. Laure et Louise, suivant une ancienne habitude, presque chaque jour au commencement de l'après-midi se promenaient quelques moments ensemble dans les sentiers des collines ou sur la rive de l'Allier.

En cette saison, la longue et plate vallée de sable prend, par les journées brumeuses et décolorées, une physionomie étrangement sévère et triste. Nul paysage dont l'aspect soit plus sensible au temps : un rayon de soleil y fait étinceler l'onde et les cailloux des grèves, mais, le plus souvent, tout est muet, désert, accablé : on sent régner l'automne. L'Allier, grossi, agite des tourbillons jaunâtres dans les anses et les criques de ses rives. Des troupes d'oiseaux migrateurs passent. Le vent balaye les landes de sable sur lesquelles le ciel, au loin, semble abaisser ses rideaux pour clore l'horizon.

Par une de ces après-midi grises et mornes, Laure et Louise marchaient près de la rivière, en serrant contre elles leurs manteaux. Au cours de leur conversation, Louise se plaignit de l'attitude de Laure et du peu de confiance qu'elle lui témoignait. Laure répondit que depuis quelques mois, et principalement depuis la maladie de leur père, un grand changement s'était fait dans son esprit, qu'elle n'avait pas tenu à le laisser paraître, qu'elle était surtout occupée de réflexions et de sentiments religieux.

Sa sœur la regarda avec un peu de surprise, mais n'insista pas.

Un moment après Louise murmura :

« J'ai été si malheureuse !... » Elle jeta les yeux autour d'elle et demanda : « Est-ce que tu n'es pas pénétrée par la tristesse de ce jour d'automne, par le vent, par le froid ? » Elle désigna d'un geste l'étendue désolée des sables.

Laure lui dit qu'elle y faisait peu attention. Elle se rappela qu'autrefois elle aussi se sentait soumise au temps, aux automnes, aux hivers, mais il lui sembla que ce qu'elle éprouvait à présent était bien trop intense pour dépendre encore de ces influences futiles, et qu'elle avait

été, par ses chagrins mêmes, mise à l'abri des saisons.

Un des premiers effets de la souffrance continuelle où elle vécut durant ces semaines-là fut de la faire sympathiser avec tout ce qui souffrait. Partout maintenant, ce qui était blessé et opprimé attirait, sollicitait son regard; jusque-là au contraire elle avait passé presque aveugle, indifférente; ce fut comme si un voile se déchirait devant ses yeux : elle s'étonna qu'il y eût tant de douleur au monde et de ne s'en être pas doutée.

Non seulement son âme vibrait aux malheurs d'autrui, mais toute souffrance qu'elle découvrait autour d'elle lui devenait intime, personnelle, comme s'il s'y était révélé un mal unique et universel auquel elle-même venait d'apprendre à participer.

Un jour, en compagnie de sa sœur, elle se trouva près de son père dans un moment où il souffrait beaucoup. Il ne se plaignait pas; il faisait au contraire effort pour se dominer, le visage

contracté et immobile, ne répondant à aucune question. Laure, songeant qu'on le disait condamné, s'effrayait à la pensée que son tourment comme son courage, étaient perdus, vains, absurdes; son esprit se heurtait avec découragement à cette nécessité incompréhensible et mauvaise : elle eut dans cette angoisse le besoin de se sentir au moins en communion d'âme avec quelqu'un.

Aussi elle se tourna vers sa sœur. Elle vit ses yeux mouillés de larmes, ses traits mobiles empreints de désolation. Louise plaignait son père et, penchée vers lui, occupait son anxiété en offrant sa compassion et ses soins. Mais ses sentiments n'étaient pas à la mesure de ce que Laure éprouvait, et à voir ainsi sa sœur tout absorbée dans le présent et dans une pitié chétive, il lui semblait trouver en elle quelque chose de borné, de faible, de bref, d'insuffisant, qui ne la secourait pas.

Alors elle regarda son père : elle le sentit plus proche d'elle, et cependant là non plus sa propre angoisse ne trouvait ni une répondance exacte, ni un repos. Pourquoi? Elle se le demanda, et la seule réponse qui lui vint aux lèvres, c'est qu'il ne savait pas assez.. Quoi

donc? Que ne savait-il pas? Elle ne pouvait se le formuler précisément, et pourtant, c'était bien cela qu'elle pensait : il y avait quelque chose qu'il ne savait pas.

Peut-être aurait-il fallu qu'il fût instruit de toute l'étendue du mal qu'il subissait, non pas seulement de la menace funeste suspendue sur lui, mais qu'il connût sa souffrance dans son humaine généralité, qu'il portât sur elle un regard triste, libre et profond. Mais maintenant, luttant contre elle, absorbée par son courage, espérant peut-être, il n'éprouvait sans doute rien de l'émotion vaste, totale, désintéressée, qui débordait du cœur de Laure.

Elle détourna les yeux, et, soit hasard soit volonté, elle les porta sur un crucifix d'ivoire qui, depuis très longtemps, se trouvait dans la chambre de son père, fixé au mur assez loin de lui. Alors, dès la première seconde où elle vit l'image du Christ, elle fut frappée de cette idée que lui, du moins, pouvait l'accueillir et la comprendre toute. Car lui savait, que n'avait-il connu, supporté? A quelle coupe n'avait-il bu? Il n'existait pas de replis de la douleur, pas de détails qu'il eût ignorés. Elle voyait cela en ce moment presque comme si elle n'y avait encore jamais

songé. Sa compassion était la plus vaste, la plus large. Qui donc, venu ainsi au sommet de la souffrance, l'avait éprouvée non seulement comme sa propre souffrance, mais comme celle du monde, en y jetant le regard d'un savoir aussi sublime? Ainsi, pour la première fois, ses pensées par degrés montèrent vers lui du plus intime d'elle-même, par le besoin qu'elle avait de rencontrer une haute connaissance et une grande pitié.

A quelque temps de là, elle sortit seule une après-midi pour aller visiter une famille de pauvres gens auxquels elle portait quelquefois l'aumône. Elle revint navrée de ce qu'elle avait vu, du spectacle de maladies et de misère presque incurables installées dans cette demeure. Elle s'en retournait par un sentier solitaire... Ce jour-là, comme il arrive aux personnes qui ont de poignants chagrins, ses peines, qui avaient paru s'endormir quelques jours, affluaient soudain à nouveau avec des forces rajeunies, rompant la barrière de ce fragile oubli.

Une pluie fine rayait l'air et l'étendue des champs; ses fils légers, parfois brouillés et comme tissés par le vent, voilaient de leur crêpe les collines.

Entre deux coteaux au profil fondu, un hameau se serrait contre son église. A peu de distance de Laure, une bergère gardait ses bêtes en tricotant, debout contre un tronc d'arbre, les épaules couvertes d'un fichu rouge. Le tout immobile de tristesse. Ce paysage, ainsi baigné dans la pluie silencieuse, avait dans l'ordre des désolations secrètes quelque chose de si achevé, de si accompli, qu'il donnait presque nécessairement la sensation d'une âme douloureuse de la nature. Laure rejoignit la route et la suivit; la pluie se mit à tomber plus fort, lente, continue et touchant le sol avec un murmure léger.

Après avoir marché quelques minutes, elle rencontra un mendiant.

C'était un vieillard en haillons; il s'appuyait sur une béquille, et, quoiqu'il fît effort pour se hâter, il n'avançait que lentement. Elle s'arrêta, et le regarda s'approcher avec une commisération sans bornes.

Il était voûté; il avait la barbe blanche, avec une figure presque digne. Une de ses jambes paraissait disloquée. Quand il fut près d'elle, elle lui donna quelque monnaie. Elle voulut lui parler; elle lui demanda où il allait : il se contenta d'indiquer la route devant lui d'un

geste vague; du bout de son bâton, il désigna aussi le ciel chargé de nuages, en faisant une brève remarque sur le mauvais temps; puis, sans se laisser distraire, il reprit sa marche difficile.

Il fut en cet instant pour Laure comme le symbole et le résumé de toute misère; elle le suivit des yeux, tandis qu'il s'éloignait, et chacun de ses pas lui faisait mal; rien ne pouvait l'aider contre la peine illimitée qu'il lui causait. Elle se sentit si lasse que, sans se soucier de la singularité de ce qu'elle faisait, elle s'assit au bord du fossé, tournée vers la route; elle ne s'occupa même pas de se couvrir de son manteau. Sa robe était d'une couleur bleue assez voyante; elle resta là sans abri, sous la pluie qui tombait toujours, inclinant les épaules, la tête renversée dans la main, ne pouvant plus supporter sa pitié.

Or, tandis qu'elle était ainsi immobile, il arriva, par contraste ou peut-être par quelque mystérieux appel, que, comme un décor s'entr'ouvre, comme un rideau se soulève, cette route plate et ce paysage noyé dans la pluie s'effacèrent à ses yeux; ils parurent fondre, s'évanouir, et ils laissèrent place à une vision écla-

tante et grave, venue du passé, et qui se déployait dans le cadre d'un merveilleux printemps.

C'était un souvenir remontant à sa quatorzième ou quinzième année, à un voyage qu'elle avait fait pendant des vacances, avec son père et sa sœur, sur les côtes de Normandie. Devant elle les falaises altières du pays de Caux se dégagèrent des brumes et dressèrent leur profil puissant dans l'azur d'une matinée radieuse d'avril. Le ciel était d'un bleu argenté. Partout brillaient les pommiers blancs; des cloches sonnaient.

C'était le dimanche de Pâques... Elle s'était trouvée ce jour-là, en compagnie de Charles-Armand et de Louise, dans un petit village normand blotti sur le rivage de la mer, au fond d'une coupure étroite de la falaise. Arrivés la veille au soir, ils avaient voulu, dans la matinée, monter sur la hauteur, et ils s'étaient engagés dans un sentier qui étageait ses lacets sur la pente très raide. Les toits d'ardoises du village semblaient s'abaisser, s'écraser au-dessous d'eux, et, à mesure qu'ils avançaient, le paysage, comme délivré, s'élargissait en tous sens, terre, ciel et océan.

C'était après la grand'messe, à onze heures et demie environ, et une procession invisible

suivait les rues. Les chants montaient jusqu'à eux. C'étaient des chœurs de femmes, simples, frais, unis; puis une voix d'homme reprenait seule, faisant retentir le vallon, une voix de croyant, grave, pénétrée, magnifique, qu'on aimait entendre, priant, s'élançant. Dans les hymnes, un mot revenait sans cesse, qui sonnait jusque sur les flancs des falaises : *Resurrexit, Resurrexit...*

La mer était d'une brumeuse couleur violette par moments jaspée d'or ; une barque à voile blanche, secouée par les vagues, avait l'air de bondir sur l'immensité heureuse. Des mouettes tournoyaient au soleil. L'herbe était semée de pâquerettes. Partout des parfums errants. On ne voyait que jeunesse, fraîcheur et nouveauté. Aussi il semblait que l'hymne saint emportât sur ses strophes ailées l'allégresse réveillée du monde : *Resurrexit...*

Laure, associée à la prière invisible, exaltée par cette magnificence, ces voix, ces symboles, s'avançait dans une extase éblouie... Or, comme elle marchait ainsi, gravissant avec son père et sa sœur le sentier montueux, il se trouva qu'ils rencontrèrent le Crucifié.

Elle l'aperçut de loin. Il était à un tournant du

sentier ; autour de lui se dressait un bouquet d'arbres aux branches grêles et noires, encore dépouillées de feuillage. Ses membres étaient fixés à la croix par d'énormes clous noirs ; sur tout son corps était répandue une couleur livide un peu brutale, de petites plaques de sang cernaient ses blessures et sa tête pendait sur sa poitrine lamentablement.

Personne près de lui. Pas même de fleurs ni d'offrandes; il était solitaire, abandonné sur le chemin sans ombrage. Et Laure, à mesure qu'elle approchait, voyait cette humble image de bois manifester davantage la douleur et l'agonie.

Sans doute, un autre jour elle fût passée indifférente, mais en ce moment de prière et d'émotion, dès le premier regard ce spectacle la saisit. Elle voyait le Christ comme présent dans son image; et devant tant d'affliction, elle eut, au milieu de cette fête, l'impression d'être venue brusquement au bord d'un mystère redoutable, de pénétrer dans une réalité infiniment profonde par le hasard de cette rencontre et de ce symbole. Car comment se faisait-il que lui qu'on aimait, dont on célébrait en cet instant la gloire et la perpétuité, com-

ment se faisait-il que lui, source et figure de la nouvelle joie, au cœur de toute résurrection continuât sa souffrance?

Frappée de ce contraste auguste, près de la croix, au milieu d'un silence où bourdonnaient des abeilles, elle s'arrêta, le cœur battant. Dans cette minute, elle entrevit confusément que la joie sans doute n'est pas ce qu'il y a de plus réel, de plus essentiel au monde; que peut-être cette fête épandue sur la terre, cette lumière et cet or tissés par le printemps étaient un voile de mensonges qui se déchirait çà et là sur la douleur divine. Elle ne descendit pas jusqu'au cœur de cette immensité de peine que le Christ semblait garder et recueillir, car la pensée même lui en parut redoutable. Après un premier élan, presque craintive, elle s'éloigna.

Or, à présent, assise au bord du chemin et courbée sous la pluie, tandis qu'elle pleurait de pitié, ce tableau d'agonie surgit dans sa mémoire au centre de son décor radieux.

Cette fois, sans hésitation, sans effort, d'un mouvement de sympathie immédiat, son âme mieux renseignée s'unit à l'image du mal éternel.

Alors, s'étant abandonnée, perdue dans ce sentiment universel, elle éprouva une sorte de délivrance, un oubli merveilleux et bienfaisant : c'était comme si le Christ, en échange de ce don profond, avait pris pour lui toute peine terrestre, tandis qu'il faisait briller au loin, dans les voies de son amour, une allégresse à laquelle rien ne ressemblait. Ainsi apparaissait aux yeux de Laure qu'il pût être à la fois la douleur et la joie, entre l'une et l'autre anneau et perpétuelle alliance. C'est pourquoi bientôt cette vision éclatante, levée sur ce chemin de ses larmes, ce printemps et sa jeunesse enchantée, lui semblèrent, dans le lointain du passé qui les idéalisait, s'accorder avec la souffrance du Christ, émaner d'elle, s'irradier autour ; et elle voyait les mouettes blanches qui le couronnaient de leur vol comme des oiseaux mystiques de son royaume.

Grandeur prodigieuse de la délivrance pour qui a connu une fois l'ordre de la misère infinie... Faisant signe au-dessus du mal illimité, conduisant hors des apparences du monde, le Christ se révélait comme sauveur et Messie; par la suite, chaque fois qu'elle tombait en de tels excès de pitié, elle retrouvait le sens total de cette mis-

sion sublime et son immense pathétique... C'est dans ces voies du détachement qu'un jour se montra à elle, revêtue d'une parure éblouissante, l'idée de la pureté mystique. Sans doute elle l'avait déjà pressentie, soupçonnée, et cependant, à ce moment-là, elle vit bien, tant elle lui parut magiquement belle, troublante et vertigineuse, qu'elle ne l'avait encore jamais connue. Elle en subit l'attrait splendide ; être intacte, close, à jamais sans souillure, être sur la terre une passante, une étrangère aux yeux distraits, solitaire, blanche, légère, âme profonde ne vivant que de sa vie d'âme, son regard ne pouvait descendre assez loin dans ces abîmes de l'oubli du monde... Elle brisait ainsi avec tout son passé ; et, séduite par le mirage d'une vie véritablement nouvelle, elle tendait les mains vers ce trésor, qui est le plus enivrant et le plus dangereux de la terre.

Elle se rendait compte cependant que ce n'était encore là qu'un premier regard, qu'elle parvenait seulement au seuil de cet espoir puissant, qu'elle était encore toute retenue au monde, déchirée, palpitante, hélas ! liée par son mal même... confiante malgré tout, assurée qu'un jour elle aurait la force nécessaire pour

ce renoncement suprême où, de ses sentiments blessés, plus rien ne subsisterait. Ce serait après avoir bu aux sources de cette pureté libératrice...

*
**

Le temps s'écoulait avec monotonie, les semaines s'ajoutèrent aux semaines. Novembre survint, avec ses beaux jours étincelants éparpillés dans la brume.

La santé de Charles-Armand, malgré quelques progrès, ne s'était pas rétablie, et la crainte d'une issue fatale s'aggravait, pour Laure, d'une autre angoisse. La pensée que son père pouvait mourir sans être entré dans la communion de l'Église la désespérait, et cette anxiété, née depuis longtemps, s'agrandissait à présent de toute l'ardeur de sa foi ranimée. C'était le sort perpétuel de l'âme de son père qui était débattu en ces heures définitives; elle, pleine de certitudes, en qui ces mots d'infini et d'éternité avaient, depuis quelques mois, pris une réalité toute sensible et vivante, elle le voyait, suivant son choix sublime et dernier, perdu ou sauvé à jamais. Elle n'avait encore rien osé lui dire sur ce sujet, par égard pour ses dispositions

propres, et aussi par crainte de trop l'éclairer sur l'extrémité de son mal ; mais souvent, assise seule en silence auprès de son lit, elle écoutait avec un frisson s'écouler ce temps formidable et mesuré.

Elle l'enveloppait parfois d'une prière si ardente qu'elle croyait qu'il en sentirait à la longue le mystérieux contact. Remplie de visions des choses célestes, il lui semblait qu'à force de retenir ainsi près de lui cet univers présent et captif, dans son esprit quelque rayon finirait par glisser.

Quelquefois, elle restait ainsi longtemps sans parler. Lui aimait sa présence discrète et pensive. Il avait dans le caractère, depuis sa maladie, une aménité, une bienveillance, un désintéressement nouveaux; Laure s'en apercevait et croyait maintenant apprendre à le connaître.

C'était elle ordinairement qui faisait office de secrétaire pour les rares lettres qu'il écrivait encore.

Un jour qu'elle était dans sa chambre, occupée à mettre en place sur une table de menus objets, il l'appela près de son lit ; elle s'approcha, tout de suite frappée de l'accent de sa voix, qui annonçait un entretien médité.

Il lui demanda d'abord, comme un simple renseignement, s'il n'était venu pendant les dernières semaines aucune lettre de Marc ; question superflue, car il ne pouvait guère supposer qu'on eût reçu de ses nouvelles sans lui en faire part.

— Aucune lettre, répondit Laure.

C'était, depuis les très brefs commentaires provoqués par le départ de Marc, la première fois qu'elle entendait son père parler de lui. Elle ne prenait pas du reste ce silence pour un signe d'oubli.

— C'est singulier, dit Charles-Armand en réfléchissant, il ne nous a écrit qu'une fois, et il y a déjà longtemps... Tu te rappelles qu'il m'avait promis de revenir au bout de trois ou quatre mois ; voilà que ce terme approche... J'aimerais le revoir...

Il ajouta :

— Puisque nous ne recevons rien, j'ai envie de lui écrire...

Cette proposition était surtout faite pour solliciter l'avis de Laure, mais comme elle ne répondait pas, il lui demanda :

— Qu'en penses-tu ?

Elle dit simplement que, puisque Marc avait

en effet promis de venir, elle ne pensait point qu'il y eût inconvénient à lui rappeler sa parole.

Charles-Armand épiait sa réponse; il en parut satisfait, et le laissa voir. Il dit :

— Puisque tu es de mon avis, pourquoi tarder davantage?... Si tu veux bien, tu vas, comme à l'ordinaire, écrire pour moi. A moins que cela ne te contrarie?... C'est l'affaire de quelques instants. Je dicterai.

Laure ne s'attendait pas à cette conclusion brusque ni à être chargée d'un tel soin. Les premières paroles prononcées par son père au sujet de Marc et de son prochain retour lui avaient percé le cœur douloureusement, et il lui avait semblé aussitôt que d'autres paroles, d'autres événements allaient accourir pour faire saigner cette déchirure; une seconde ses pensées vacillèrent. Mais elle se rappela que c'était là une épreuve prévue, acceptée depuis longtemps : aussi elle obéit sans hésiter.

Elle plaça devant la fenêtre une table étroite sur laquelle elle écrivait ordinairement; elle y disposa ce dont elle avait besoin, puis s'assit. Charles-Armand, de son lit, la voyait de profil, bien en lumière dans le jour qui venait sur elle.

Elle prépara tout; puis, attendant ses paroles, tranquille en apparence, mais l'esprit tendu et frémissant, elle se tourna vers lui.

Il commença à dicter, elle écrivit les premières lignes; mais, entendant la phrase que voici, elle s'arrêta soudain : « Depuis que vous m'avez quitté, disait Charles-Armand à Marc, mon état ne s'est nullement amélioré, et même, depuis quelques jours, je me sens plus mal. »

Elle leva la tête et le regarda avec inquiétude :

— Comment! depuis quelques jours tu te sens plus mal?

— Par moments, répondit-il.

Et comme Laure continuait à le regarder, il ajouta :

— J'ai quelquefois un malaise comme il m'est arrivé avant ma dernière crise...

— Vraiment! s'exclama Laure.

Et elle se leva.

Il lui fit signe de se rasseoir.

— Oh! ce n'est point grave, reprit-il d'une manière négligente, regrettant sans doute ce qu'il venait de dire. Et puis, je n'affirme rien... Je peux me tromper.

Et il ajouta avec décision :

— A présent, laissons ce sujet.

Mais, au lieu de continuer à dicter, il resta en silence, puis demanda :

— Réellement, Laure, cela ne te contrarie pas que je demande à Marc de venir ?

— Non, répondit-elle.

Mais elle rougit légèrement.

Il réfléchit, puis reprit d'un ton devenu soudain plus grave :

— Laure, écoute-moi ; assurément, j'ai besoin personnellement de la présence de Marc ; mais, à te dire toute la vérité, si je souhaite qu'il vienne ces jours-ci, c'est aussi pour une autre raison...

Laure ne fit pas un mouvement. Il souleva la tête et s'accouda sur l'oreiller. Il continua :

— Laure, tu comprends, je ne me rétablirai jamais...

— Oh ! mon père ! interrompit-elle, et elle fit un geste pour protester.

— Laisse-moi dire. Même sans prévoir d'accident, cette maladie qui se prolonge m'affaiblit de plus en plus. Votre grand-père est âgé. Vous êtes exposées, ta sœur et toi, à vous trouver absolument seules, peut-être bientôt...

C'est pour moi un grave souci, le plus grave de tous, que de vous dire adieu avant que rien de votre avenir ne soit décidé.

Il vit sa fille un peu pâle, les traits crispés; il s'arrêta, hésitant à compléter sa pensée; mais Laure le devina; il s'en rendit compte; et elle, en réponse à ses paroles inachevées, lui dit, d'une voix très lente, mais nette :

— Mon père, je ne peux pas savoir ce qui te fait supposer que Marc épouserait volontiers l'une ou l'autre de nous; quoi qu'il en soit, s'il a laissé apercevoir un désir pareil, il s'agissait de Louise, et non de moi.

Charles-Armand fut stupéfié; il éprouva un regret vif et amer. Il s'était fié toujours aux réflexions qu'il avait faites après le départ de Marc. Non seulement ces suppositions longuement forgées et un désir très cher venaient se briser contre ces quelques mots de Laure, mais il eut, de plus, la sensation d'avoir maladroitement peiné sa fille. Il s'en repentit aussitôt, et sa figure s'assombrit.

— Pardonne-moi, fit-il avec vivacité. J'ai parlé inconsidérément... Je m'étais figuré, d'après ce que j'avais vu, ce qu'avait vu ton grand-père aussi, d'après certaines choses dites à lui par Marc...

Là-dessus il s'interrompit, parce qu'un doute venait de traverser son esprit au sujet de ce qu'affirmait Laure :

— Mais toi, dit-il, que sais-tu donc et d'où tiens-tu cette certitude ?

Laure leva les yeux, et dit :

— De lui, mon père.

Il fut cette fois persuadé et ne demanda plus rien. Après une attente, il reprit à mi-voix :

— J'ai agi avec légèreté. Pardonne-moi, mon enfant chérie. » Et pour s'expliquer mieux, il ajouta en laissant tomber sa main sur son lit avec un geste large : « J'avais désiré cela... »

Affectueusement il lui fit signe de venir vers lui, et il lui prit la main. Mais elle, craignant déjà de s'être trahie, feignit de ne pas comprendre de quoi il voulait s'excuser, et tandis qu'il levait vers son visage un clair regard plein de regret et de tendresse, elle, au lieu d'y répondre, se raidissait héroïquement contre toute émotion pour être sûre de garder hors d'atteinte son silence et son secret.

Elle dit délibérément :

— C'est un mariage qui devra se faire.

Charles-Armand ne répondit pas.

Elle regagna sa place, s'assit et proposa de continuer la lettre.

— Dans un instant, dit Charles-Armand.

Un long silence suivit.

Elle eut le temps de réfléchir à ce qui venait de se passer. Elle fut envahie par une foule de pensées cruelles, et parmi tant de menaces de l'avenir, elle se réfugia toute vers un désir unique : est-ce que cela au moins ne lui serait pas donné que l'âme de son père fût touchée d'une clarté divine? Et, tandis que jusque-là elle avait redouté ce sujet, au contraire en ce moment, peut-être à cause de l'affection témoignée par Charles-Armand, ou bien à cause de ce grave silence qui faisait une sorte de prélude, il lui parut presque naturel d'en parler.

Elle dit donc ce vœu qu'elle avait formé, en quelques mots, d'une voix grêle, hasardée, qui tremblait au-dessus d'une infinie émotion.

Le visage de Charles-Armand ne laissa paraître aucune surprise et il répondit aussitôt d'un ton bienveillant :

— Je suis peiné, ma fille, de devoir te contrarier à nouveau, et sur un point qui te touche tant... Je sais quels sont tes sentiments à cet égard, j'ai déjà vu autour de moi jadis, chez

plusieurs personnes qui m'étaient chères, cette même ardeur de foi dont il m'a semblé ces temps-ci retrouver chez toi les signes. Je ne te blâme pas, sans t'approuver non plus, sans vouloir te suivre en tout cas... Il est possible que je n'aie pas reçu les mêmes inspirations ou les mêmes dons que toi; que dis-je! je n'en doute point. Mais, enfin, c'est ainsi; tout le long de ma vie, sur ces choses essentielles, mes idées se sont maintenues identiques : est-ce bien l'heure d'en changer? Je ne suis pas rebelle; je ne suis pas fermé à la lumière : mais que s'est-il passé de nouveau qui puisse m'engager en ce moment à démentir tout mon passé? Je cherche et ne vois rien... Serait-ce ma maladie, le danger où je suis de mourir? Mais penses-tu donc que je n'ai pas prévu la mort, et que jusqu'ici je n'y ai jamais songé?

Son ton interdisait d'insister.

Ce refus, qui, pour Laure, fermait une éternité, lui mit dans le cœur un sourd désespoir. Que lui fallait-il supporter!

Une fois de plus pourtant elle se domina. Elle reprit sur la table la plume qu'elle avait posée, et elle offrit de terminer la lettre interrompue.

Charles-Armand hésita :

— Comme tu voudras, Laure.... Faut-il continuer?

— Mais certainement, dit-elle.

Il lui dicta hâtivement les dernières phrases. Tandis que sa plume courait sur le papier, il la regarda : il voyait son profil incliné, des ombres fines venaient s'inscrire sur son visage, soulignant ses traits légèrement creusés. De son courage et de sa déception restait sur son visage une expression à la fois frêle et forte, douloureuse et vaillante; dans une vive intuition il se représenta combien sa nature libre, élevée, frémissante, était entourée de peine et de périls. Il fut désolé de l'avoir, dans ces dernières minutes, affligée peut-être deux fois. « Mon enfant, mon enfant! » murmura-t-il. Il fut sur le point de l'appeler à nouveau près de lui; mais il ne s'y décida pas, car il ne pouvait revenir sur ce qu'il avait dit.

*
* *

Lorsqu'il fut seul et qu'il se remémora les paroles de Laure, il s'aperçut qu'elles n'éclairaient nullement le passé. Car, enfin, pourquoi Marc était-il parti? Louise lui aurait-elle montré de l'antipathie? Non, ce qu'avait dit Laure au sujet de ce mariage « qui devait s'accomplir »,

ne permettait guère de le supposer. Alors, pourquoi cette absence à laquelle Marc n'avait point assigné de terme?

Charles-Armand se rappelait l'attitude de sa fille, son ton, l'impression qu'il venait d'avoir de son chagrin et il soupçonna, bien qu'elle s'en fût défendue, que ces incidents obscurs avaient pu lui être cruels. Avait-elle eu une inclination pour Marc? Mais alors, d'où venait qu'elle eût paru favoriser et même désirer cet autre mariage? Il ne savait à quoi s'arrêter. Après ce qui venait de se passer, il lui était désagréable de poser de nouvelles questions à elle aussi bien qu'à Louise; il pensa que, peut-être, il aurait plus facilement une indication par Marc lui-même une fois qu'il serait là; mais il savait qu'en tout cas il aurait de la répugnance à favoriser une union qui déchirerait le cœur de Laure.

Pour elle, elle avait cru en cette circonstance faire un pas décisif vers le sacrifice qu'elle méditait; pour la première fois, elle disait une parole destinée à y préparer les voies : et cependant qu'elle se trouvait loin encore d'y consentir intimement! L'annonce du retour probable de Marc avait suffi pour la bouleverser

Comme elle se plaignait elle-même, si elle devait ainsi s'arracher une à une chacune de ses volontés! Comme elle eût désiré rompre en une fois tous ces liens, et s'élever d'un coup au-dessus de cette lutte difficile!

La lettre destinée à Marc, adressée chez lui, le rejoignit en Angleterre; au bout d'une huitaine de jours, une réponse arriva : il annonçait sa venue pour une date très rapprochée, qu'il ne fixait pas encore exactement. Dans ces journées-là, sa prochains arrivée fut pour Laure comme une menace continue, et son esprit était dominé par la perspective de ce moment capital.

En ces mêmes heures, précisément, la maladie de Charles-Armand s'aggravait avec rapidité; on vit se multiplier les signes précurseurs de ses crises; une fièvre souvent violente, de fréquentes douleurs, parfois des états de prostration presque complète faisaient naître autour de lui le sentiment que ses jours étaient strictement comptés. Seconde tragédie dans le cœur de Laure, qui désespérait à la fois de sa vie présente et de ce salut éternel auprès de quoi rien de la terre ne comptait.

Elle était ainsi venue à une de ces heures

extrêmes, où dans l'existence d'une personne se croisent et se heurtent tous les drames qui la pouvaient menacer. Il se trouva que, dans ces jours anxieux, Maximilien, obligé de se rendre dans un monastère situé à une vingtaine de kilomètres, où des affaires importantes l'appelaient, demanda à Laure de l'accompagner. Malgré tant de soucis qui la retenaient près de son père, elle accepta de s'éloigner une après-midi. Ce n'était du reste pas la première fois qu'elle accompagnait là Maximilien, qui s'était occupé autrefois de l'administration de terres appartenant à la communauté. Elle y était allée étant encore enfant, et elle se rappelait comment, après une longue course en voiture elle voyait surgir dans les lointains d'une plaine rase et vide les murs blancs d'un immense enclos et, au-dessus, les masses régulières de hauts bâtiments. Chaque fois, elle faisait de longues stations dans la cour antérieure du monastère, à l'ombre de la chapelle, en attendant que son grand-père vînt la rejoindre après ses affaires terminées. Cependant elle n'y était pas retournée depuis six ou sept ans; aussi, cette sorte de pèlerinage, dont l'occasion survenait juste en cette heure difficile, lui apparut comme un bien-

fait. C'était une éclaircie dans la nuit de ses peines, et elle y suspendit par avance ses pensées avec l'espoir d'un grand recueillement.

Elle ne se trompa point dans cette attente, et cette journée resta toujours dans son souvenir auréolée d'un étrange éclat. Elle partit avec Maximilien au commencement de l'après-midi; la voiture courait sous le soleil à travers de longs paysages ondulés, que novembre avait encore à peine dévêtus; une subtile cendre de brume dormait sur les prés, sur les eaux, fanant l'azur et les lointains. Laure allait vers ces lieux consacrés comme s'ils avaient eu une âme pour l'accueillir, comme si cette maison, ces murs allaient verser sur elle une sorte d'amitié douce, maintenant qu'elle venait à eux, non plus en enfant distraite, mais renseignée, éprouvée, instruite de leur destination profonde.

Lorsqu'ils arrivèrent, il était environ trois heures. La voiture passa sous une voûte et pénétra dans la première cour du monastère. Deux frères en robe brune, commis à la porte, reconnurent Maximilien et s'approchèrent de lui. Il se sépara de Laure en disant qu'il reviendrait dans une heure environ, et il pénétra dans le bâtiment principal.

La cour, dont Laure avait gardé le souvenir très exact, était rectangulaire, et d'assez petite dimension. Elle était plantée de platanes, qui s'effeuillaient. Au milieu coulait une fontaine. Un mur la bordait du côté de la route; au fond, le monastère dressait les lignes rudes de sa façade, tandis que sur la droite s'élevait la chapelle dont la forme délicate et la pierre blanche ouvragée contrastaient avec la brique nue des autres bâtiments. Cette chapelle était un peu exhaussée et une dizaine de marches s'étageaient autour du parvis, faisant une sorte de perron.

Un groupe de personnes survint, qui demandèrent à visiter le couvent. Ces gens descendaient d'automobiles, et on entendit quelques instants le ronflement de leurs voitures restées sur la route. Comme seuls les hommes étaient autorisés à pénétrer dans l'intérieur, les dames, au nombre de trois ou quatre, richement vêtues et accompagnées d'enfants, prirent place sur un banc à l'extrémité de la cour, et attendirent en bavardant... Leur faisant vis-à-vis du côté opposé, une troupe sordide de mendiants occupait les marches de la chapelle. Ils étaient assis là une quinzaine environ, âgés pour la plupart.

Échelonnés sur les degrés, leur groupe montait du sol jusqu'au parvis; c'étaient de ceux qui vont indéfiniment sur les routes. Le moine expliqua à Laure que tous les jours il en venait ainsi parce qu'à une certaine heure on leur donnait à manger, et il lui dit que les pères à tour de rôle les servaient. Leur bâton à la main, ils attendaient gravement, dans un étrange repos; ils regardaient devant eux presque sans expression; ils semblaient jetés là comme les épaves de la terre. Le soleil tombait sur leur poussière, sur leurs haillons; ils ne parlaient pas, ne remuaient pas; ils ne paraissaient ni impatients, ni désespérés. Laure, impressionnée, les considéra quelque temps.

Le frère lui demanda si elle aimerait jeter un coup d'œil sur les terres attenant au couvent et situées de l'autre côté des constructions. Elle accepta volontiers; il lui fit longer la chapelle et la mena jusqu'à un endroit d'où, par un portail ouvert, la vue plongeait dans un immense enclos; il la laissa là, elle n'y était jamais venue, et tout de suite le spectacle sobre et grandiose qu'encadrait l'arc du portail eut sur elle une prise violente.

Devant ses yeux s'étalait, sous la poudreuse

lumière d'automne, un très vaste terrain cerné de murailles blanches, plat, nu et d'une saisissante aridité; les moines y travaillaient en grand nombre, dispersés sur l'étendue ; isolés ou par groupes, ils tachaient de leurs robes brunes les champs monotones. Aucun arbre, point de verdure; au premier plan se déployait une large surface de chaume gris, et plus loin Laure apercevait des vignes aux plants courts, noirs et tordus. Les moines étaient penchés vers la terre ; ils tenaient leur capuchon rabattu sur les yeux, et ils observaient un rigoureux silence; leurs mouvements étaient pareils, calmes, mesurés, étroits. On aurait dit que tous étaient courbés sous une volonté unique, captifs d'une même pensée jetée sur ce sol comme un filet immense. Laure voyait, assez près d'elle, deux d'entre eux qui labouraient, avec lenteur et impassibilité : un couple de petits oiseaux blancs, qui sautaient et voletaient dans le sillage noirâtre de la charrue, étaient seuls à mettre un peu de vie capricieuse dans ce domaine de la prière.

Ce tapis de terres ainsi découpé, uni, sans horizon, sans lointains, offrait au ciel l'aspect terrestre le plus dépouillé qui se pût concevoir, le plus durement marqué par l'infini; c'est pour-

quoi le grand ciel mat semblait s'abaisser sur lui, le tenir, l'accabler... Laure s'imaginait par instants percevoir la rumeur de cette foule en travail; mais, prêtant l'oreille, elle ne rencontrait plus qu'un beau silence intact, qu'elle se mettait elle-même à respecter comme l'une des grandeurs invisibles planant sur ces lieux.

Cette âpre image du renoncement s'imposait à son âme avide d'extrême et longuement préparée. Elle se sentit mise en contact avec des réalités supérieures, et, à la fois soumise et ardente, elle en attendit un allégement sublime ou quelque haut commandement.

Elle resta là quelques minutes.

Derrière elle, à peu de distance, se trouvait une porte latérale de la chapelle. L'accès en était libre à cette heure; elle entra.

Elle ne distingua presque rien d'abord; entre les piliers une ombre massive, trouée de rares vitraux, avait l'air de se débattre doucement contre leur lumière; elle aperçut des voûtes, une nef avec des bas côtés. Le chœur très obscur était fermé par de hautes grilles; au-dessus de l'autel une flamme suspendue brillait dans une veilleuse rouge, entre des chaînes dorées.

Dans cet étroit décor aux contours voilés et

incertains, elle retrouvait, au milieu d'un silence autre et plus familier, les mêmes profonds abîmes. Il lui parut que son émoi des minutes précédentes disparaissait, qu'elle devenait extraordinairement maîtresse d'elle, gardant seulement dans l'esprit une force surabondante et des idées intenses qui se succédaient avec éclat et rapidité.

Elle pria. Devant ses yeux étincelait encore, comme un trésor étendu dans les demi-ténèbres, la vision des champs arides. Alors elle aspira à être à leur ressemblance, comme eux livrée à l'infini, dépouillée de tout ce qui y pouvait faire obstacle. N'était-ce pas temps? N'avait-elle pas assez désiré, attendu? L'heure était venue; il fallait, elle pouvait; elle fut prise d'un goût presque cruel d'héroïsme et de sacrifice, et il lui sembla que dans cette minute elle arrachait d'elle-même tout ce qui la détournait encore de l'ordre divin.

Ainsi, entre tant de sentiments anciens qu'elle déchira se trouva brisé cet attachement dont depuis plusieurs mois elle avait tant souffert; et lorsqu'elle en eut la sensation accomplie, elle se trouva comme sur une haute cime d'où elle voyait très bas au-dessous d'elle, chétif et

presque incompréhensible, cet amour humain. Cette fois, c'était une séparation définitive, réelle ; ce n'étaient plus ces balbutiements, ces essais ; elle en avait la certitude, et, s'il était besoin, l'image ardente des champs monastiques serait entre elle et cet adieu une éternelle intercession.

Après cet amer combat avec elle-même, elle accueillit, elle serra contre elle cette certitude victorieuse, dont les flots l'inondaient comme un beau sang vermeil.

Ensuite elle baissa la tête et attendit... Alors elle vit qu'en triomphant du plus grand des désirs elle venait de briser toute alliance avec l'ordre des choses naturelles. Ce que depuis quelques mois elle avait fui, plaint, maudit, gisait devant elle inanimé. Voilà qu'elle avait passé le seuil de la pureté merveilleuse... Libre, légère, vive, avec un élan de jeunesse et de joie, elle se sentait portée au-dessus d'elle-même dans le domaine de la plus haute connaissance et du plus grand amour. Fille d'un autre univers, elle s'y avançait, laissant tomber à ses pieds comme un vêtement vieilli et misérable toutes les images de celui-ci. Elle rejeta les yeux vers le passé, elle suivit du regard le long chemin parcouru

durant ces quelques mois d'épreuves, elle vit tout ce qu'elle avait appris, acquis, conquis, combien elle avait été transformée, grandie : et alors dans son cœur éclata tout à coup un cri de reconnaissance envers la douleur... Bientôt elle songea qu'il était temps de sortir ; elle gagna la porte principale de la chapelle, l'ouvrit, et elle se trouva sur le parvis qui dominait la cour. Elle resta là un instant, les yeux frappés par la grande lumière, étonnée de retrouver, au sortir de sa pensée lointaine, le même aspect des choses, commun et familier. Elle vit les arbres, la fontaine ; au delà de la route et du mur d'enceinte, pris entre le faîte de ce mur et la ligne bleuâtre de l'horizon, souriait, dans les rayons déclinants du soleil, un fragment de paysage poudré d'or, des prés, un canal rigide, des rangées fines de peupliers. Mais tout cela était mort pour elle : elle venait d'ailleurs, allait ailleurs ; elle arrêta quelque temps sur la vaine splendeur du soir un regard d'étranger.

Ramenant ensuite les yeux vers la cour, elle vit au-dessous d'elle et elle reconnut les mendiants, qui égrenaient sur les marches du parvis leur troupe infortunée.

A nouveau elle fut saisie de leur misère imposante. Ces errants aux mains vides, symboliques élus du malheur, eux aussi perpétuels passants, lui semblèrent, au milieu de toutes les apparences de la terre qui s'évanouissaient, touchés soudain d'un rayon suprême de réalité et de grandeur. Elle entra tout à coup dans le sentiment chrétien de la Très Haute Pauvreté et s'inclina au-devant. Alors, elle qui était sortie à présent du rang de la douleur, alla vers eux pour leur donner ce qu'elle avait, à la fois par compassion et comme signe et figure d'un plus vaste renoncement.

Elle fit donc quelques pas et vint jusqu'à eux. Aucun ne l'avait vue, car tous étaient tournés du côté de la cour ; elle toucha l'épaule du premier, qui se retourna et qui, étonné de l'expression lumineuse de son regard, se souleva avec un certain respect. Ce mouvement attira au-dessous de lui l'attention de son voisin, qui l'imita ; et ainsi, du haut au bas des degrés, lentement et en silence ils se retournèrent l'un après l'autre.

Elle prit quelques pièces d'or qu'elle avait sur elle et les donna ; ôta des bagues à ses doigts et les donna ; puis un bracelet, puis des boucles de ses oreilles. Plusieurs des mendiants s'étaient

approchés, inclinés et tendant les mains. Il ne lui paraissait pas qu'elle agît sous l'empire d'une exaltation violente; elle se sentait, au contraire, calme, douce, égale à elle-même, simplement portée par sa méditation dernière, restant à ce niveau; et dans une sereine pitié, presque pure des pitiés humaines, elle laissait tomber ses bijoux et son or d'un autre plan du monde.

Cette scène, aperçue de tous les points de la cour, y provoqua la surprise et presque le désordre. Le groupe des visiteurs élégants s'approcha, avec des mines désapprobatrices et gênées; les dames s'exclamaient. Les deux frères en robe grise accoururent en levant les bras; ils vinrent jusqu'au bas de l'escalier, et l'expression de leur physionomie oscillait entre l'admiration et la contrariété.

Maximilien, à ce moment, venait de rentrer dans la cour, et lui aussi aperçut Laure tandis qu'elle se penchait vers les mendiants. Il s'arrêta brusquement et ne vit plus qu'elle. Il fut frappé de l'émotion qui brillait sur son visage; dans son geste imprévu il lut avec tristesse un long avenir et toute une destinée.

Il alla jusqu'à la victoria arrêtée près du mur.

Il prit le cheval par la bride et conduisit la voiture jusque devant la porte de sortie, qui était située presque vis-à-vis de la chapelle, et là, debout, il attendit Laure. Elle l'aperçut, descendit les marches et alla le rejoindre, traversant les regards vulgaires qui se posaient sur elle ; et, s'avançant ainsi vers lui, elle lui fut reconnaissante de ce qu'elle ne lisait sur sa figure aucune expression d'étonnement et de ce qu'il ne paraissait gêné, ni pour lui, ni pour elle, des opinions d'autrui. Lui, d'autre part, tandis qu'il la voyait s'approcher, se rappelant la tradition d'ardente piété sans cesse renaissante dans sa famille, plaignait tant de jeunesse et de fatalité.

Elle prit place dans la voiture.

L'un des moines s'approcha de Maximilien pour lui rendre des bagues qu'il avait reprises des mains des mendiants. Maximilien l'écarta d'un geste :

— Laissez, dit-il, ces choses qui sont données.

Ils partirent. Laure était peinée à l'idée que son grand-père pouvait juger déraisonnable une action qu'elle avait accomplie dans la plénitude de sa volonté, et, pour témoigner de sa liberté d'esprit, elle tenta, à plusieurs reprises, d'engager avec lui la conversation sur leurs sujets

familiers. Mais il s'y prêta peu; aussi elle y renonça bientôt. Elle resta en silence, tandis que la nuit descendait sur les routes.

*
* *

Marc vint deux jours après à la Mettrie. Il était neuf heures du soir environ. On avait, la veille, fait demander chez lui si son retour était annoncé, et on savait, sans autre précision, qu'il devait arriver ce jour-là; on l'avait fait prier de se rendre sans retard à la Mettrie.

Au sujet de Charles-Armand, l'inquiétude allait croissant; son mal avait fait dans les derniers jours de rapides progrès, ne laissant guère d'espoir. Le médecin, chaque fois qu'il sortait de sa chambre, hochait la tête d'un air soucieux; et bien des fois, ses filles s'écartaient brusquement de son lit, les yeux pleins de larmes. Quant à lui, personne ne savait au juste ce qu'il pensait; malgré sa grande faiblesse et une fièvre continue, il avait gardé l'esprit net et lucide; souvent, après de longs silences accablés, on lui entendait poser des questions d'une précision surprenante au sujet d'affaires ou de

personnes auxquelles dans son entourage on était bien loin de songer.

Dans le désordre du malheur imminent, les habitudes de la maison étaient dérangées; ce jour-là, Maximilien et Louise se mirent à table très tard pour dîner ; ils s'y trouvaient encore lorsque Marc fut annoncé. Laure était restée dans la chambre de son père.

Maximilien, averti de la venue de Marc, alla au-devant de lui dans le vestibule, et le ramena dans la salle à manger. Marc s'approcha de Louise, qui lui tendit la main.

Il s'assit près d'eux. Maximilien lui donna des nouvelles de Charles-Armand et lui dit leurs craintes.

Il ajouta :

— Il sera content de vous voir et je vais lui faire annoncer votre arrivée. Vous le trouverez, du reste, causant presque comme à l'ordinaire.

Il fit prévenir son fils, qui, en effet, demanda Marc aussitôt.

Maximilien l'accompagna jusqu'auprès de lui; ils entrèrent dans la vaste chambre, où s'épandait une lumière pâle et paisible. Ils y trouvèrent Laure, qui, aussitôt, voulut se retirer.

Charles-Armand l'engageait à rester. Mais l'arrivée de Marc, imprévue à ce moment, lui causa dans la première minute un trouble qu'elle domina mal. Elle revit soudain le jour où il était parti et avait fait ses adieux, précisément en ce même endroit; à présent, il revenait, en cette heure plus émouvante, à ce terme solennel pour lequel elle s'était préparée. Elle était prête en effet, libre, résolue. Pourtant, cette rencontre ébranla en elle tout d'abord tant d'échos qu'elle préféra s'éloigner.

Elle sortit donc; à peine si, en passant, elle échangea quelques mots avec Marc.

Bientôt Maximilien se retira également.

Marc s'était assis près de Charles-Armand, qui, dès qu'ils se trouvèrent seuls, se tourna vers lui et lui dit assez bas sur un ton de grave confidence :

— Marc, je suis très mal.

Marc, ému, prit sa main, toucha son front et essaya de le rassurer. Mais Charles-Armand l'arrêta aussitôt et changea de sujet.

Depuis un instant, il pensait à ce que Laure lui avait récemment dit au sujet des sentiments de Marc, et il aurait désiré provoquer de sa part une parole nette sur un sujet dont il avait été si souvent préoccupé.

Leur conversation l'y amena assez naturellement. Elle prit un tour assez large et désintéressé; il parla de ce qu'avait été sa vie, des siens, de la situation dans laquelle ils se trouveraient plus tard; puis il demanda à Marc ses projets, et comme lui, à ce propos, répondait d'une façon embarrassée et indécise, Charles-Armand crut à ce moment pouvoir faire allusion à la confidence que lui avait communiquée Laure relativement à sa sœur.

Mais il vit venir aussitôt sur le visage de Marc une vive expression de surprise et de gêne.

Alors, une fois de plus il eut la sensation de heurter une énigme.

Il reprit, sans se départir de son ton libre et bienveillant :

— Laure s'est donc trompée?... Elle m'a dit cela un jour, et je le répétais : je ne pensais pas vous contrarier... Mais si vous préférez, n'en parlons plus.

Marc très étonné s'était levé. Il répondit :

— Je ne prétends pas que ce qu'a répété Laure soit inexact; mais elle l'a deviné plus encore que je ne l'ai dit, et par moi personne ne l'a su, en dehors d'elle.

La première supposition irréfléchie de Marc

fut que Laure avait raconté à son père tout ce qui était survenu. Mais ensuite il vit bien qu'il s'était trompé. Charles-Armand, à son tour, s'étonnait ; il demanda :

— Ainsi, c'était un secret ?...

Puis il ajouta d'un ton décidé :

— Écoutez, je ne comprends pas, n'en parlons plus...

Il fit un geste de la main, comme pour écarter ce sujet, surpris à nouveau de rencontrer un mystère que toutes les tentatives d'explication obscurcissaient.

Leur conversation ne se prolongea pas beaucoup au delà, car, après l'effort qu'il venait de faire, la fatigue l'envahissait. Marc sortit et gagna la salle à manger, où, cette fois, il trouva Laure seule.

Après son départ, Charles-Armand continua, presque malgré lui, à réfléchir sur ce qu'il venait d'entendre. Il revit le chagrin de Laure, dont il avait eu une fois l'impression si vive en causant avec elle ; il pensa à cette confidence de Marc dont elle avait été la seule dépositaire, et, rapprochant tous les éléments de vérité que maintenant il possédait, il vit enfin sortir lentement de l'ombre ce qui s'était réellement passé.

Il chercha, douta ; cette inquiétude augmentait sa lassitude et sa fièvre. Il plaignait Laure. Il se disait que s'il ne se trompait pas dans son hypothèse, Marc avait bien fait de vouloir s'éloigner pour toujours, et il regrettait de l'avoir rappelé... Mais, d'autre part, d'où venait que Laure lui eût parlé du mariage de Louise et de Marc comme d'une chose qu'elle désirait? De nouveau, ses suppositions s'écroulaient, et il ne comprenait plus.

*
**

Marc, pendant ce temps, causant avec Laure dans la salle à manger, faisait, au sujet de ce qu'il venait d'apprendre par Charles-Armand, des réflexions d'un ordre tout opposé. Il ne pouvait s'empêcher de se dire que si Laure avait répété à son père la confidence qu'elle avait reçue, et de telle manière que Charles-Armand y vît l'indice d'une union possible ou désirable, c'était donc qu'elle-même acceptait sans regret cette perspective. Ce dernier point lui apportait un grand soulagement, car il avait jusque-là gardé vis-à-vis d'elle une sorte de remords et un doute inquiet ; en même temps, il voyait s'en-

tr'ouvrir à ses yeux un avenir nouveau, comblant un vœu auquel il n'avait jamais osé s'arrêter.

Ces pensées se succédaient en lui tandis que, assis en face de Laure, il causait avec elle et l'observait.

Elle, après être restée près de son père toute la soirée sans prendre le temps de dîner, en sortant de sa chambre était venue dans la salle à manger, et s'était assise à la table pas encore desservie. Marc se tenait à quelque distance en face d'elle, en dehors du cercle de lumière vive que rabattait l'abat-jour de la suspension. Laure ne mangeait plus; cependant, elle était demeurée à cette place, d'où elle voyait assez confusément, dans la pénombre, les traits du visage de Marc.

Elle lui demanda comment il avait trouvé son père; Marc répondit de façon évasive.

Elle n'insista pas. Une atmosphère de tristesse régnait dans la pièce.

Laure posa à Marc quelques questions sur ce qu'il avait fait pendant son absence. En vain il attendit d'elle quelque parole ou quelque signe qui l'éclairerait sur ses doutes; il remarqua qu'elle parlait d'un ton posé, tranquille, indifférent. Il crut voir aussi sur ses traits une expression ferme et volontaire dont il n'avait pas été

frappé autrefois. Les questions qu'elle lui faisait étaient séparées par d'assez longs intervalles. Lui, d'autre part, y répondait sans hâte, donnant cependant des explications et des détails, quoiqu'il devinât bien que la pensée de Laure était lointaine, distraite, et dominée par des soucis bien différents.

Elle l'écoutait, tour à tour sensible au son de sa voix, aux choses qu'il disait, très simples et courantes; puis, soudain, elle se sentait à une prodigieuse distance de lui, séparée du passé par des abîmes. Alors elle s'étonnait même que ce monde mystique où elle vivait à présent eût dépendu de l'inclination blessée qu'elle avait eue pour lui, qu'il fût né tout entier sur cette racine chétive. Cette idée la peinait, l'offusquait; elle la repoussait comme pour protéger ce trésor idéal et pour l'estimer plus.

Tandis que ses réflexions s'élargissaient ainsi, elle entendit sa propre voix, qui interrogeait Marc, prendre un accent fané, vide, décoloré, comme si elle était au bord d'un abîme d'émotion; brusquement elle se tut. Mais aussitôt après, pour rompre un silence trop plein de conjectures, elle se leva avec vivacité, s'écarta de la table, alla jusqu'à la cheminée, où brûlait un

feu de bois ; elle approcha une chaise et s'assit ; elle tendit sa main vers la flamme, comme pour la réchauffer. Puis, d'un geste aisé et familier, presque souriante même, elle engagea Marc à s'asseoir à l'autre angle de la cheminée.

Alors elle se mit à lui parler de son père et, en phrases pressées, rapides, elle lui dit son désir qu'il ne mourût point hors de la communion de l'Église ; et tout ce qu'elle avait de vie dans l'âme, elle paraissait le porter vers ce souhait. Marc disait :

— Je ne sais pas, je ne vous ressemble pas...

Après un silence, elle reprit :

— C'est un drame en comparaison duquel tout autre drame s'efface et ne compte plus.

Elle prononça cette parole avec un accent si insistant, si chargé de sens, que Marc, étonné, leva les yeux sur elle ; mais il ne remarqua rien de particulier dans son regard, qui semblait vaguement fixé sur sa main ouverte et tendue au feu. Alors lui aussi se mit à considérer en silence ces doigts menus, qui avaient des contours roses et presque transparents au devant des flammes vacillantes.

A ce moment Maximilien et Louise entrèrent ; ils avaient attendu Marc dans le salon du rez-de-

chaussée; vingt minutes environ s'étaient passées depuis qu'il causait avec Laure.

Marc se leva. Il crut bien faire en disant ce qui faisait l'objet de leur conversation et en exprimant devant tous le vœu de Laure.

En même temps que Marc elle s'était levée, elle se tenait debout près de la cheminée; on fit cercle autour d'elle. Elle n'hésita pas à dire qu'elle avait déjà exprimé son désir à son père et qu'il n'y avait pas accédé. Elle vit très nettement qu'on blâmait son insistance, et que même on ne la comprenait pas. Seul le regard de Maximilien plongeait en elle et semblait la plaindre. Alors, au milieu du silence désapprobateur, comme sous un poids trop lourd, elle parut tout à coup fléchir; elle mit son coude sur la cheminée, appuya son front dans sa main et murmura :

— C'est qu'il y a des choses que vous ne savez pas...

CHAPITRE III

Marc s'offrit à rester ce soir-là auprès de Charles-Armand. Il veilla presque jusqu'au matin dans le bureau attenant à sa chambre, puis alla se coucher.

Charles-Armand passa une nuit mauvaise et tourmentée. Il s'endormit seulement aux premières clartés du jour. Marc s'était approché de lui plusieurs fois sans qu'il y prît garde et sans qu'il parût le reconnaître.

Ce jour-là, l'aube tardive et terne s'éveilla lentement dans la brume. La rivière avait pendant la nuit épandu un brouillard épais et glacé qui noyait la plaine, le parc, la maison, et montait jusqu'au faîte des collines. Dans les allées, au souffle d'un vent imperceptible, tournoyaient

une multitude de petits flocons gris, qui venaient comme un flot battre de leurs remous les murs de la maison, et qu'on voyait glisser contre les vitres. On se serait cru durant toute la matinée perdu au fond d'un océan de brume, ce qui causait une sensation oppressante et pénible.

Laure se leva de bonne heure. Elle désirait ne pas retarder le moment où l'union de Marc et de Louise serait décidée. Elle prit le parti de parler d'abord à Marc; elle le fit prier de se rendre, lorsqu'il descendrait de sa chambre, dans le petit salon du rez-de-chaussée, où elle irait le rejoindre. Elle était résolue à agir comme en fermant les yeux selon le plan qu'elle s'était fixé; elle voulait s'oublier elle-même, ne pas s'attarder à prendre garde à ses propres sentiments, tant elle avait à faire pour ce jour-là et tant sa tâche était lourde.

D'ailleurs, au fond d'elle, son sacrifice était déjà accompli ; l'exécution était d'importance secondaire et lui coûtait moins.

Lorsqu'elle fut prévenue que Marc l'attendait, elle se rendit dans le petit salon. Dans cette pièce précisément Marc, quelques mois auparavant, lui avait fait ses adieux et ils avaient causé ensemble pour la dernière fois.

Quand elle fut près de lui, elle ne craignit point de le lui rappeler, mais pour parler aussitôt de la confidence relative à Louise, qu'il lui avait faite à ce moment-là. Elle lui dit que depuis ce jour elle s'était promis de l'engager à demander la main de Louise, et qu'elle avait attendu son retour avec cette pensée, étant assurée que son père et sa sœur donneraient leur consentement volontiers.

Elle s'exprimait sans émotion, tout appliquée à son dessein. Marc, bien que préparé, laissa paraître de la surprise et de la gêne. Il répondit que, quoi qu'il eût pu penser des sentiments de Louise, jamais il n'eût de lui-même tenté une démarche comme celle qu'en cet instant elle lui conseillait. Il avait même pris le parti d'y renoncer une fois pour toutes et à jamais, ainsi que sa conduite en avait témoigné.

Laure lui dit très simplement que cette détermination était insuffisamment motivée, et même n'avait pas de raison d'être. Elle croyait comprendre ce qu'il voulait dire et le scrupule auquel il s'arrêtait : elle le remerciait de sa délicatesse; mais peut-être s'était-il fait des illusions : il savait assez, pour ce qui la concernait, que ses goûts ne la portaient guère

vers le mariage; elle le lui disait autrefois et, depuis, elle avait senti sa répugnance pour cet état augmenter. Tout ce qu'elle voulait lui demander, c'était de ne pas parler à Louise des incidents survenus jadis entre eux. Maintenant elle désirait vivement voir leur mariage, et elle souhaitait que Marc fît ce jour même sa demande à leur père : ce serait pour lui une grande satisfaction, et elle-même serait heureuse de voir cette union bénie par lui; mais pour cela il fallait se hâter...

Elle voyait pourtant encore chez Marc un reste de malaise et de doute, qu'elle tâcha de dissiper. Elle lui dit que déjà elle avait entretenu son père de ce projet. Marc, se rappelant la conversation de la veille, répondit qu'il le savait, et finalement persuadé, il remercia Laure de ce bonheur imprévu. Ainsi les choses parurent s'arranger.

Elle le pria de demeurer dans le salon et de l'y attendre.

Puis elle se rendit dans la chambre de Louise, qu'elle trouva achevant de s'habiller. Elle lui fit part de ce qui venait de se passer entre elle et Marc. Louise devint très pâle; elle demeura immobile, regardant Laure presque sans paraître la comprendre. Laure répéta son explication,

disant que, depuis les confidences que Louise lui avait faites, elle songeait à préparer ce mariage, car elle était convaincue que Marc y était disposé. De quoi elle avait eu la preuve à l'instant même.

Louise, naturellement, dès la première seconde, avait été frappée de la pensée que ce projet brisait ce qui avait paru convenu jadis entre Laure et Marc : de là surtout venait sa surprise, qui s'accompagnait d'une inquiétude mal définie et d'une sorte de méfiance. Elle ne s'arrêta pas, du reste, à supposer de la part de sa sœur un dévouement et un renoncement cruels, car le ton de Laure, sa manière d'être calme et affectueuse, cette démarche même, de plus tout ce qu'elle savait de son caractère, lui firent admettre au contraire qu'elle était très détachée. Néanmoins dans cet événement il y avait quelque chose qu'elle ne comprenait pas et qui l'empêchait d'en admettre la réalité et d'en accueillir la joie. Elle embrassa sa sœur en la remerciant de sa tendresse, mais sans élan, au contraire avec un embarras et une hésitation dont Laure, au fond du cœur, lui sut gré.

Laure lui dit qu'elle devait porter une réponse

à Marc, qui attendait; elle savait bien que le sens de cette réponse ne pouvait faire de doute; elle pensait, par suite, qu'il n'y avait pas lieu de la retarder, d'autant plus qu'elle désirait beaucoup que leur père donnât son consentement, que demain peut-être on ne pourrait plus lui demander.

Elle lui proposa de venir avec elle auprès de Marc.

Louise refusa; elle dit à Laure qu'elle voulait d'abord réfléchir. Laure accepta ce scrupule en souriant. Mais elle vit bientôt que, selon ce qu'elle avait prévu, Louise était trop troublée pour méditer sérieusement, et qu'en réalité elle ne pensait à rien. Elle le lui dit : Louise en convint, puis demanda pourquoi jusqu'ici Laure n'avait point parlé de ce dessein; Laure répondit qu'il fallait d'abord qu'elle causât avec Marc.

— C'est-à-dire, répliqua Louise avec un peu d'amertume, que sans toi il n'y aurait pas songé, et c'est toi qui as tout préparé... Tu comprends que, pour moi, cela n'est pas acceptable.

Lorsqu'elle eut été rassurée sur ce point, elle prit d'elle-même le parti d'accompagner sa sœur dans le salon, où Marc était resté.

Marc et Louise, mis en présence l'un de

l'autre, laissèrent paraître sur leurs visages et dans leurs attitudes un peu de confusion. Marc dit à Louise la démarche que Laure lui avait conseillée et comment elle avait promis que sa demande ne serait pas écartée. Louise ne répondit qu'en balbutiant, et toute la conversation se serait réduite à cela si Laure n'avait ajouté quelques paroles. Du reste l'état désespéré de Charles-Armand, présent à l'esprit de chacun, donnait à cette scène un arrière-fond de tristesse sévère et jetait sur le bonheur même son ombre grave.

Pour agir avec le plus de ménagements possible à l'égard de Charles-Armand et lui épargner des émotions qui pouvaient lui être dangereuses, Laure offrit de le prévenir de la démarche prochaine de Marc. Étant sortie du salon avec Louise, elle dit à sa sœur qu'elle n'avait point parlé de la façon dont elle avait connu ses sentiments, et elle l'engagea à n'en rien dire non plus.

Puis, ses dispositions étant ainsi prises, elle se rendit dans la chambre de son père.

Mais là elle rencontra des difficultés inattendues.

Elle s'approcha du lit de Charles-Armand; il paraissait très accablé; il avait les yeux fermés; il les ouvrit, et sa figure s'éclaira d'un sou-

rire lorsqu'il aperçut Laure à côté de lui. D'une voix faible il lui dit qu'il était content qu'elle fût venue :

— J'ai beaucoup pensé à toi, cette nuit, ajouta-t-il. J'ai même eu quelque temps à cause de toi une sorte d'angoisse...

Laure le regarda avec surprise :

— Hier soir, expliqua-t-il, j'ai parlé avec Marc à ton sujet, et lorsque ensuite j'ai réfléchi à ce qu'il m'avait dit, j'ai été inquiet.

Laure fronça les sourcils et demanda :

— Qu'a-t-il dit ?

Charles-Armand ne répondit pas directement, il attendit quelques secondes, puis murmura avec douceur :

— Mon enfant, j'ai eu peur qu'on ne t'ait blessée...

Le cœur de Laure battit, elle comprit qu'il avait dû tout deviner. Elle ne fit aucun mouvement. Charles-Armand, à la fois interrogeant et expliquant, continua d'une voix lente :

— Vois-tu, hier il m'a dit que tu avais été seule à savoir ses sentiments à l'égard de Louise, que c'était un secret pour tout autre que toi ; alors j'ai cherché pourquoi ce secret, et aussi pourquoi il s'en était allé...

Là il s'arrêta, la regardant, et Laure ne douta point qu'il n'eût entrevu la vraie raison. Pourtant elle demeura immobile; aussi, lui, voyant son impassibilité, hésita, douta, et finalement n'osa dire ce qu'il avait pensé.

Il y eut un silence, que Laure rompit avec résolution.

— Mon père, il n'y a plus de secret à présent. Louise sait tout; je l'ai renseignée ce matin même, et Marc ne s'en est point offensé; il veut te demander la main de Louise, il viendra tout à l'heure, je suis ici pour te l'annoncer. Tu pourras donner ton consentement. Louise, j'en étais sûre déjà, accepte avec joie.

Charles-Armand, étonné, se souleva un peu sur son lit.

— Ainsi Marc va venir? murmura-t-il.

Laure vit que cet événement l'impressionnait. Il resta un moment à regarder devant lui comme s'il réfléchissait. Il reprit :

— Louise t'avait donc dit déjà qu'elle l'accepterait avec bonheur?

— Oui.

— Ces jours-ci?

— Non, il y a plus longtemps.

— Et cela aussi, sans doute, tu étais seule à le savoir?

— Je pense.

Mais par scrupule elle se reprit :

— Certainement.

— Ainsi c'est toi seule qui les a réunis? poursuivit-il. Puisque Marc était parti, sans toi, ce mariage aurait été impossible et ne se serait jamais fait, n'est-ce pas vrai?

— Sans doute, dit Laure. Elle voyait bien où tendaient les questions de son père et quelles suppositions les avait amenées; elle observait qu'il suivait toujours la même pensée. Elle trembla qu'il ne lui posât à la fin une question directe : irait-il jusqu'à demander si elle avait aimé Marc, si Marc ne s'était pas engagé envers elle? A une telle question il lui eût été impossible de ne pas répondre sincèrement. Combien pourtant elle aimait mieux que tout demeurât secret! pour elle d'abord, et aussi parce qu'elle soupçonnait que si son père était instruit de la vérité, ce mariage le peinerait, que peut-être même il n'y consentirait pas. Marc, Louise, à leur tour, sauraient... Elle ne voulait pas à présent rendre inutile son long effort...

Mais non, cette question Charles-Armand

n'osa point la poser. Il leva seulement sur elle des yeux tristes, inquiets, comme s'il avait tout à coup pénétré jusqu'au fond de sa souffrance : mais le regard de Laure demeura volontairement terne et clos.

Aussi il se rassura. Laure se détourna un peu; l'émotion avait amené une rougeur sur ses joues. Elle dit:

— Mon père, tu sais bien quelles sont mes préoccupations...

Soudain sa voix trembla et s'élargit:

— Tu sais bien, tu sais bien que je ne vis pas pour le monde... Puis elle ajouta plus bas : « Je ne pense qu'à l'éternité... »

Charles-Armand fit un signe des paupières comme pour indiquer qu'il savait. Peut-être comprit-il en même temps que c'était un appel jeté vers lui, vers son âme éternelle. Laure vit une ombre passer sur son front, quelque chose comme une peine ou un regret.

Toutefois il ne dit rien.

Laure reprit le sujet du mariage de Louise et de Marc. Elle expliqua qu'ils étaient destinés à s'entendre parfaitement. Charles-Armand dit que son consentement leur était acquis, mais qu'il se sentait trop faible maintenant pour recevoir

personne. Il demanda à voir Louise et Marc dans l'après-midi, lorsqu'il se serait reposé. Laure s'éloigna, très émue, et transmit cette réponse.

Elle fut, à la suite de cet entretien, assaillie de pressentiments et d'images funèbres. Il lui semblait qu'elle venait de parler à son père pour la dernière fois. Et, de plus, le silence auquel elle venait de se heurter à nouveau au sujet de son salut lui causait un regret poignant.

Elle se couvrit d'un manteau et sortit. La demi-clarté du matin endeuillé l'attirait, et ce brouillard opaque qui, au dehors, accablait toutes choses lui semblait en concordance secrète avec sa désolation. Dans les allées, les troncs des arbres, enveloppés de robes de vapeur, avaient des aspects de fantômes; elle se promena quelque temps au hasard dans le parc; puis elle s'engagea sur le chemin qui montait vers la chapelle et les collines.

Ce chemin conduisait aussi vers le cimetière, elle le prit par besoin de tristesse et d'une réalité pareille à ses pensées. Elle marchait là, pensant au cortège que sur cette même route il lui fau-

drait suivre bientôt... Toutefois, au milieu de cette obscurité d'âme et de cette amertume funeste, peu à peu se ranima en elle et se fit jour une espérance mystique.

Presque malgré elle, elle se mit à regarder, à écouter. L'atmosphère était ouatée et silencieuse. Elle respirait le brouillard froid qui la pénétrait. Près d'elle les arbres qui bordaient le chemin étaient encore à peine effeuillés, car jusque-là il n'y avait pas eu de fortes gelées; leurs branches hautes se perdaient dans la brume, d'où leur parure opulente descendait comme une muette cascade d'or. Entre les troncs, on apercevait les premiers plants de vignobles roux, sur lesquels s'abaissait aussitôt une terne draperie. Laure ne put s'empêcher d'imaginer la magnificence de l'automne qui était autour d'elle voilée et endormie : et ainsi, peu à peu, elle se trouva associée à la vaste attente qui pesait sur les choses. Elle songea que si le soleil déchirait la nuée, sous ses rayons magiques à perte de vue éclateraient les colorations de novembre, bronze, verdure et pourpre, plus fraîches du brouillard et de la nuit. Les gouttes de rosée scintilleraient dans la lumière, tout s'éveillerait, les pies iraient

d'arbre en arbre et on verrait voler les grives dont elle entendait parfois l'aigre appel à travers les vapeurs sur les vignes.

Or bientôt il arriva précisément qu'au souffle d'un vent plus doux le rideau de brume sur le flanc des coteaux commença à être très lentement et très mystérieusement soulevé, il devint blanc, même bleuté par endroits, comme envahi par l'azur. Il était onze heures du matin environ, le ciel et la terre s'éclairaient à la fois. Laure vit l'image qu'elle s'était formée par avance peu à peu se réaliser et s'épandre autour d'elle; et ainsi elle acheva de gravir la colline, non plus repliée sur elle-même, close en ses songes funèbres, mais, au contraire, et presque sans le vouloir, attentive, unie à ce qui s'accomplissait dans cette immense nature, le cœur et les bras plus chargés.

Çà et là, sur les étendues voisines, des dômes d'arbres émergeaient, qui étincelaient comme des joyaux. A mesure que se découvrait l'horizon et qu'elle avançait, toute mêlée à cette seconde aurore, son esprit se libérait, s'allégeait, son propre ciel se dégageait aussi. Portée, aidée, soulevée, au centre de ce paysage en train d'éclore au soleil, dans un mouvement intérieur

aussi vaste que ce que ses yeux voyaient, elle laissait peu à peu tomber et s'évanouir les impressions sensibles de la mort auxquelles elle était d'abord abandonnée.

Ainsi son âme s'ouvrit tout entière aux assurances de la vie éternelle, elle retrouva intactes ses sources profondes de clarté et de certitude... Elle atteignit la chapelle et, l'ayant dépassée, elle s'approcha de la grille qui fermait le cimetière étroit. Mais, tandis qu'elle était venue vers cet endroit comme vers une émotion extrême, au contraire, à présent, arrivée là, elle se trouvait apaisée, dédaigneuse, indifférente aux tombeaux et à cet aspect des destins. Elle posa la main sur l'un des barreaux de la grille, son regard plongea aisément à travers la brume amollie et déchiquetée; elle aperçut des sapins noirs tout pénétrés de vapeur, une allée, une croix, des dalles dans l'herbe : mais elle était comme désintéressée de la mort terrestre.

Une fois de plus elle pria pour que la volonté de son père fût éclairée comme l'était la sienne. Des hauteurs célestes, cette existence future et sublime dont elle était assurée, semblait traîner ses plis dans la minute présente. Pour obtenir ce qu'elle souhaitait si ardemment, Laure fit à

Dieu le sacrifice de sa vie, elle promit de s'enfermer dans un cloître, et pendant qu'elle soulevait ainsi de toute son âme vers le ciel cette offrande, il lui parut qu'en effet s'accomplissait un mystique échange : quelque chose était pris, quelque chose donné.

Ce vœu, qui depuis longtemps sans doute se préparait dans son cœur, lui vint aux lèvres spontanément, et elle eut ensuite l'impression d'une grande plénitude intérieure et d'une haute liberté. Non pas seulement à cause de cet espoir d'une équivalence sublime, mais comme si à présent son esprit se reposait au delà de tous les conflits. Elle ne se sentait plus en lutte ni avec elle-même, ni avec le monde extérieur, qui pour la première fois lui parut ne pas s'opposer à Dieu, mais au contraire, conduire, élever à lui, comme il était arrivé pour elle au flanc de cette colline.

Les objets de la nature lui semblèrent baignés d'un au-delà mystique ; ils se revêtirent à ses yeux d'une parure spirituelle; aussi, au lieu de se séparer d'eux avec dureté de même qu'auparavant, elle les considéra avec une douceur réconciliée, comme si, libérée du renoncement même, elle avait vu autour d'elle renaître

un monde. Le paysage, neuf et frais, achevait de se dévêtir de brume ; des nuages étincelants fuyaient dans l'azur ; la rivière tordue et bleue miroitait dans les sables. Les images terrestres ne lui pesaient plus et il ne demeurait dans leur beauté rien d'insaisissable et d'amer. Elle éprouva un contentement calme, harmonieux ; et c'est seulement plus tard que, se rappelant les circonstances de cette journée, elle se demanda comment cette fleur de certitude et de paix avait pu s'épanouir au-dessus des abîmes.

Elle se trouva en tel accord avec ce paysage déployé devant elle qu'elle eut le très obscur sentiment d'en avoir été quelques instants la conscience la plus profonde, de l'avoir presque porté en elle, tandis qu'elle s'acheminait vers cette minute du plus grand oubli de soi. Elle se remit à marcher et descendit par les pentes des coteaux. Après s'être ainsi remise, donnée, comme si les barrières de son être étaient tombées, il lui venait au cœur une bienveillance et une charité pour ainsi dire impersonnelles. A un moment elle aperçut au-dessous d'elle, à ses pieds, parmi les masses d'arbres du parc la maison avec ses toits, ses pignons, ses

murs aux encadrements de briques. Un reste de brume blanche, nette, délicate, s'enroulait autour comme une transparente écharpe de mousseline. Elle pensa à ce qui s'accomplissait là, elle se représenta l'agitation inquiète, les chuchotements mystérieux, les pas étouffés ; alors elle s'arrêta, presque étonnée d'elle-même : d'où venait donc qu'elle fût, elle, en ce moment, oublieuse, sereine, distraite ? Était-ce indifférence ? Elle se le demanda avec effroi : ou bien était-ce parce que réellement elle allait là, messagère, envoyée, portant des promesses célestes ?

***

Durant une grande partie de la journée, Charles-Armand resta sans forces. Vers trois heures de l'après-midi, il fit appeler Laure ; il lui dit que pour le moment il se trouvait mieux et qu'il voulait en profiter pour recevoir Marc et Louise, selon ce qui avait été convenu dans la matinée.

Elle répondit qu'elle allait les chercher. Il la pria de revenir avec eux, et ajouta qu'il serait content que Maximilien fût présent aussi. De

sorte que bientôt tous se trouvèrent rassemblés autour de son lit.

On le trouva très calme, et sa voix était reposée. Il dit à Marc et à Louise que son état de faiblesse ne lui avait pas permis de les recevoir plus tôt, ni de s'entretenir avec eux comme il l'aurait voulu; que Laure du reste s'était, le matin même, acquittée de sa mission de manière à rendre toute autre démarche superflue; aussi il donnait avec plaisir son consentement à un mariage que, selon le témoignage de Laure, ils désiraient l'un et l'autre du fond du cœur; il prononça ces derniers mots comme s'il sollicitait une confirmation, que tous deux s'empressèrent de lui donner.

Ils se tenaient debout à côté de lui; Laure s'était placée derrière eux à une certaine distance, debout aussi, immobile, et s'appuyant un peu contre un fauteuil. Maximilien était au pied du lit. Ces quelques paroles avaient demandé assez de temps, car Charles-Armand s'exprimait avec lenteur. Tous étaient vivement impressionnés. Laure, qui un moment auparavant se jugeait maîtresse d'elle-même et détachée, maintenant qu'elle assistait au définitif accomplissement de ce qu'elle avait préparé, venue à l'extré-

mité de son héroïque et douloureux effort, se sentait envahie lentement d'émotion et de mémoire.

Charles-Armand, s'adressant toujours à Louise et à Marc, leur dit qu'il était peiné d'attrister un tel moment par les inquiétudes que donnait sa maladie; il aurait voulu n'en point parler, mais il s'y trouvait presque obligé pour expliquer un désir qu'il avait; car, redoutant qu'il ne lui fût pas donné d'assister à leur mariage, il souhaitait tout au moins être présent à leurs engagements premiers, et voir Marc mettre au doigt de Louise l'anneau de leurs fiançailles. Aussi, vu la gravité de son état et dans l'ignorance de ce que lui réservait l'avenir même le plus prochain, il serait heureux que cette cérémonie s'accomplît au plus tôt, et ce jour même si possible, pourvu qu'il n'y eût point d'inconvénient et que tous y fussent disposés.

Eux répondirent qu'ils le remerciaient de cette attention qui leur était précieuse, qu'il lui appartenait de choisir le temps et le moment qui lui conviendraient le mieux, car pour eux un jour était comme un autre...

Charles-Armand acquiesça d'un signe de tête.

— C'est bien, dit-il.

Il réfléchit, puis reprit d'un ton grave :

— Il est vrai que vous n'avez point d'anneau... J'y ai songé déjà... Pour cette circonstance, vous prendrez, si vous voulez bien, celui que j'ai donné à ta mère, Louise, voilà vingt-six ans, lors de nos propres fiançailles : ce sera pour moi un bonheur de le revoir à ta main.

Comme tous approuvèrent, il pria son père d'aller chercher cette bague, qui était dans un meuble d'une pièce voisine.

Quand Maximilien fut sorti et tandis qu'on attendait son retour, Charles-Armand s'entretint à mi-voix avec Louise et Marc, prenant, après ce début un peu solennel, un ton très simple et familier. A plusieurs reprises il demanda à Louise si elle était heureuse, content d'entendre sa réponse; il interrogea Marc sur ses projets d'avenir, lui demandant en particulier s'il aurait envie plus tard de s'installer et de vivre à la Mettrie.

Ensuite, se penchant un peu, il aperçut Laure qui, quelques pas plus loin, était debout et seule :

— Eh bien ! et toi, mon enfant, lui dit-il, que feras-tu donc?

Répondant à cet appel affectueux, Laure s'avança, puis dit avec simplicité :

— Mon père, j'entrerai dans un couvent.

Louise et Marc s'étaient écartés pour la laisser venir jusqu'à Charles-Armand, et elle se trouvait entre eux. Tous deux tressaillirent à cette déclaration inattendue et, d'un même mouvement, la regardèrent; toutefois ils cessèrent bientôt de s'étonner d'une résolution annoncée déjà par tant d'indices. Mais Charles-Armand, lui, fut plus affecté, et il pâlit visiblement.

— Comment! Laure, murmura-t-il, t'enfermer dans un cloître... Et pour toujours!

— Oui, fit-elle gravement avec un signe de tête.

Charles-Armand continua :

— Mais tu ne m'en avais rien dit encore!... Ce matin, par exemple, pourquoi ne m'en avoir pas parlé?

Il la considérait avec une intense expression de regret.

Laure dit :

— Ce matin, je n'étais encore pas décidée.

Sa voix, quoique franche et résolue, vibrait comme si elle s'était fait sourdement violence pour se dominer.

— Comment! aujourd'hui même tu t'es décidée! Aujourd'hui pour toujours!

Puis avec une grande vivacité de ton :

— Mais, Laure, pourquoi donc?

Les doutes qui l'avaient préoccupé la nuit précédente et le matin lui revinrent à la mémoire; il vit un rapport entre ses suppositions et cet événement nouveau, qui lui parut les confirmer. Il hocha la tête.

— Laure, Laure, fit-il, avec un ton de reproche, tu ne m'as pas tout dit...

Puis soudain il fut étonné du sacrifice que peut-être elle avait fait et de toute sa conduite; son regard s'arrêta une seconde sur elle avec un éclat singulier; de nouveau il murmura :

— Laure...

Ensuite il parut absorbé par des pensées très lourdes et sa réflexion s'acheva par un geste lassé.

Tous se taisaient.

Maximilien rentra, tenant à la main l'écrin qu'il était allé chercher. Il le remit à son fils. Charles-Armand l'ouvrit, en tira la bague, que chacun suivit des yeux; il la garda quelque temps, et parut l'examiner avec attention. Laure s'était écartée et était revenue à sa première

place. L'ombre du soir rapide de novembre commençait à glisser dans la pièce, jetant déjà de l'obscurité autour du lit de Charles-Armand. Dans ses doigts cependant la bague brillait. Un beau diamant limpide semblait cueillir les reflets fuyants du jour, au milieu d'un cortège de pierreries minuscules qui pétillaient comme de petits regards. Après l'avoir contemplée, Charles-Armand la tendit à Marc :

— Prenez, lui dit-il, cet anneau qui me rappelle tant de choses... Plus tard, vous donnerez à Louise une autre bague que vous aurez choisie avec elle et qui lui plaira : celle-ci n'est que symbole et qu'image. Vos fiançailles sont précipitées, c'est moi qui en suis la cause...

A ce moment, il s'interrompit et, ayant levé la tête, il dit :

— Laure, pourquoi pleures-tu?

On se retourna, on vit qu'en effet des larmes coulaient de ses yeux. Elle fit signe qu'on la laissât, qu'on ne s'occupât point d'elle. Son émotion ne surprit pas, car tous avaient la gorge serrée. Marc prit l'anneau, et le mit au doigt de sa fiancée.

Mais Laure, dès l'instant où elle eut ainsi commencé à céder à ses pleurs, se trouva sans

force et désemparée. Ses peines endormies allaient s'éveillant l'une l'autre ; et, du plus lointain d'elle-même, comme s'ils avaient été entraînés par le flot de ses larmes, remontaient une multitude de sentiments refoulés ou abolis. Non qu'elle regrettât rien, mais elle ne pouvait se défendre contre le mal que lui faisaient tant d'images accourues du passé. Ce fut une brusque détente de sa volonté, une faiblesse soudaine et imprévue. Son père, persuadé tout à coup de la vérité de ses soupçons, la regardait, consterné. Elle n'eut plus le courage de son secret; elle alla vers lui comme vers un abri, vers un refuge, vers lui qui savait, qui pouvait comprendre. Elle était frêle, pliée, elle avait caché sa figure dans ses mains, et elle semblait subir une détresse infinie.

Charles-Armand s'était brusquement soulevé; son visage était bouleversé; à nouveau il devint très pâle. Autour de lui on attribua le désespoir de Laure à la gravité de cette scène; mais lui, préparé par ses soupçons et sa longue inquiétude, voyait clair à présent, et ne conservait aucun doute. Laure était venue très près de lui. Il lui dit à voix basse :

— J'avais donc, ce matin, deviné juste!

Et elle, perdue dans ses larmes, fit signe que oui.

A son désespoir Charles-Armand mesura son sacrifice; il songea à son existence désormais vouée au cloître; dans un éclair il se représenta sa longue patience, son secret, sa grandeur d'âme ; à peine si de ce premier regard il pouvait tout sonder. Il fut saisi d'une admiration mêlée d'un immense regret. Il laissa retomber sa tête sur son oreiller, en balbutiant quelques mots comme s'il s'était fait un reproche à lui-même. Puis une seconde fois se soulevant un peu, il prit avec tendresse la main de Laure et murmura :

— Mon enfant, mon enfant, à quelques heures de mourir, que puis-je encore pour toi?

Maximilien et Marc, lorsqu'ils avaient vu les sanglots de Laure et son soudain élan vers son père, au fond d'eux-mêmes l'avaient blâmée, car ils redoutaient pour lui l'impression d'une circonstance si émouvante. Ce rapide dialogue ne vint pas jusqu'à leurs oreilles; Louise ne l'entendit pas non plus; mais ils virent Laure, qui était penchée vers son père, se redresser vivement avec un geste effrayé. Charles-Armand paraissait s'évanouir. Marc s'approcha vivement.

— Il faut le laisser en repos, dit-il. Laure, voyez, ce sont trop d'événements pour lui. C'était inévitable. Le mieux est que tout le monde s'éloigne.

On suivit son conseil. Elle, sa sœur et Maximilien se retirèrent au bout de la chambre, puis passèrent dans le cabinet de travail qui y attenait.

***

Laure, durant quelques minutes, resta là, confuse, maudissant sa faiblesse et ses larmes invincibles. Il lui semblait que chacun avait dû lire ouvertement dans son cœur, et surtout elle tremblait que l'émotion où elle venait de voir son père ne lui devînt fatale. Sa sœur et son grand-père, devinant cette dernière crainte, s'appliquèrent de leur mieux à la rassurer; rien ne révélait, d'autre part, qu'ils eussent pénétré les vrais motifs de ses pleurs. Elle se remit peu à peu. La nuit était venue, on alluma les lampes. Charles-Armand, qui avait perdu connaissance, ne revenait que difficilement à lui; une heure passa sans qu'il se produisît dans son état de changement notable.

Laure sortit et gagna sa chambre. Elle ne sut comment la nouvelle de l'aggravation de la maladie de son père s'était répandue, mais elle rencontra dans le vestibule plusieurs domestiques qui l'interrogèrent avec des paroles inquiètes. Une fois parvenue chez elle, elle se mit à genoux et pria; et alors, au milieu du désordre de ses pensées, elle sentit en elle naître, grandir, effaçant, dominant tout, l'obligation d'un devoir impérieux.

Car il n'y avait plus de délai, l'heure inexorable était arrivée... Les dernières paroles que lui avait dites Charles-Armand lui revenaient à l'esprit et résonnaient encore à ses oreilles; et toute tendue vers le désir de sauver l'âme de son père, elle y voulait voir un acquiescement à ce qu'elle avait demandé. N'avait-il pas déclaré consentir à ce qu'elle souhaiterait? A quoi pouvait-il penser, sinon à cela? Il fallait bien que ce fût ainsi! Que valaient sa vie à elle, le don d'elle-même, tant de prières, tant de souffrances, s'ils ne valaient point cela? Les impressions exaltantes éprouvées durant sa promenade de la matinée se prolongeaient dans son âme. Cette détresse soudaine, ce mouvement irrésistible qui l'avait jetée vers son père, cet

incident de l'heure précédente, qui avait été pour elle-même si imprévu et à peine explicable, lui apparaissaient maintenant marqués du sceau d'une intervention mystérieuse et presque divine.

Elle sortit de sa chambre et revint dans le bureau attenant à celle de Charles-Armand. Elle y retrouva Maximilien, Louise et Marc. On lui dit que son père allait un peu mieux. Elle s'approcha de Marc et l'interrogea à voix basse, voulant savoir ce qu'il pensait de l'état de Charles-Armand. Marc lui dit qu'il pouvait encore reprendre quelques forces, mais il laissa en même temps paraître par un geste qu'il n'y comptait guère, et qu'aussi bien il n'y avait pas même lieu de le désirer.

Ayant entendu cette réponse qu'elle prévoyait, elle s'écarta et se plaçant bien en face de tous, elle demanda si l'on ferait venir un prêtre.

Sa voix était un peu grêle, mais nette, décidée.

Elle savait que cette proposition allait rencontrer de la résistance; en effet, il y eut un mouvement général de surprise et sans doute aussi de contrariété. Mais son attitude ne chan-

gea pas. Après un silence, Maximilien lui répondit.

— Laure, fit-il sur un ton de reproche affectueux et presque de prière, tu nous as toi-même avoué que cela n'était pas dans les intentions de ton père. Il te l'a dit... Pourrions-nous maintenant agir contre son sentiment déclaré?

Il savait qu'il peinait Laure profondément; il était venu près d'elle, et comme pour lui demander pardon de ce qu'il devait dire, il lui avait pris la main, d'un geste affectueux. Laure lui abandonna sa main, mais distraitement, presque sans y prendre garde, sans qu'un trait de son visage changeât. On vit bien que sa volonté n'avait pas fléchi.

Maximilien, attristé de son insistance, lui rappela à nouveau le refus de son père.

— Sans doute, dit Laure, mais, à présent, quelque chose est changé.

On ne releva pas cette réponse et personne ne chercha à savoir ce qui était changé.

Marc objecta que les sacrements n'étaient pourtant pas des signes purement matériels, valables en dehors de tout consentement.

Elle répliqua, de son ton calme et résolu, qu'elle avait sollicité de Dieu qu'il inspirât à

son père ce consentement ; que c'était à cette intention même qu'elle avait fait vœu d'entrer en religion : aussi, comment dire, si les derniers sacrements étaient conférés à son père, que rien de spirituel n'y était mêlé ?

Ces mots impressionnèrent vivement : on connut la profondeur de son désir ; que pouvaient des raisons d'ordre humain ? On sentit qu'il faudrait céder.

Maximilien, cependant, dit :

— Ton père n'est pas hors d'état de s'apercevoir de ce qui se passe.

Laure fit un signe d'acquiescement, comme pour indiquer que ce n'était nullement une objection.

— S'il ne veut pas ? poursuivit Maximilien.

— Il voudra, dit Laure. Il a déjà presque promis... Mais j'ai toujours pensé qu'il fallait d'abord l'interroger. J'irai vers lui.

Maximilien, Louise et Marc éprouvèrent un sentiment d'angoisse, car il leur était douloureux de s'opposer à Laure, mais également douloureux que les dernières heures de Charles-Armand fussent ainsi troublées. Ils se rendaient compte que Laure était très loin d'eux, se mouvait dans une autre atmosphère : et cependant

ils ne se représentaient pas encore à quel point pour elle l'aspect matériel et physique de la mort s'était effacé.

Laure se dirigea vers la chambre de son père, Louise voulut la suivre, et y entra avec elle, mais elle s'arrêta à mi-chemin du lit de Charles-Armand. La pièce était à demi plongée dans l'ombre; une seule lampe, voilée d'un abat-jour épais, brûlait sur une table. Laure la prit. Venue au chevet de son père, elle tint cette lampe très haut et un peu écartée, pour que la lumière ne le blessât point. Dans la vaste chambre il n'y eut que cette place étroite autour d'elle qui fût en pleine clarté. Maximilien et Marc étaient restés en arrière.

Elle adressa donc à son père la question qu'elle s'était proposée. Charles-Armand entendit peut-être. Il fit un effort comme pour parler, et cependant ne répondit pas. Quelques secondes s'écoulèrent dans une attente cruelle. Louise appela Laure d'une voix basse et suppliante. Mais Laure n'y prit point garde et répéta sa question avec la même intonation claire et précise.

Encore cette fois elle n'obtint point de réponse et cependant elle ne se retira pas. Cette obstination révolta Louise, qui vint jusqu'à

elle et, saisissant son bras avec force, lui dit :

— Laure ! comme tu es dure !

— Laure ! je ne vous comprends pas, dit de son côté Marc, qui s'était approché.

Louise ni Marc ne purent, par la suite, oublier cette minute ni la lui pardonner. Ils ne savaient pas combien elle avait souffert, ils ne concevaient pas non plus assez qu'elle, ainsi penchée avec cette lampe vers ce mourant très aimé, c'était, selon sa vision propre, tout autre chose que ce qu'eux-mêmes apercevaient.

Cette fois, Charles-Armand répondit. Il prononça une phrase dont le sens précis, à vrai dire, échappa, mais qui avait, sans aucun doute, le ton d'un acquiescement. Tous en eurent l'impression, sans cependant aller, comme Laure, jusqu'à y voir la manifestation d'une volonté véritable.

Elle causa un instant avec Maximilien, puis ils sortirent ensemble. Dans le vestibule et sur les marches de l'escalier, ils rencontrèrent un groupe nombreux de serviteurs, jardiniers, de domestiques de la ferme voisine, qui étaient venus aux nouvelles, et qui, dans une demi-obscurité, attendaient en silence. Maximilien appela l'un

d'eux et lui dit d'aller chercher le prêtre de la paroisse. Cette nouvelle circula et se répandit parmi eux aussitôt; Maximilien fut frappé de voir qu'elle causait une satisfaction réelle et comme un soulagement à ces gens, non point pieux précisément, mais très attachés aux rites et aux usages. Ils n'eurent point de doute que cette décision dernière fût due à l'influence de Laure, et, tandis qu'elle passait, ils s'écartèrent devant elle avec une déférence particulière et visible.

Maximilien le lui fit remarquer, pensant que cette sympathie la toucherait. Mais elle y fit à peine attention... Que pensait-elle? Il ne le sut.

Elle voulut respirer quelques instants l'air du dehors; elle descendit seule jusqu'à la porte, qu'elle ouvrit, et elle vint sur le perron. Il était plus de sept heures du soir; l'obscurité était complète, il faisait froid, le ciel était découvert, non pas ces cieux d'été tout vivants et chargés d'astres, mais des étendues glacées et sombres où s'égrenaient des étoiles solitaires...

Elle frissonna devant cette immensité; au cours de ces minutes de fièvre, elle venait vers la nuit comme vers un refuge, pour lui demander un peu de détente et de calme :

mais voilà qu'au contraire, elle avait presque peur de ces profondeurs démesurées. Où donc s'abriter? elle ne savait plus... Elle revit cette alcôve qu'elle venait de quitter, petite, chétive, sous la clarté étroite de sa lampe, avec son drame infini. Quand on porte en soi de pareilles images, on ne peut pas s'en aller sous les astres... Elle rentra craintive, courbant la tête sous les étoiles.

Un prêtre vint, homme âgé et doux. Il fut laissé quelque temps seul près de Charles-Armand. Ensuite, lorsqu'il lui donna les derniers sacrements, tout le monde entra. On ouvrit les portes, le petit peuple qui attendait entra dans la pièce et, très recueilli, s'agenouilla vis-à-vis du lit de Charles-Armand.

La salle était maintenant très éclairée. Charles-Armand ne se rendait compte de rien. Maximilien, voûté, les traits creusés, se tenait près de lui. Louise, à quelque distance, était à genoux sur un prie-Dieu, la figure dans les mains; Marc était à côté d'elle. Laure se trouvait en face de son père, entre son lit et les gens agenouillés, debout, la figure calme, ayant dans le regard un reflet immobile.

Le prêtre, quand il eut terminé son office, s'ef-

faça et sortit. Cependant, lui parti, pas une personne ne bougea. Qu'attendait-on? Nul n'aurait su le dire, et cependant on attendait comme si quelque chose allait se passer. Une minute peut-être s'écoula ainsi.

Or, au milieu de ce silence et de cette immobilité, il arriva ceci : Charles-Armand, après un long accablement, se ranima un peu, fit un mouvement et ouvrit les yeux. Sans doute il chercha Laure du regard, car lorsqu'il l'eut aperçue, un bref et suprême dialogue s'engagea entre elle et lui. Un immense frisson passa sur l'assemblée, car on était déjà persuadé qu'on ne l'entendrait plus jamais. D'une voix faible et douce, mais qui gardait intacts son intonation particulière et son timbre un peu musical, il dit :

— Ma fille!

Et il ajouta aussitôt après :

— Je suis bien heureux de te revoir...

A l'émotion et à la tendresse de son accent, on sentit que c'était elle particulièrement, de préférence à toute autre personne, qu'il était heureux de voir encore; seulement, on ne pouvait savoir pourquoi.

Laure s'approcha. Toutes les têtes se cour-

bèrent. Elle seule resta droite dans la lumière. Elle dit :

— Mon père, me voici...

Sa voix était égale, rigide, unie, et cependant, au cours du colloque rapide et imprévu qui suivit, chacune de ses paroles eut un son splendide, comme si elles tombaient d'une hauteur merveilleuse.

Charles-Armand reprit :

— J'étais comme dans un profond sommeil...

Il ajouta : « J'ai souffert, crié peut-être... »

Laure dit :

— Rassure-toi.

Il continua :

— Mais tout est fini.

Puis, avec une solennité qui fit à nouveau courir un frémissement dans l'assistance, il dit lentement :

— Tout est fini : où vais-je entrer à présent?

Laure répondit :

— Mon père, dans le royaume des âmes.

Sans doute, à ces mots, il se représenta en un instant tout ce qu'il avait su de l'âme de sa fille, et peut-être aussi songea-t-il à la force qu'elle avait prise dans ses espérances célestes; avec

une admiration émue, après quelques secondes, il répondit :

— Dans ton royaume, Laure... Peux-tu m'ouvrir la porte de ton royaume?

Elle, à nouveau, avec une sereine certitude dit:

— Mon père, les portes te seront ouvertes.

Après cela, il laissa retomber sa tête, qu'il avait légèrement soulevée. Encore une fois il pensa au sacrifice de sa fille, dont la révélation l'avait, quelques heures plus tôt, bouleversé; il lui dit d'un ton ample, grave, reconnaissant :

— Mon enfant, pour ce que tu as été, merci!

Puis, très lentement, il ajouta ce vœu :

— Qu'un jour tout puisse être apaisé!

Ce fut fini. Un dernier souffle glissa sur ses lèvres; on eût pu croire qu'il venait de s'endormir, ses traits se détendirent, et plus jamais on n'entendit sa voix.

Dans ce qu'il avait dit, Laure voyait en ce moment une approbation sublime de sa conduite et de ses volontés. On entendit une rumeur, des sanglots parmi l'assistance, que ce dialogue avait profondément remuée : combien peu, cependant, pouvaient comprendre tout ce que ces paroles suprêmes justifiaient, adoucissaient, déliaient, et soupçonner le prix de cette haute

harmonie, qui, sur tant de scènes cruelles, venait mettre sa couronne et son repos.

On se leva. Les gens sortirent lentement et sans bruit. Laure, à son tour, s'était jetée à genoux devant le lit de son père, épuisée à présent, brisée, vaincue par cette longue tempête. Elle laissa les larmes inonder son visage. Un moment après, quelques personnes attardées dans le vestibule devant la chambre virent, par la porte entre-bâillée, Maximilien s'approcher d'elle, poser la main sur son épaule comme s'il voulait maintenant l'emmener, et elle lever vers lui un regard vide qui semblait ne plus comprendre.

Quelques jours plus tard, elle eut avec son grand-père une conversation où il essaya de la faire revenir sur les résolutions qu'elle avait prises, d'en retarder tout au moins l'accomplissement. Il lui conseilla d'attendre, de ne pas prendre de décision définitive au cours d'une

crise d'âme peut-être passagère et au milieu de la douleur que lui avait causée la mort de son père.

— Tu as été ces jours-ci, lui dit-il, profondément blessée : aussi il te semble à présent que tu ne peux plus rien recevoir de la vie; je sais, c'est ainsi lorsqu'on est jeune : dans la douleur et même dans la joie, il semble que la vie ne compte plus; on l'engage, on la dédaigne, on la donne, on promet les années... Combien je voudrais te voir moins généreuse et plus sage, moi pour qui le temps plus mesuré est devenu plus précieux, et qui reçois comme un bienfait presque chacun des jours qui me sont accordés... C'est pour moi une chose douloureuse que, aussitôt après avoir perdu mon fils, il me faille dire encore un second adieu...

« Pourtant, je m'en rends compte, je le vois : je ne puis rien... Soit! Il est sans doute des voix plus impérieuses que la mienne; il faut que chaque âme subisse son histoire... Ainsi, après que tu as été longtemps mon enfant selon l'esprit, ton existence s'accomplira sous une loi que je ne puis aimer : représente-toi avec quel regret je te dis adieu quand tu me quittes

pour un univers que j'ignore et où je n'entrerai pas... »

Mais Laure était résolue à ne point fléchir, et à accomplir le vœu qu'elle avait fait.

Elle partit de la Mettrie peu de jours après, croyant bien, à ce moment-là, n'y jamais rentrer.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le mois de mars est, dans les régions du centre de la France, le moment de l'année le plus indécis et le plus maussade. Çà et là, sur l'étendue des jours ternes, se pose une belle après-midi fragile, qui fait rayonner durant quelques heures une lumière cristalline et douce ; alors dans l'air des souffles glissent, jeunes, tièdes, caressants, des parfums de violettes flottent. Mais un rapide retour du froid efface comme un mensonge ces conquêtes hâtives du printemps.

La tombée de la nuit sur les champs est, à cette époque, triste, tragique et silencieuse comme les crépuscules du plus profond hiver.

Sans doute les blés naissants étalent déjà leurs tapis légers de verdure tendre; on rencontre des bergeronnettes qui trottinent sur les routes ou qui font sans fin leur toilette au bord des étangs; mais, en dépit de quelques sourires, la nature est engourdie dans un pesant sommeil. Elle est inerte, grave... Dans quelque étroit décor familier, au coin d'un champ, ou bien au détour d'une allée de parc écartée et solitaire, près d'une statue qui s'effrite, on s'arrête tout à coup, saisi de ce silence et de cette vaste torpeur. Les branches des arbres sont sèches et noires, le ciel est bas, l'air doux; aucun bruit, pas même un sourd murmure; on écoute, on regarde : le cœur est serré par ce grand sérieux. Dans un mur en pierres sèches, sous un fouillis de lianes mortes, un petit rat aux mouvements prestes, dont l'œil rond et noir pétille, apparaît au bord d'un trou. On le voit s'emparer d'une feuille de lierre qu'il grignote sans bruit : rien d'autre ne vit ou ne bouge.

Tant d'immobilité accable la pensée; mais tout à coup, du ciel devenu noir et chargé, la neige tombe en flocons minuscules qui dansent et voltigent comme de fines mouches blanches, en même temps qu'un coup de vent aigre sou-

lève de terre et fait tourbillonner quelques folles feuilles de l'automne...

Par une telle après-midi de mars, changeante, nuancée et pleine encore des senteurs de l'hiver, Laure marche sur la route qui mène de la gare de V... à la Mettrie, près d'un coupé dont les chevaux sont au pas. C'est la première fois qu'elle revient dans ces lieux depuis la mort de son père. Pour retarder l'instant d'un retour qui l'émeut, elle a voulu aller ainsi à pied quelques minutes. Elle a une fourrure sur les épaules, ses mains sont enfoncées dans un manchon, quoique l'air ne soit point froid.

Sur ces bords de l'Allier la route traverse de vastes terrains plats qui sont, de côté et d'autre, plantés à perte de vue de peupliers et de saules. Quand Laure y était, en partant, passée pour la dernière fois, c'était par un matin de décembre glacial, sous un ciel brumeux ; le chemin était gelé et sonore ; d'innombrables aiguilles de givre mettaient une fine peluche blanche sur les haies : elle se revoit telle qu'elle était à ce moment-là, dans la voiture qui l'emportait, frileuse et pensive. Aujourd'hui le temps est tout autre, découvert, hésitant,

délicat; parfois, une coulée de lumière allume dans une clairière lointaine une fête douce et mystérieuse; Laure sait aussi dans son cœur de profonds changements... Depuis ce moment, un hiver a passé, un long hiver de sept années.

Elle a plus de trente ans maintenant. Des circonstances étrangères à sa volonté lui ont rendu une liberté imprévue, et elle est dans l'incertitude sur la façon dont elle disposera de l'avenir. Elle a été longtemps malade et elle vient chercher près de sa sœur un repos qui rétablisse sa santé.

Durant les six premières années de son absence elle avait vécu au couvent, selon la résolution qu'elle avait prise. Mais ensuite il lui avait fallu s'éloigner. Elle n'était pas assez forte pour supporter les austérités de la règle; et durant tout ce temps on avait retardé le moment de ses vœux, car autour d'elle on avait douté sans cesse qu'elle pût demeurer.

Il ne s'était jamais trouvé en elle cet état de bien-être intérieur, d'équilibre et de paix qui l'aurait soutenue et qui lui aurait rendu les privations plus faciles : non sans motif, ceux qui la dirigeaient estimèrent que la discipline des ordres contemplatifs ne convenait pas à sa nature. Elle-même s'apercevait, en dépit de son

choix et de ses préférences premières, que la tension d'âme et l'incessante méditation qui sont exigées là avaient sur elle un effet trop violent et presque dangereux, — cependant sans qu'elle rencontrât personne qui parût entendre au juste pourquoi.

Toujours, du reste, elle s'était vue aimée, recherchée, environnée même d'une estime particulière qui naissait naturellement autour d'elle. Pourtant en dépit de cette sympathie, elle passa des années difficiles, qui usèrent ses forces. Finalement, elle fut gravement malade et elle resta quelque temps en péril; on la sauva, mais elle souffrait fréquemment de maux de tête violents, et elle continua à porter les signes d'un épuisement physique que sûrement la vie du cloître ne réparerait pas. C'est pourquoi on se refusa à la garder, et il lui fut conseillé, comme le meilleur remède, de se composer une existence où aurait place une certaine activité extérieure et pratique.

Elle se soumit très simplement. Elle sortit du couvent, laissa l'habit religieux. Après sa longue réclusion, elle éprouva quelque étonnement à se retrouver dans le monde.

Elle se rendit auprès d'une amie qui avait

fondé à Roubaix, dans un des quartiers les plus pauvres de la ville, un dispensaire pour enfants; elle fit l'essai d'habiter avec elle, et de l'aider dans l'accomplissement de sa tâche. Elle passa là l'automne et l'hiver qui précédèrent son retour à la Mettrie.

Dans cette maison venait chaque matin un défilé misérable d'enfants estropiés, blessés ou malades. Un médecin les examinait. Laure et son amie assistaient à la consultation et ensuite donnaient les soins prescrits. Elles distribuaient aussi des vêtements et des remèdes. Le jeudi et le dimanche, elles réunissaient des enfants dans la cour du dispensaire, pour ne pas les laisser oisifs dans les rues; elles les faisaient jouer et leur donnaient quelques enseignements de religion et de morale. Laure mena là durant quelques mois une existence occupée, laborieuse, pour laquelle, à vrai dire, elle n'avait pas de penchant spontané et dont sa santé ne recevait aucun bien, mais dont elle voyait directement l'utilité et qui remplissait ses jours.

Elle avait alors revu sa sœur, après une longue séparation. Elle lui avait fait part de sa maladie et du danger qu'elle avait couru, mais seulement lorsqu'elle était déjà un peu rétablie et que son

installation à Roubaix était décidée. Louise lui écrivit affectueusement et lui annonça qu'elle irait l'y voir au cours du prochain séjour qu'elle ferait à Paris. Leurs relations, jusque-là, avaient été assez distendues; elles s'écrivaient, mais plutôt rarement; Laure aimait peu parler d'elle, et, d'autre part, elle n'avait guère d'événements à raconter. De temps en temps Louise la mettait au courant de ce qui se passait à la Mettrie. Sûrement elle n'avait jamais deviné les sentiments de sa sœur ni rien connu de ce qui était survenu jadis entre elle et Marc. Laure, du reste, préférait qu'il en fût ainsi.

Marc et sa femme habitaient depuis leur mariage dans la maison de la Mettrie; ils y passaient la plus grande partie de l'année; ils avaient aussi un appartement à Paris et y venaient quelque temps chaque hiver... Ils avaient vu mourir Maximilien. Après être restés près de six ans sans enfant, un fils leur était né.

Selon la promesse qu'elle avait faite, Louise vint voir Laure à Roubaix, dans le commencement de janvier.

Elle arriva de Paris dans la matinée. Elle montra dans le premier moment beaucoup de joie à retrouver sa sœur, et elle la serra dans

ses bras avec tendresse. Puis, la dévisageant avec des façons d'amicale autorité, elle déclara que ses traits étaient creusés, fatigués, qu'elle avait encore l'air d'une malade, qu'il fallait qu'elle prît enfin la résolution de se soigner. Elle voulut se renseigner sur sa manière de vivre, et, dans la première animation de leur rencontre elle lui posa une foule de questions. Puis elle demanda à visiter la maison.

Laure la fit passer dans les trois ou quatre pièces du rez-de-chaussée, une salle de consultation, une infirmerie, une lingerie, d'aspect plutôt triste, et qui ne contenaient que les meubles les plus simples et les plus nécessaires. Ensuite elle la conduisit au premier étage par un escalier obscur, et la fit entrer dans sa chambre, qui était petite, sévère et nue. Les murs en étaient blanchis à la chaux ; une fenêtre unique donnait sur la rue, aux maisons basses et noirâtres ; elles restèrent là ensemble un moment. Laure offrit à sa sœur une chaise de paille et s'assit sur le bord de son lit. Louise parcourut la pièce des yeux avec un air de gêne.

— Tu devrais avoir d'autres meubles, dit-elle comme un conseil ou un reproche timide. Si je

savais que tu dusses rester ici, je voudrais moi-même t'installer mieux.

Laure refusa avec un sourire... Mais elle voyait bien que la toilette de Louise et sa personne même faisaient contraste avec l'austérité et la pauvreté de ce local.

Louise était presque belle maintenant; les lignes de son corps avaient pris de l'ampleur, mais d'une manière qui lui seyait et qui n'altérait pas la grâce de ses attitudes et de ses mouvements. Son teint avait gardé sa fraîcheur rosée d'autrefois, elle avait la même physionomie avenante et ouverte, la même spontanéité dans ses manières. Sa mise élégante, ses fourrures luxueuses, son chapeau où ondoyait une large plume, le parfum qui flottait autour d'elle, le soin donné aux moindres détails de sa toilette révélaient des goûts de bien-être ou même de frivolité qui, dans ce décor et ce milieu, ne pouvaient manquer d'être heurtés. Il fut évident qu'elle s'y trouvait mal à l'aise; une moue légère s'était dessinée sur ses lèvres; et maintenant, tandis qu'elle redescendait les escaliers avec Laure, et passait à nouveau de pièce en pièce, elle promenait un regard presque peureux sur cette maison où vivait sa sœur, de-

meure qui évoquait d'abord chez elle l'idée d'une existence très mesquine et chétive, et qui, de plus, par sa destination et par mille indices, faisait penser avec un frisson à toute la misère du monde.

Son entrain, sa vivacité du début, sa curiosité même s'évanouirent. Peut-être mesurait-elle mieux à présent la distance qui la séparait de Laure, dans ce cadre de sa vie. L'idée lui venait qu'entre elles il n'y avait plus grand'chose de commun ; et peut-être parce qu'elle y pensait, ou simplement parce que les sujets faisaient défaut, à partir de ce moment leur conversation languit un peu.

Elle continua cependant à poser à Laure des questions sur l'emploi de ses journées. Laure répondait d'une voix limpide, égale, s'expliquant sans hâte ni ennui. Louise témoignait pour ces occupations à la fois de l'aversion et de la déférence.

— Je ne sais comment cela peut te convenir... murmura-t-elle plusieurs fois en hochant la tête.

Laure lui dit qu'elle n'était pas décidée à demeurer là, qu'elle n'avait pas de projets arrêtés pour les années suivantes. Louise l'engagea vivement à venir s'installer quelque temps à la Mettrie : là elle se reposerait,

retrouverait la santé; elle réfléchirait à loisir et fixerait son choix pour l'avenir sur des occupations et un genre de vie qui lui conviendraient réellement.

Elles déjeunèrent ensemble dans la maison, ensuite elles sortirent. Louise devait prendre un train avant cinq heures pour rentrer à Paris. Elles se promenèrent dans un square, puis elles se dirigèrent lentement vers la gare par des boulevards peu fréquentés.

Louise ne parlait presque plus; Laure pensa avec chagrin que peut-être elle s'ennuyait.

Le soleil d'hiver pâle et déteint tombait sur les façades des maisons d'ouvriers, tristes et sombres. C'était un temps fade de dégel; il y avait par terre une boue noire, avec des tas de neige çà et là. Elles longeaient des murs d'usine. Parfois un groupe d'enfants jouaient avec des cris sur ces boulevards inanimés.

— Dieu! que cette ville est triste! dit Louise en promenant les yeux autour d'elle. Cela serre le cœur. Je ne pourrais pas vivre ici.

Elle ajouta, se reprenant :

— Je sais bien, toi tu es au-dessus de ces impressions; c'est beaucoup mieux...

Mais cet éloge tombait un peu à faux, comme

lorsqu'on loue une personne d'un mérite dont pour soi-même visiblement on ne se soucie pas.

Laure lui parla de son fils, en demanda des nouvelles.

— J'aurais aimé le voir aussi, dit-elle. Il a seize mois maintenant, n'est-ce pas?

Louise compta, puis dit avec un sourire :

— Oui, juste seize mois ces jours-ci.

Laure demanda également des nouvelles de Marc. Depuis quelques heures que sa sœur était là, elle avait souvent pensé aux événements d'autrefois; mais quand elle se voyait elle-même dans ce lointain, c'était comme une personne étrangère qu'elle ne connaissait presque plus. Elle demanda ensuite à Louise si elle se plaisait à Paris.

— Oh! oui, dit Louise assez distraitement. Nous y avons maintenant beaucoup de relations...

Mais elle ne parut pas disposée à entrer dans plus de détails; aussi Laure n'insista pas. Voyant ses manières très mondaines, sa mise recherchée, elle ne put s'empêcher de penser que sa sœur menait sans doute à Paris une existence de plaisirs et de fêtes, à laquelle elle s'était arrachée pour cette visite d'un jour. Elle la regarda : la physionomie de Louise n'exprimait cependant

pas la frivolité ou l'insouciance, elle portait plutôt une marque sérieuse, presque pensive, une certaine mélancolie. Tandis qu'elles marchaient l'une près de l'autre en silence, Laure détaillait ses traits, et elle considéra longuement et avec tendresse ses beaux yeux bleus qui, autrefois, s'illuminaient si aisément d'enthousiasme.

Lorsqu'elles eurent atteint la gare où elles allaient se séparer, Louise sembla retrouver brusquement l'animation des premiers moments de son arrivée. A plusieurs reprises elle embrassa Laure affectueusement, lui disant qu'elle était très heureuse de l'avoir revue.

— Et maintenant, ajouta-t-elle d'un ton décidé et comme si elle concluait par là tout leur entretien, c'est une chose entendue : je t'attendrai à la Mettrie dès que nous y serons de retour.

Laure cependant n'avait rien promis. Et elle évita encore de s'engager.

Elles allèrent ensemble sur le quai de la gare, qui était très encombré. Le soir tombait ; aux extrémités du hall on voyait dans les rougeurs du crépuscule s'allumer des globes électriques bleuâtres. Un train rapide arriva, et arrêta devant elles ses longs wagons très éclairés. Louise

monta vivement dans l'un d'eux; elle se choisit une place dans un compartiment; puis revint dans le couloir du wagon et, ayant baissé la glace d'une portière, elle se pencha en souriant.

Le train partit.

Laure, en rentrant chez elle par les rues confuses, songeait avec tristesse qu'elles ne s'étaient dit l'une à l'autre rien de ce qui les concernait personnellement et de ce qui touchait à leurs vies véritables.

Durant les semaines suivantes elle se familiarisa avec ce projet de se rendre à la Mettrie, auquel elle s'était d'abord très peu arrêtée. Louise lui écrivit plusieurs lettres où elle continuait à l'inviter avec insistance. Elle vit aussi par une lettre de sa sœur qu'elle pouvait faire à peu près coïncider son séjour avec une absence de Marc : elle ne cherchait pas précisément à l'éviter, néanmoins cette circonstance l'encouragea.

Ce retour était pour elle un grave événement, et durant plusieurs semaines elle s'y prépara avec émotion : elle reverrait ces lieux de sa jeunesse, ce vallon, complice cher et secret de sa destinée. Il lui semblait qu'en retrouvant sa

sœur installée là, elle allait jeter sur ce qu'aurait pu être sa propre vie un regard curieux et doux. Il ne lui déplaisait pas non plus de reprendre contact à présent avec cette vie courante et commune qu'elle avait dédaignée et fuie autrefois; et elle attendait de cette expérience nouvelle une indication pour ses projets incertains.

Elle était prévenue qu'en arrivant à la Mettrie elle y trouverait quelques invités, qui devaient du reste s'en aller au bout de très peu de jours; Marc partirait en même temps qu'eux. Elle avait demandé que ni Louise ni Marc ne vinssent l'attendre à la descente du train, car elle préférait faire seule le trajet de la gare à la Mettrie.

Donc, en venant, tandis que sa voiture traversait les prairies boisées que la route coupe avant d'atteindre l'Allier, elle avait voulu aller à pied quelques instants. Ayant fait passer l'équipage devant elle, elle chemina lentement sur l'herbe du talus.

Au-dessus de la multitude pressée des saules elle voyait émerger quelques beaux chênes garnis d'un feuillage jauni et fatigué, où l'hiver avait fait de larges blessures; le soleil, par instants, touchait et illuminait leur faîte. Elle respi-

rait l'air de son pays natal et elle s'étonnait qu'il eût une saveur si particulière; elle songea au nombre immense des jours écoulés depuis son départ... Combien elle se sentait en ce moment atteinte et changée par eux ! combien différente, lointaine ! Et cependant cette pensée ne lui était pas amère, car en même temps elle se savait l'âme plus riche, plus nuancée, plus lourde, plus ouverte, chargée d'un savoir plus équitable et plus profond. Elle reconnaissait là l'influence toute pure des années; et ainsi réfléchissant, se souvenant, il lui sembla qu'elle voyait un beau fleuve de temps qui avait coulé depuis ses sentiments d'autrefois, vifs, décidés, étincelants et frais, jusqu'à cette heure dorée, plus sage et plus mûrie.

⁂

En arrivant à la Mettrie, elle fut reçue au bas du perron par Louise et Marc; tandis qu'elle montait les marches à côté d'eux, ils lui posèrent des questions sur son voyage, sa santé, toutefois avec une certaine nuance de courtoisie banale que Laure remarqua.

Elle entra dans la maison, et tandis que Louise l'aidait à se défaire de son manteau, elle

s'étonnait de trouver, au lieu de l'ancien vestibule étroit, un hall en rotonde, au fond duquel s'élevait un escalier qu'elle ne connaissait pas.

Louise lui dit qu'elle lui avait fait préparer à goûter.

— Tu dois avoir faim et nous dînons seulement à huit heures, expliqua-t-elle, tandis qu'elle ouvrait devant sa sœur la porte de la salle à manger. Mais Laure s'arrêta sur le seuil avec surprise :

— Vous avez donc tout transformé! s'exclama-t-elle.

Cette salle à manger où Louise l'introduisait n'était pas à la même place que celle d'autrefois. Celle-ci était longue et vaste; sur les murs s'étalaient, entre des boiseries massives et sombres, quelques tapisseries d'un beau coloris ancien. Sur tout un côté une baie vitrée montrait le parc.

— Oui, répondit Louise, nous avons fait de grandes réparations dans l'année qui a suivi la mort de notre grand-père. Nous te montrerons cela...

— Je n'en avais rien su, murmura Laure tandis qu'elle s'asseyait.

Un couvert avait été placé sur la table. Laure et Marc restèrent lui tenir compagnie tandis qu'on la servait.

Elle continuait à regarder cette pièce nouvelle avec un sentiment pénible; elle s'était imaginé retrouver des lieux amis : mais rien n'était demeuré; dans cette maison de son enfance il lui semblait n'être qu'une étrangère, une passante. Et, tandis qu'elle s'efforçait de prêter attention aux questions qui lui étaient posées, il lui venait des choses mêmes une déception sourde et continue.

Elle s'était aussi attendue, sans y avoir pensé précisément, à trouver dans l'accueil de sa sœur et de Marc plus de cordialité, plus d'amitié immédiate. Elle n'aurait su que leur reprocher au juste : tous deux s'appliquaient à entretenir la conversation, à laquelle elle-même se donnait peu ; et sans doute elle leur aurait su gré de leur déférence empressée si quelque chose n'avait manqué qu'elle aurait eu de la peine à définir au juste, mais dont le défaut cependant la glaçait.

Évidemment sa sœur ne se représentait pas la tension d'âme frémissante que ce retour mettait en elle. Déjà, à Roubaix, elle avait pressenti

que Louise était maintenant très séparée d'elle, mais cette impression se réveillait ici mille fois plus aiguë, plus douloureuse à cause du moment et du lieu. Il lui apparaissait avec une netteté cruelle que pendant ces sept années d'éloignement elle était sortie entièrement de leur vie, qu'elle n'avait plus compté pour eux, qu'elle avait été absente même de leur pensée, c'est-à-dire véritablement, réellement absente. Pouvait-elle s'en étonner? Non, elle se disait que c'était une chose naturelle, inévitable, et cependant cette solitude vivement ressentie, tant d'impressions qui se précipitaient, en même temps une foule de souvenirs ranimés, faillirent tout à coup lui arracher des pleurs.

Elle se leva. Elle alla jusqu'à la baie vitrée et souleva le léger rideau de soie qui tombait au devant, comme si elle avait voulu regarder le parc; elle le vit, en effet, qui se dessinait à ses yeux dans la brume de ses larmes naissantes. Elle resta là quelques instants, appuyant le front contre son bras soulevé. Ses pensées glissaient vers des profondeurs désolées. Elle regretta d'être venue, elle se dit qu'elle eût mieux fait de demeurer où elle était... Pourtant bientôt elle retourna s'asseoir à sa place. Marc sortit, et elle

se trouva seule avec Louise, qui était demeurée immobile et qui paraissait ne s'être doutée de rien.

Au fond de la pièce, une porte s'ouvrit avec un léger craquement, et le petit garçon de Louise entra, accompagné par sa bonne, qui l'emmenait pour le présenter à Laure. Il était encore en robe, et sa démarche n'était guère assurée; aussi sa bonne le tenait par la main. Il s'avançait avec un visage souriant, et on entendait ses petits pas frapper le parquet.

Laure l'aperçut de loin, elle se tourna de son côté, et elle fixa sur lui son regard ardent.

Quand ils furent arrivés près d'elle, sa bonne le prit dans ses bras. Laure se leva.

— On trouve qu'il ressemble à notre grand-père Maximilien, dit Louise, tandis qu'elle se levait aussi et s'approchait.

— Il a le même front, murmura Laure pensive.

Elle semblait très touchée de le voir.

Sans rien lui dire, sans le caresser, elle l'examina curieusement. Lui ne s'effraya point; il la regardait au contraire avec un air d'amitié.

C'était un très bel enfant. Son front, bien modelé et singulièrement large, était entouré de

longs cheveux d'or sombre dont l'extrémité bouclait un peu. Il avait des yeux bleus pareils à ceux de sa mère, frais, brillants, doux, et sur les lèvres un continuel sourire.

Une médaille de vermeil pendait à son cou. Après avoir longuement regardé Laure, il prit tout à coup la médaille dans ses doigts, et la lui tendit.

— C'est pour te l'offrir, expliqua Louise. Mon petit garçon est très généreux...

Laure prit la médaille, y mit un baiser, puis la replaça dans la main du bébé, en refermant ses doigts dessus. Lui alors, renversant un peu la tête en arrière, se mit à rire d'un air entendu, comme s'il avait connu à ces gestes un sens mystérieux.

Laure, charmée, passa la main sur ses cheveux.

— Il n'a encore rien dit depuis qu'il est devant toi, dit Louise. Cependant il sait déjà un peu parler...

Elle lui fit dire bonjour. Puis, montrant Laure du doigt, elle prononça : « Tante Laure », en l'engageant à répéter.

Il ne se fit point prier : « Tante Laure », redit-

il très distinctement; et aussitôt après, d'un geste vif, spontané, il tendit vers elle ses deux bras.

Cette marque de tendresse simple et soudaine, au milieu de sa peine et de sa solitude, la ravit de reconnaissance et de joie. Lui, du moins, lui à défaut d'autre, l'accueillait avec élan. Elle le saisit brusquement et le serra contre elle d'un mouvement presque passionné. Il lui entoura le cou; elle, penchant le front, appuya son visage contre la petite tête chaude et douce. Et ainsi fut scellée en quelques secondes une affection perpétuelle.

Elles restèrent quelques moments avec le bébé; ensuite Louise accompagna Laure dans sa chambre, où elle demeura seule jusqu'à l'heure du dîner.

Là elle se reprocha son chagrin comme une faiblesse, elle se promit d'être à l'avenir plus raisonnable, et aussi moins exigeante.

Mais elle eut beau s'être donné tort, lorsqu'elle descendit dans le salon quelques minutes avant dîner elle fut saisie par le même malaise que précédemment.

*
* *

Là non plus elle ne se reconnaissait pas; trois salons très éclairés se suivaient en enfilade; les deux premiers hauts et spacieux, le troisième très petit, coquet et paré comme un boudoir. Ils étaient décorés avec luxe, cependant sans trop d'éclat, et d'une façon qui n'aurait point déplu à Laure si leur cachet de mondanité et ces airs de château ne se fussent pas trouvés précisément au cœur de cette antique maison. Louise lui présenta ses amis, deux jeunes ménages de Paris, inconnus d'elle. Elle remarqua l'une des jeunes femmes, de 28 à 29 ans, de type très parisien, mince, nerveuse, flexible, blonde, à la figure chiffonnée et jolie, qui faisait contraste avec un mari exagérément massif et court. L'autre couple n'avait rien de notable. On lui témoigna beaucoup de politesse, et cependant elle se sentit observée à la dérobée, comme si elle avait été une personne très singulière; elle en fut gênée. Elle regarda sa robe noire, qui était simple et unie; les autres dames avaient pour le dîner des toilettes élégantes,

voyantes, dont la coupe n'était pas familière à ses yeux.

On se mit à table. On parla d'une automobile que Marc voulait acheter, puis de Paris, de distractions mondaines, de gens que Laure ne connaissait pas, sans beaucoup d'entrain, du reste, et sans qu'il fût rien dit de saillant. Il lui parut que c'était l'entretien de personnes qui n'avaient ni sentiments, ni intérêts communs. Elle ne dit à peu près rien; Louise elle-même se mêla peu à la conversation, faisant seulement çà et là des remarques brèves, de préférence ironiques. Comme à un moment les propos se trouvèrent devenir un peu libres, Marc fit un signe pour qu'on gardât plus de réserve : on s'arrêta aussitôt, en jetant du côté de Laure quelques coups d'œil rapides. Elle n'était pas choquée, mais elle se dit cependant que du temps de son père et de son grand-père il y avait dans la maison une atmosphère autre, qu'il régnait dans les conversations un ton plus sérieux, plus élevé. Là-dessus elle se fit le reproche de manquer de bienveillance : serait-il vrai qu'après sa longue absence elle eût de l'inclination à tout blâmer?

Pourtant, en dépit d'elle-même, il lui fallait bien vérifier une remarque qu'elle avait faite

dès les premiers moments où elle s'était trouvée en compagnie de Marc et de Louise : dans leur manière d'être réciproque, dans leurs attitudes, leurs propos, elle n'apercevait rien qui rappelât le profond attachement d'autrefois. Elle ne retrouvait pas cette intimité, cette entente, cette façon continuelle de se consulter, de se deviner, qu'elle s'était, depuis des années, figurée toujours lorsqu'elle pensait à eux. Ils paraissaient assez insouciants à l'égard l'un de l'autre, en somme très semblables aux deux autres couples qui étaient là. Si elle n'avait été témoin d'un passé très différent, elle n'y aurait sans doute pas pris garde : ce n'étaient que de menus signes, des détails légers, mais qui l'affectaient péniblement et d'un regret presque personnel, sans qu'elle songeât encore à se demander pourquoi.

Après dîner, lorsqu'on fut de retour dans le salon, elle vit Marc aller vers l'une des jeunes femmes et causer à l'écart avec elle d'une manière familière qui l'étonna. Elle chercha Louise des yeux, elle l'aperçut debout près d'une table, feuilletant distraitement un album... Involontairement l'idée lui traversa l'esprit que, elle aussi, peut-être, à Paris, dans d'autres salons,

avait des entretiens pareils. Elle chassa cette supposition et cette image. « Décidément, se dit-elle, je suis, ce soir, dans des dispositions fâcheuses. » Elle se leva et s'écarta de quelques pas.

Marc et ses invités s'installèrent autour d'une table de jeu et prirent des cartes. Louise, à ce moment, s'approcha d'elle :

— Ils sont insupportables, dit-elle en désignant les joueurs, moitié riante, moitié fâchée. Voilà l'emploi de toutes leurs soirées ; chaque jour, c'est la même chose. Moi, je ne m'en mêle jamais.

— A quoi t'occupes-tu pendant qu'ils jouent ? demanda Laure.

Louise ne répondit que par un geste vague, qui semblait signifier que le temps passait comme il pouvait.

Elle engagea Laure à s'asseoir ; elle resta pourtant debout devant elle et elle lui dit, en même temps qu'elle la consultait du regard avec une expression de regret :

— Tout cela t'ennuie, n'est-ce pas ?

— Quoi ? dit Laure.

— Eh bien ! tout, répondit Louise.

Elle fit un geste qui paraissait indiquer à la fois l'assistance et l'ensemble de la soirée.

Laure s'en défendit.

— Si, si, je le vois bien, dit Louise.

Et elle s'assit à côté d'elle.

Elles étaient à peu de distance de la table de jeu.

Laure voyait de profil la jeune femme blonde qu'elle avait remarquée dès les premières minutes; elle la désigna à sa sœur d'un léger signe de tête, et se hasarda à dire :

— Cette dame te plaît?

Louise se pencha un peu, regarda la jeune femme, cherchant, avec un sourire, ce qui avait pu la faire mal juger par sa sœur. Puis, se retournant vers Laure, elle dit négligemment :

— Tu t'imagines des choses qui ne sont pas...

Laure protesta :

— Mais, Louise, je ne me suis rien imaginé du tout. Je t'ai demandé si elle te plaisait. Je voulais seulement me renseigner...

Louise, l'interrompant sur ce mot, dit d'un ton de persiflage :

— Te renseigner? Oh! bien, moi, c'est une chose que je n'entreprends jamais.

Laure ne comprit pas et demanda naïvement:

— Pourquoi?

— Pourquoi? répéta Louise, un peu étonnée de cette candeur. Mais parce que c'est très dangereux, parce qu'il est beaucoup plus sûr de ne rien savoir.

— Peux-tu parler ainsi de tes amies! lui reprocha Laure doucement.

Louise répliqua sans vivacité :

— Tu vois bien que je plaisante... En second lieu, ce ne sont pas mes amies... Et enfin, ajouta-t-elle, je n'ai point d'amies.

Là-dessus, elle se leva et s'éloigna. Elle alla dans le salon voisin, s'approcha d'un piano, chercha de la musique dans un casier. Laure, un peu surprise, la suivait des yeux à travers le vitrage qui séparait les deux salons. Louise ouvrit le piano, joua un moment, puis, s'interrompant, elle revint vers Laure, qui, précisément, était sur le point de se retirer.

— Écoute, lui dit-elle, j'ai, en ce moment, des remords envers toi. J'aurais dû m'arranger pour que tu ne te trouves pas ici quand nous avons du monde. Depuis le commencement de la soirée, je vois que cela ne te convient pas; c'est ma faute, et à cause de cela j'ai été énervée tout le temps.

Puis, avec un ton soudain plus affectueux :

— Mais tu étais disposée à venir ; je n'ai pas voulu te laisser retarder ton voyage une fois de plus.

— Ne te tourmente pas pour cela, je t'en prie, dit Laure. Il n'y a point de quoi.

— Ce sont des gens sans prétention, continua Louise, et tu aurais pu t'habituer à eux. Enfin, ils s'en vont dans deux jours. Marc part également ; il doit passer quatre ou cinq semaines en Angleterre. Je me réjouis de penser que nous allons nous trouver toutes deux seules dans la maison.

Laure demanda :

— Dis-moi, les autres fois, quand je ne suis pas ici, es-tu aussi contente de voir partir tes invités ?

Louise, que cette question pouvait embarrasser, réfléchit quelques secondes, puis répondit d'un ton décidé :

— Oui, la plupart du temps, je suis contente.

— S'il en est ainsi, pourquoi reçois-tu ?

— Il faut bien, dit-elle d'une manière indolente. On nous reçoit, nous recevons à notre tour. Quelquefois, nous avons beaucoup de monde... C'est notre existence, après tout... A l'automne, Marc va chasser chez les uns ou les autres ; parfois, je l'accompagne.

Du reste, elle ne paraissait point se plaindre de ce genre de vie. Laure, pour l'amener à une parole plus précise, lui dit :

— En somme, cela te plaît.

— Oh !... oh !... fit Louise d'un ton incertain, comme devant un sujet trop vaste et délicat qu'elle ne tenait pas à approfondir.

Laure se sépara d'elle et monta dans sa chambre.

Là, elle éprouva un soulagement à se retrouver seule.

Elle ouvrit la fenêtre qui donnait sur un balcon ; elle s'avança jusqu'à la balustrade et y resta un moment accoudée. La nuit était froide, noire. Le vent agitait les hautes ramures dépouillées des arbres; de loin venait une rumeur sourde et monotone, que faisait l'Allier rongeant ses rives.

Au milieu de ces bruits familiers, mille visions d'autrefois s'éveillèrent dans sa mémoire, mais non pas avec un visage amical, comme il aurait pu arriver dans leur berceau : au contraire, avec un aspect prodigieusement triste et désenchanté. Elle fut envahie par un sentiment désespéré de la vanité et de l'inutilité de tout, qui remontait jusqu'aux lointains du passé. Son

existence lui apparaissait sans valeur, vide, perdue. Son amour ancien pour Marc ne lui semblait plus que médiocre et puéril et, si elle pensait à sa douleur et à son sacrifice d'autrefois, elle ne savait plus s'ils avaient été quelque chose ou rien. Pourquoi cet excès de lassitude ? elle n'aurait su le dire. Peut-être à cause de son retour, peut-être à cause de la nuit.

Entraînée sur cette pente douloureuse, elle vint à penser à la mort de son père; mais aussitôt elle écarta ce souvenir avec une sorte d'effroi. C'était, depuis longtemps, une place du passé dangereuse et close, où elle redoutait de pénétrer : non qu'elle se reprochât précisément sa conduite d'alors, mais peu à peu devenue plus sage, plus apaisée, plus mesurée dans ses certitudes et ses désirs, elle s'était accoutumée à accorder davantage de prix aux considérations d'ordre terrestre et humain que dans un moment de douleur et d'exaltation, elle avait écartées, brisées, rejetées. Ce puissant souvenir, qu'elle éloignait le plus possible, malgré tout se représentait souvent à sa mémoire, suspendu au-dessus de la période suivante vide d'événements : elle avait alors une sensation d'angoisse, parce qu'elle éprouvait le troublant scrupule

d'avoir en cette circonstance capitale trop cédé à ses désirs particuliers, d'avoir pour réaliser sa volonté violente, tout oublié, tout ignoré, tout négligé. En de telles minutes chaque fois, sur l'oreiller blanc d'un lit d'agonie, à la lumière d'une lampe, lumière un peu fanée et déteinte par huit années lentement vécues, elle apercevait le visage de son père, sur lequel elle s'était penchée, exigeante, impérieuse; ce pauvre visage très aimé, déjà envahi par la mort, se contractait et souffrait sous cet appel... Quand surgissait cette image, Laure était frappée au cœur d'un coup sourd, et elle se sentait participer elle-même, par un mouvement d'âme inévitable et redouté, au jugement que son entourage avait en cette occasion porté sur elle.

Ce soir-là elle se hâta donc comme à l'ordinaire de porter sa pensée ailleurs. Elle revit en une longue perspective ses années de couvent, leur monotone histoire, leur secrète et indéfinissable déception. De quoi avait été faite sa vie? Que lui restait-il à présent dans les mains? Comme ces ténèbres étaient tristes!

Tant d'images qui accouraient, s'assemblaient, marquées du même signe d'universel néant, l'accablèrent un moment à tel point que, pour

ainsi dire, plus rien d'elle-même ne demeurait. En cet instant, un long cri tragique et bizarre, comme il en monte quelquefois des nuits d'hiver ou d'automne, déchira l'espace, probablement la clameur d'agonie de quelque oiseau attaqué dans les marais de la rivière. Elle en fut physiquement touchée, atteinte ; elle tendit l'oreille avec angoisse, l'âme tremblante et suspendue : sans doute si elle-même s'était plainte, elle se serait plainte ainsi.

Elle rentra, ferma la fenêtre, mécontente d'elle et d'un découragement auquel elle n'avait pas coutume de s'abandonner. Mais tandis qu'elle revenait dans la lumière de sa chambre, soudain des images très différentes se présentèrent à son esprit : c'étaient cette maison nouvelle, ce salon d'où elle sortait, Marc et ses invités, Louise ennuyée et nerveuse, cette union sans intimité, ce milieu de luxe banal. Or elle sentit distinctement que ces deux visions, d'un côté celle du présent futile, d'autre part celle de sa souffrance et de sa destinée, se faisaient pendant, se répondaient. Car c'était pour cela, pour ce résultat chétif, qu'elle avait tant donné d'elle-même ! seulement pour cela ! Elle avait eu jadis plus d'espoir... Oui, voilà pourquoi tout ce

qu'elle contemplait de sa vie l'instant d'avant lui avait paru fléchir, fondre et vaciller.

Elle voulut chasser ces pensées qu'elle jugea à la fois excessives et inutiles. Habituée qu'elle était à se dominer, elle revint vite à plus de calme et de désintéressement. Et, pourtant, quelque chose en demeura; une susceptibilité particulière, un secret sentiment d'injustice, une amertume cachée, et le souvenir de cette détresse qui avait vibré à l'unisson de toutes les plaintes de la nuit.

Le lendemain, vers la fin de la matinée, elle se promena un moment en compagnie de Marc, qui lui montra les changements faits à l'intérieur de la maison et aussi quelques constructions neuves élevées dans les communs et dans la ferme.

Elle ne pouvait s'empêcher de l'observer attentivement pendant qu'il lui faisait voir avec complaisance les détails de ces aménagements nouveaux. Elle trouvait qu'il avait peu changé et à peine vieilli; ses traits étaient peut-être plus accusés, mais aussi plus déliés, plus mobiles; il avait dans ses manières et dans son langage une certaine aisance, une certaine assurance aussi, qu'elle n'avait pas connues. Elle croyait remarquer en lui un air de contentement; aussi, tandis

qu'elle l'entendait parler, elle se disait que sûrement il avait aujourd'hui tout à fait la vie qui lui convenait : que lui restait-il dans l'esprit des heures d'autrefois où ils avaient été rapprochés? plus rien sans doute. « Mais que m'importe ! » pensait-elle, et elle s'appliquait à l'écouter.

Elle se trompait cependant, car Marc, tout en causant, faisait à part lui des réflexions parallèles aux siennes. Il se rappelait précisément le temps où elle disait son dédain pour cette existence de châtelain campagnard qu'il menait à présent, et il se souvenait des aspirations qu'elle exprimait alors, qui étaient belles, nobles, émouvantes, mais si dangereuses... Il avait toujours cru que c'étaient ces penchants mêmes qui l'avaient conduite au cloître, n'ayant pas au juste deviné ce qui s'était passé en elle; il avait préféré, du reste, n'y pas réfléchir et laisser ce point dans l'ombre, d'accord en cela avec sa femme. Tous les deux avaient trouvé Laure au moment de la mort de Charles-Armand dure, inflexible, comme une personne à qui la religion aurait desséché le cœur; et, depuis, ce jugement était resté sur elle, non sans que Laure s'en doutât.

Cependant Marc, en causant à nouveau avec elle par cette matinée-là, se remémorait des

détails de leurs conversations d'autrefois et les désirs qu'elle lui confiait alors naïvement. Si elle était restée la même, elle devait en ce moment faire peu de cas de ce qu'elle voyait, de lui, de ses occupations et de ses goûts. Et, assurément, se dit-il, elle n'a point tort... Mais elle, d'autre part, où ses ambitions l'ont-elles menée? La voilà frêle, incertaine, errante...

En pensant à cela, il leva les yeux sur elle, et il arriva que dans cette seconde leurs regards se croisèrent, plongèrent l'un dans l'autre. Celui de Marc était ému de pitié, mais d'une pitié sans dédain, accompagnée, au contraire, de respect, même d'admiration. Laure se détourna aussitôt, très étonnée, presque craintive... Déjà Marc avait recommencé à parler du même ton qu'auparavant. Ensuite, pendant les quatre ou cinq jours qui précédèrent son départ, il ne lui témoigna plus qu'une indifférence polie.

Quant à Louise, elle continua, pendant les premiers temps du séjour de Laure, à se montrer envers elle à la fois affectueuse et distraite, aimable et un peu lointaine. Elle supposait sa sœur trop façonnée et même déformée par sa vie de couvent pour qu'elle pût entrer dans ses pré-

occupations et ses pensées personnelles; et elle s'en tint assez longtemps à cette opinion sommaire, que Laure devinait.

Il était bien vrai, du reste, que Laure avait gardé sur elle, même extérieurement, l'empreinte des années passées au cloître; elle ne ressemblait pas aux personnes dont Louise avait coutume de faire sa société; elle n'avait pas leurs façons, leur langage. Ses mouvements étaient sans vivacité, sans variété, ses gestes un peu chétifs, étroits, contraints ou trop volontaires. A tous moments on voyait qu'elle avait l'esprit absent; ou bien, quand elle causait, elle révélait, sur les réalités communes de la vie, des ignorances singulières; puis elle rougissait tout à coup en s'en apercevant. Lorsqu'elle parlait au bébé, elle usait, comme pour se mettre à sa portée, d'expressions puériles et d'intonations peu naturelles, qui agaçaient Louise, au point même que plusieurs fois elle lui en fit l'observation.

Des reproches de cette sorte touchaient d'ailleurs Laure plus que Louise ne l'imaginait. Elle en éprouvait la vérité, et elle sentait la marque ineffaçable mise sur elle par le passé.

Toutefois, lorsque les invités, puis Marc furent partis, qu'elles se trouvèrent seules dans la mai-

son et vécurent davantage ensemble, Louise, peu à peu, dans ce rapprochement continuel, remarqua chez Laure un air ordinaire de sérénité qui la frappa et dont elle commença à subir le charme et l'influence. Elle, qui se savait mobile dans ses désirs, soumise aux circonstances, capricieuse, elle s'étonnait de la trouver toujours bien disposée, toujours complaisante, d'humeur égale, de ne l'entendre s'exprimer qu'avec mesure et réflexion; et elle se demandait si son esprit était constamment aussi calme et limpide que sa voix... Chaque matin, Laure allait à la messe; ensuite, elle passait une heure ou deux avec le petit garçon; l'après-midi, elle se promenait avec Louise, dans le parc ou aux alentours, quand le temps le permettait. Même au cours de ces journées monotones, Louise avait l'occasion de se rendre compte que Laure n'était nullement indifférente, mais au contraire très frémissante et sensible. Souvent, une contraction de ses lèvres ou un bref battement de ses cils montrait qu'elle était émue ou peinée; seulement aussitôt après son visage était à nouveau impassible et ses yeux redevenaient clairs, comme si elle s'était dégagée de son trouble et pour ainsi dire d'elle-

même pour revenir à une vision de toutes choses tranquille et pure.

Louise l'observait, mais sans rien dire : aussi, Laure ne soupçonnait point cette curiosité et cette sympathie renaissantes, ni l'autorité qui commençait à émaner d'elle et qui, bientôt, allait croître et s'affirmer. Elle se voyait au contraire solitaire, méconnue, blessée dans ses espoirs les plus hauts, et elle portait en silence ses immenses secrets.

Durant ces jours ternes, son unique joie était son affection pour le fils de Louise qui s'était, de son côté, attaché à elle presque autant qu'à sa mère. Il était affectueux, tendre, il ne pouvait supporter de la voir triste. Quand elle était en sa compagnie, il lui venait au cœur un sentiment très doux d'espérance, car on peut tout attendre d'un enfant.

Elle se rappela longtemps une matinée qu'ils avaient passée ensemble dans le parc; elle le tenait dans ses bras. Par moments le soleil brillait : tout était neuf, jeune, étincelant, l'eau du canal, l'azur, les bourgeons naissants. Puis un brouillard passait comme si des nuages avaient erré au niveau du sol; alors on ne voyait plus qu'à quelques pas; les objets paraissaient

énormes, étranges, l'air fraîchissait. Cela durait une ou deux minutes, puis le soleil revenait, radieux... Dans les moments de brouillard, le petit garçon se cachait contre la poitrine de Laure, serrait son cou, comme s'il avait eu peur et froid; ensuite, quand le soleil réapparaissait, il se dégageait brusquement, et il se tournait en riant du côté du soleil. Ses yeux s'animaient; ses boucles dorées flottaient sur ses épaules. Laure le regardait avec tendresse; ils se sentaient bien d'accord tous les deux, comme s'ils s'étaient entendus à l'avance, et avaient convenu ensemble d'un jeu...

On était déjà dans les premiers jours d'avril.

CHAPITRE II

Laure et Louise vinrent peu à peu à causer d'une manière plus intime.

Une fois qu'elles se promenaient ensemble, Laure fut étonnée d'entendre sa sœur, qui jamais encore ne lui avait parlé de cette façon, dire lentement, d'un ton pénétré :

— Je te regretterai, Laure, quand tu partiras. Car je sais bien que tu ne voudrais pas rester ici longtemps, tu n'as rien qui t'occupe... Oui, je te regretterai ; ta présence fait du bien...

Laure, surprise, se tourna vers elle, cherchant à lire sur son visage ce qui motivait ces réflexions imprévues.

— Ce n'est pas la première fois que je pense

cela, fit Louise. Parmi les gens que nous voyons, il n'en est point qui donnent l'impression reposante qu'on a près de toi.

Laure rougit, et d'abord ne répondit pas. Après un instant, elle dit :

— Ainsi, il te semble que ma présence apporte la paix?

Et elle secoua la tête comme si elle avait des doutes à ce sujet.

— Oui, je trouve, dit Louise.

— Après tout, c'est possible... Tout au moins je désirerais qu'il en fût ainsi.

— Tu ne soupçonnes pas, reprit Louise, que quelquefois je t'envie. Je voudrais être telle que toi; j'aimerais cela — d'un côté!

— Ah! d'un côté, fit Laure en souriant.

— Évidemment, dit Louise. Non pas avoir la même existence que toi. Il m'aurait fallu faire tant de sacrifices!... Mais on est assurée, confiante... La vie est simple.

— Oh! pourquoi? dit Laure, elle n'est pas nécessairement simple.

— Si, si, dit Louise, avec un signe de tête, l'esprit est rempli, la conduite est claire : qu'y a-t-il qui ne soit simple?

Laure céda aisément. Mais Louise fut ame-

née assez vite à corriger cette opinion superficielle...

Ainsi commencèrent les conversations qui allaient peu à peu les rapprocher, et qui, se continuant, se poursuivant, devaient finir par amener au jour, comme un trésor magnifique et dangereux, le passé enfoui depuis huit années.

A peu de temps de là, parmi d'autres entretiens, Louise dit à sa sœur :

— Laure, je ne crois pas me faire illusion : je suis persuadée que tu me juges sévèrement; tu n'en dis rien, mais tout de même cela se sent quelquefois.

Quoique Laure tentât de protester, elle continua :

— Je sais très bien pourquoi : je suis, à tes yeux, une personne absorbée par des frivolités. Peut-être est-ce vrai si tu me compares à toi. Cependant, il n'y a pas de mal à ce que je voie du monde, à ce que j'accepte des invitations, etc. Je n'ai pas même à m'en justifier; mais si ce reproche que je devine m'est désagréable, c'est parce qu'il tombe à faux; car les plaisirs que tu blâmes ne me tentent pas

en eux-mêmes, et si je les recherche, c'est simplement par besoin de me distraire.

— C'est là plutôt, dit Laure après un silence, ce que je ne me représente pas : de quoi cherches-tu à te distraire?

Louise fit un geste comme pour indiquer que cette question était vraiment superflue.

— Mon Dieu! dit-elle indolemment, c'est clair : que vois-tu qui puisse m'occuper? Mes journées sont vides, monotones...

Elle s'interrompit, fronça les sourcils, elle parut arrêter son regard sur un objet lointain avec une expression contrariée, puis revint à la conversation.

— C'est difficile à expliquer... J'ai des heures de profond ennui, où la vie m'est à charge au point de pleurer... Mais pourquoi te parler de cela ? Il me semble que je sais par avance ton sentiment: tu es d'avis, n'est-ce pas, que puisque j'ai un mari, un enfant, je n'ai qu'à m'occuper d'eux : c'est la règle; en la suivant on doit être satisfait; si on ne l'est pas, on a tort, et même on est coupable. De plus, comme tu me vois sans piété, tu me juges incapable de réflexions élevées... N'est-ce pas vrai?

Il n'y avait du reste rien d'agressif dans son ton.

— Je suis embarrassée pour te répondre, dit Laure. Je crois pouvoir me représenter sans peine ce malaise que tu me fais entrevoir, et même, contrairement à ce que tu penses, j'ai au fond du cœur plus de sympathie pour toi dans cet ennui que si je te voyais parfaitement contente d'une vie facile et vide... Oui, voilà d'un côté, reprit-elle; mais, d'autre part, tu ne te trompes pas : je trouve que ce serait mieux autrement, selon la règle comme tu dis, tout à fait selon la règle, ce serait beaucoup mieux... » Elle prononça ces derniers mots presque avec émotion.

Louise ne comprit pas bien.

— C'est un peu obscur, dit-elle.

— Peut-être pour toi, mais non pour moi, répliqua Laure doucement. Elle ajouta avec fermeté : « Pour moi, c'est tout à fait limpide. »

Contrairement à ce qu'elle s'était figuré les premiers jours, elle trouvait Laure, quand elle causait avec elle sur des sujets de cette sorte, dépourvue de préjugés; elle reconnaissait même dans ce qu'elle disait une marque supérieure d'indépendance et d'équité. Aussi elle prenait plaisir à la consulter.

— Tu as naturellement de l'autorité, lui dit-

elle un jour. Tu sais, tu comprends, et en même temps tu vois plus loin que les autres. C'est une chose très rare. Autrefois déjà tu étais ainsi...

Laure ne se hâtait jamais de répondre; elle réfléchissait quelques secondes, ensuite elle s'exprimait avec une intonation toujours pareille, presque sans inflexion d'un bout de ses phrases à l'autre; cependant ses paroles laissaient une impression de suavité parce que le sentiment qui les inspirait s'y révélait avec fraîcheur, et puis on devinait qu'elle aurait pu chaque fois dire bien davantage.

Une après-midi où il faisait beau, elles restèrent longtemps sur la terrasse, près de la balustrade qui la bordait, assises toutes deux dans des fauteuils de jardin. Le tiède soleil d'avril versait sur le parc une lumière blonde :

Louise dit :

— Nous n'avons plus que peu de temps à rester seules ainsi...

— Pourquoi? Marc revient?

— Oui, il m'a écrit. Il sera ici dans quatre jours; c'était, du reste, l'époque convenue.

Laure, remarquant de la mélancolie dans son ton, lui demanda si ce retour ne lui causait pas de plaisir.

— Si, dit-elle, je suis toujours contente de le revoir... » Pourtant elle ajouta : « Voilà bientôt six semaines que tu es ici avec moi. Nous étions bien ainsi toutes deux... Cela rappelait notre vie de jeunes filles... »

Laure reprit :

— En somme, Marc et toi, vous vous entendez bien?

— Oh! très convenablement, répondit Louise.

Elle fit un geste évasif : « Évidemment, ce ne sont plus les émotions d'autrefois... » Elle entra à ce propos dans quelques détails, fit l'éloge de Marc, dit qu'il était d'un caractère très sûr, très raisonnable; puis elle raconta qu'elle-même, après leur mariage, s'était assez vite lassée de leur solitude à la campagne. Marc avait alors fait son possible pour la distraire; ils avaient transformé la Mettrie, changé leur train de maison, pris un appartement à Paris, où ils s'étaient fait des relations.

— J'ai été en effet plus heureuse, dit-elle, mes journées étaient remplies. Mais c'est singulier comme cette vie sépare... Marc en a pris le goût plus que moi, car il s'adapte facilement à tout. Peu à peu on s'intéresse moins aux sentiments l'un de l'autre; et puis un jour on s'aper-

çoit que l'on n'est plus guère unis que par des habitudes communes. Il y a une foule de ménages ainsi... Du reste, ajouta-t-elle, est-ce cela que je regrette? je ne le sais même pas! »

Elle se tourna vers Laure, attendant une réponse; elle vit le visage de sa sœur immobile et froid.

Contrariée, elle dit :

— J'ai tort de parler avec toi sur ce sujet, qui te déplaît, je m'en suis déjà aperçue.

— J'ai de la peine qu'il en soit ainsi, tout simplement, répondit Laure.

Elle continua, réfléchissant :

— Il faudrait sans doute se mettre davantage au-dessus de soi ; sinon comment ne pas être souvent inquiète et déçue?

Comme Louise ne répondait rien, elle dit, d'un ton différent, mais poursuivant cependant la même pensée :

— Songe à ceci, Louise, c'est une idée qui ne te vient pas, de te demander si, moi, je suis heureuse.

Louise la regarda avec une expression inquiète :

— Comment! Que veux-tu dire? Tu n'es pas heureuse?

— Je ne parle point de cela. Je disais seulement : cherche pourquoi c'est une question que tu ne te poses pas.

Louise rougit.

— Mon Dieu ! Laure, tu as l'air, en général, d'être satisfaite.

— Non, murmura Laure. Je n'ai l'air ni mécontente ni satisfaite. Seulement...

Louise l'interrompit.

— Il semble que dans ta situation on ne peut guère être déçue.

— Ce n'est pas la raison, dit Laure. Ou plutôt ce n'est pas la seule raison... Mais quand on entre au couvent, on se donne à quelque chose de plus important que soi, tout le monde le sait, et le bonheur n'est pas le bien capital qui est en jeu.

— Peut-être, dit Louise. Et alors, où veux-tu en venir ?

— Je pensais que ce n'est nullement la question essentielle, à propos de toute personne, et par suite à propos de soi, de se demander : Est-elle heureuse ? Suis-je heureuse ? Et au fond, toi-même, tu le sais bien...

— Tu disais déjà cela autrefois, Laure, et que si on n'aspire pas aux buts les plus hauts,

la vie n'est qu'une suite insupportable et misérable de jours. Tu es donc restée la même?

— Mais.... assurément.

Cette réponse parut imprévue pour Louise.

— Tu ne le croyais pas? demanda Laure. Pourquoi?

Louise fit un geste qui indiquait qu'il y avait beaucoup de raisons. Puis réfléchissant :

— C'est vrai pourtant, dit-elle, la religion, en somme, propose des buts comme ceux dont tu parlais alors.

Mais en même temps elle faisait une moue légèrement sceptique et dédaigneuse.

Elle murmura :

— Autrefois, tu étais libre, ardente...

Puis, songeuse, elle ajouta : « Dieu! que ce temps est loin! »

Elles ne dirent plus rien pendant un moment.

— Il n'y a pourtant dans toute ma vie qu'avec toi, reprit Louise, que j'aie jamais causé sur ces questions qui vont au fond de l'âme... Et cependant cela me plaît; c'est quelque chose qui m'émeut, me remue. Je n'y trouve pas la même sorte d'attrait que jadis : c'est presque plus grave à présent; des années ont passé; on est comme sur un autre versant; on désire

regarder en arrière... Te souviens-tu comme jadis nous avons causé souvent dans ce même coin de cette terrasse?

— Oui, je m'en souviens, dit Laure, et je suis contente, après tant d'absence, puis tant de silence, de te retrouver un peu.

— Moi aussi, j'ai pensé souvent à ces conversations d'autrefois, surtout depuis que tu es venue... Et puis, je te l'ai dit, j'ai souvent de l'ennui, quelques peines, cela oblige à réfléchir : on regarde autour de soi, on pense au passé, à l'avenir, au lieu de laisser couler les jours sans seulement s'en apercevoir.

— Tu as raison, dit Laure, j'ai remarqué cela, et je me le suis dit à moi-même souvent : les beaux jours sont sans problèmes...

Pour mieux expliquer sa pensée, elle fit un geste bref comme si elle prenait à témoin l'azur clair, découvert, nacré, et le calme du soir déclinant dans ce coin de parc ensoleillé. Elle ajouta :

— Mais toute inquiétude commence quand la douleur vient à passer.

Louise la regarda :

— Quelle douleur?

Elle ne répondit pas.

— Comme tu parles étrangement parfois! dit Louise... C'est étonnant comme, lorsqu'on est avec toi, tout devient sérieux, les choses changent, elles prennent brusquement des dessous, des lointains, on dirait qu'on découvre une autre vie.

Elle continua, pensive :

— Sais-tu que Marc m'a dit un jour que je t'avais trop écoutée jadis, qu'il m'en était resté dans l'esprit des sentiments bizarres... Il est vrai, j'ai été pour ainsi dire, ton élève... C'était très beau, j'aimais cela. Comme c'est singulier! avoir été pareilles et puis être si différentes!...

— Peut-être pas si différentes, dit Laure.

Et Louise ajouta :

— Peut-être encore pareilles...

Le soir tombait, quoiqu'il fût cinq heures à peine. Le soleil, qui avait disparu derrière les arbres, faisait flamber tout l'occident d'une éclatante couleur cerise.

Louise proposa d'aller jusqu'à l'Allier. Elles se levèrent, sortirent du parc du côté de la rivière, et suivirent un chemin qui aboutissait au bord de l'eau. Déjà le soleil était descendu au-dessous de l'horizon. Elles trouvèrent à l'ex-

trémité du chemin quelques grosses pierres éparses. Laure s'assit sur l'une d'elles : Louise resta debout, enveloppée dans son manteau.

Elles étaient devant un tournant très large de l'Allier, qu'avait grossi depuis plusieurs jours la première fonte des neiges. En face d'elles, sur la rive opposée, se dressait un bouquet d'arbres majestueux et sombres, qui mêlaient sur l'étendue de l'eau leur immense reflet noir aux splendeurs du couchant. La rivière courait, rapide, lisse, polie, moirée; au loin, vers l'horizon, elle semblait s'élargir encore, s'épanouir en une immense nappe rose, que surplombaient quelques peupliers pensifs.

D'une voix dolente et fraîche, une bergère invisible rappelait ses bêtes avec le cri coutumier : « Vîns donc!... vîns donc!... », traînant chaque fois longuement les deux syllabes, comme une complainte jetée dans le soir hâtif.

Ce paysage magnifique et familier ramenait Louise et Laure jusqu'aux profondeurs de leur commune enfance.

— En somme, dit Louise, comme si elle reprenait simplement la conversation interrompue, cette journée n'est-elle pas pareille à celles

d'autrefois? Nous causons, je t'interroge, je t'écoute; tu me retrouves attentive et docile comme il y a dix ans... Ce serait si bien de n'avoir à nouveau point de secret l'une pour l'autre, d'être d'accord! Il me semblerait rentrer dans un passé merveilleux.

Laure sourit, mais elle secoua la tête d'un air de doute profond et dit :

— Trop d'événements sont survenus...

Louise pensa à sa vocation religieuse.

— Il n'est pas nécessaire que nos idées soient identiques, dit-elle.

Laure fut touchée de son insistance et de son accent de prière. Elle demeura pourtant dans la même réserve, gardant sur les lèvres un sourire à demi effacé.

Ce sentiment nouveau que Louise exprimait, cet attachement qu'avaient ranimé la présence et les paroles de Laure était sincère et profond; aussi l'accueil froid de sa sœur la laissa un peu surprise et blessée.

Elle lui dit que jusqu'à ces derniers jours elle l'avait crue très loin d'elle et même étrangère à son propre passé; maintenant, elle commençait à la comprendre mieux : mais Laure devait-elle s'étonner de cette erreur, après qu'elle avait à un

moment de sa vie sacrifié tous ses sentiments anciens et naturels avec une indifférence, une dureté même qui n'en laissaient pas prévoir le retour?

Laure, toujours assise, avait levé les yeux vers elle et la regardait fixement. Elle prit une expression douloureuse et dit avec un frémissement dans la voix :

— Je sais à quoi tu penses.

Toutes deux ensemble dans un éclair revirent les dernières heures de Charles-Armand. Laure devint pâle. Elle murmura à plusieurs reprises : « Oui, je sais, je sais... », chaque fois avec une intonation nouvelle, d'abord lassitude accablée, puis une sorte de désespérance. Elle mit son visage dans ses mains et resta ainsi, courbée.

Louise fut stupéfiée. Qu'avait-elle dit de si grave? Cependant elle sentait qu'elle venait de heurter quelque chose d'immense. Au bord de l'eau glacée de rose qui s'assombrissait, elle voyait Laure toujours immobile, assise, la tête dans les mains, couvrant ses yeux. Ayant regardé quelque temps l'étendue des sables :

— Voici, dit-elle lentement, voici qu'un vent s'élève, aussi glacé qu'un vent d'hiver... Il n'y a plus qu'une bande de lumière à l'horizon. Laure,

rentrons... Regarde donc comme ce vent par endroits fait frémir et palpiter l'eau.

Mais Laure paraissait à peine l'entendre. Contrariée, elle s'adressa à elle d'une façon plus directe :

— Écoute, je ne te comprends pas, qu'est-il arrivé? Je ne te reprochais rien. Est-il donc défendu de dire que jadis tu t'es séparée de ta famille, de ton entourage, pour t'enfermer dans un couvent? Mais puisque c'est simplement la vérité... Puisque maintenant encore tu te tiens à l'écart, tu ne vis pas comme les autres personnes, tu n'en as ni les goûts, ni les habitudes, ni les manières. Est-ce cela qu'il ne faut pas dire?

A ces derniers mots, Laure répliqua avec un geste et un ton qui trahissaient de l'impatience :

— Tu le dis, en tout cas, assez souvent...

Louise fut étonnée, car elle ne l'avait jamais entendue parler ainsi. Mais elle sentit la justesse de ce reproche et rougit.

Laure, regrettant déjà ce mouvement et cette parole d'humeur, se leva, l'air calme. Elle secoua un peu son manteau pour en faire tomber la poussière, elle en effaça les plis; puis, au moment de s'éloigner, elle se tourna du côté de

Louise et dit de son accent ordinaire, simple et ferme :

— Mais, Louise, c'est à cause de toi que je suis ainsi.

Après quoi, elle s'engagea sur le chemin allant vers la maison.

Louise, sur l'instant, put à peine croire ce qu'elle venait d'entendre. Elle suivit Laure, qui marchait vite ; elle n'osait l'interroger, mais dans ses yeux passaient des inquiétudes qui les assombrissaient comme des orages ; plusieurs fois elle s'arrêta, stupéfiée d'idées qui lui venaient.

— C'est singulier, dit-elle à mi-voix dans un moment où elle était restée un peu en arrière, lorsqu'on cause avec toi, il semble à tout moment qu'on côtoie des abîmes.

Quand Laure entra dans la salle à manger à l'heure du dîner, Louise, qui s'y trouvait encore seule, vint à elle aussitôt et lui dit qu'elle voulait causer avec elle sur plusieurs sujets dont il avait été question l'après-midi.

Laure s'attendait à cette demande : elle la

subit avec ennui. Sans s'arrêter et tout en gagnant sa place, elle dit négligemment :

— Je t'en prie, laissons cela... J'ai eu le tort de faire allusion à des préoccupations intimes qui ne concernent que moi.

— Qui paraissent bien me concerner aussi, dit Louise.

Elle vint près de Laure, qui s'était assise déjà.

— Tu sais, Laure, tu peux tout me raconter.

Son ton exprimait, en même temps qu'une prière, une résolution de savoir bien arrêtée.

— J'avais tant de joie à penser que nous redeviendrions amies ! Mais dans tout ce que tu dis il y a comme des jours, des ouvertures sur quelque chose d'immense et de caché, parfois sur une immense amertume... Alors, tu comprends, il faut bien que je sache.

— Écoute, je suis ce soir très fatiguée, ne me parle plus de cela. Du reste, ce sont des choses anciennes, finies ; il m'est désagréable d'y revenir.

Louise n'osa pas la presser davantage ; cependant elle demeura à la même place, faisant sentir que sa volonté n'avait pas changé.

Durant un moment Laure parut très absorbée ; dans une méditation rapide elle se représenta

la portée des explications que demandait Louise, et elle sentit que pour peu qu'elle cédât, elle était exposée à révéler toute sa conduite ancienne; cependant ce secret capital, qu'elle avait autrefois si sévèrement, si résolument gardé, elle n'avait pas maintenant moins de répugnance à le laisser pénétrer; pas plus qu'alors il ne lui plaisait qu'un regard étranger descendît au fond d'elle, et crût posséder le mystère de sa vie. Et si sa sœur savait, est-ce que Marc à son tour ne serait pas instruit? Cette perspective, jusque-là imprévue, la révolta soudain; Marc se persuaderait sans doute que toute sa destinée, toutes ses résolutions, jusqu'à ses pensées les plus cachées, les plus libres, les plus hautes, avaient dépendu de lui, du sentiment inspiré par lui : qu'il crût cela, qu'elle dût lire un jour cette supposition dans ses yeux, dans sa conduite envers elle, dans ses regrets, dans sa pitié peut-être, non elle ne pouvait l'admettre, elle s'enfuirait plutôt.

Puis, après ces pensées, d'autres vinrent à la hâte, d'un ordre différent; elle songea à sa sœur : est-ce qu'il ne valait pas mieux que Louise ignorât toujours? Aussi, pourquoi tant chercher, questionner? quel fatal désir la pous-

sait? En ce moment surtout où Louise lui montrait à nouveau beaucoup d'affection, est-ce que la connaissance d'un événement si grave auquel elle avait été étroitement mêlée ne lui donnerait pas un sentiment d'immense regret, d'immense responsabilité? Non! que tout demeurât dans l'ombre! Louise était généreuse, sensible, enthousiaste, aussi promptement exaltée qu'abattue : au milieu de l'ennui qu'elle avait de sa vie présente, quel bouleversement pouvait produire en elle la révélation d'un sacrifice si grand, source de ce bonheur chétif?... Ces réflexions se succédaient extrêmement vite dans l'esprit de Laure; tout à coup, revenant au présent, elle tressaillit en voyant, debout à côté d'elle, Louise obstinée et insistante, qui réclamait toujours ce savoir dangereux; elle se leva brusquement et lui dit presque avec éclat, d'une voix chargée d'avertissements, de prière, de crainte, et qui tranchait violemment sur son indifférence antérieure :

— Mais, Louise, que fais-tu? laisse donc cela!... laisse donc...

Louise, étonnée, recula d'un pas.

On entra pour le service. Louise alla s'asseoir à sa place et dit avec calme :

— Laure, remettons donc ce sujet à plus tard.

*
* *

Le lendemain, au commencement de l'après-midi, elles sortirent ensemble, ainsi qu'à l'ordinaire.

Le beau temps, qui durait depuis trois ou quatre jours, se maintenait. Elles montèrent sur la colline.

Louise, en marchant près de sa sœur, remarqua qu'elle avait le visage fatigué, comme si elle venait d'être tourmentée par des pensées pénibles. Elle savait bien, après ce qui s'était dit la veille, qu'il faudrait que Laure s'expliquât en quelque manière ; elle ne lui demanda rien, laissant couler les minutes, persuadée que ce silence même deviendrait la plus pressante des questions.

En haut de la colline, à quelque distance en avant de la chapelle, se trouvait une vieille croix en chêne, grise, vermoulue, et tout usée par le temps ; autour d'elle se dressaient des arbres qui ne portaient encore aucun feuillage, mais dont les branches entremêlées tamisaient cependant de leur fouillis les rayons du soleil nouveau.

Elles s'arrêtèrent là, n'ayant encore rien dit.

Comme Laure était très près de la croix, qu'elle connaissait bien et vers laquelle elle était venue jadis souvent, d'un geste familier et doux elle posa la main sur le bois. Les lignes du chêne étaient en saillie parce que entre chacune d'elles les gelées et la pluie avaient, depuis bien des années, creusé de profonds sillons. Pendant un moment elle resta là, recueillie, grave, et elle suivait lentement les nervures sinueuses avec l'extrémité du doigt.

Louise la regardait, un peu émue.

Laure, à la fin, se tourna vers elle et répondit à son interrogation muette.

— J'ai eu un moment d'impatience hier, dit-elle, cela m'arrive rarement... Je crois qu'il vaut mieux que je t'explique pourquoi. Souvent, depuis que je suis ici, j'ai remarqué avec ennui que tu me considères comme une personne à demi morte...

Louise protesta.

— Si, si, éteinte, morte... parce que j'ai passé quelques années dans un couvent. Ce que tu disais hier au bord de l'Allier en témoignait une fois de plus. Ne t'étonne donc point trop si à la longue j'en ai été froissée...

Elle continua :

— Tu es surprise de me voir tant de vanité... Mais aussi pourquoi toujours admettre et déclarer que, à l'écart des circonstances ordinaires de l'existence, ce qui se passe dans l'esprit devient insignifiant et comme réglé d'avance, qu'il n'y a plus d'événements et pour ainsi dire plus de vie de l'âme? Pourquoi ne pas supposer seulement une fois que c'est au contraire à l'abri des hasards du monde et au-dessus des accidents communs que peut commencer une véritable histoire?

Elle s'exprimait d'une façon tranquille, posée, ayant arrêté à l'avance ce qu'elle dirait.

— Je voulais ajouter ceci : tu es trop persuadée que le renoncement ne coûte rien, que c'est toujours une inclination, un goût, tandis qu'en réalité il ne va presque jamais sans quelque déchirement. Tu laisses paraître trop souvent cette opinion. Cela peut peiner quelquefois... Tu ne sais pas, évidemment... Voilà tout, conclut-elle, indiquant que ses explications étaient terminées.

— Je ne comprends pas, dit Louise, que tu ne m'aies pas parlé ainsi plus tôt : c'était simple et nous aurions été si vite d'accord... Mais il y a

pourtant une chose qui n'est pas encore claire pour moi, même si je t'ai blessée : pourquoi m'as-tu dit que si tu es... comme tu es, c'est moi qui en suis cause?

Laure rougit et ses paupières battirent. Elle dit rapidement :

— Oh ! pour cela, tu as vu, j'évitais justement de le rappeler. Il m'est venu aux lèvres une expression maladroite et fâcheuse. N'y pense plus.

Louise la dévisagea, ne se laissant convaincre que difficilement.

— Eh bien ! soit, dit-elle, cédant plutôt que persuadée. N'en parlons plus ! » Mais puisque désormais elle ne l'offenserait plus et puisqu'elles redevenaient amies, elle lui demanda de lui expliquer cette histoire intérieure à laquelle Laure venait de faire allusion. « Serait-il vrai que tu as été malheureuse dans ton couvent? Suis-je indiscrète en te posant cette question? Cela doit-il rester caché? »

Laure secoua la tête, comme pour répondre que non, qu'il n'y avait pas d'indiscrétion. Toutefois pour le moment elle n'ajouta rien, retenue par un pressentiment qu'elle regretta par la suite de n'avoir pas encore mieux écouté.

Elles firent quelques pas et s'assirent sur le gazon au pied d'un mur bas à demi écroulé.

Au-dessous d'elles, sur l'étendue des vignes sèches et grises du coteau, un seul amandier fleuri faisait resplendir sa neige rosée. De leur place elles dominaient la plaine. Au loin sur les champs vagabondaient des ombres de nuages. La nature, engourdie et dévêtue, sans feuillage, sans verdure, ne s'éveillait encore pas aux baisers du soleil...

Un merle sifflait dans les branches un refrain sonore et doux. Tout ce paysage, avec ses lignes déliées, dégagées, nettes, faisait penser à quelque magnifique plat d'argent scintillant et ciselé. Dans le lit de l'Allier couraient les belles eaux d'avril, fraîches, abondantes, frissonnantes, qui accueillent la lumière jusque dans leurs profondeurs.

— Comme la vue est belle d'ici! dit Louise.

— Oui, très belle...

Louise dit encore :

— Je viens souvent en cet endroit; ce spectacle fait du bien, il remplit le cœur et peut, au besoin, chasser bien des ennuis.

— Vraiment! fit Laure.

Encore un silence; puis Louise, timidement, se hasarda à lui demander si jamais elle n'avait eu

de doute dans ses croyances, si sa foi n'avait pas été ébranlée.

Laure fut surprise, et dit que non. Elle ajouta avec un sourire indulgent :

— Enfant! Enfant! Ma sœur enfant!... Comme tu es ignorante! Parce que j'ai parlé d'histoire d'âme, d'inquiétude intérieure... tu t'imagines qu'il ne peut y avoir dans un cloître d'autres crises que celles du doute et de la foi.

Et comme Louise continuait à la questionner du regard :

— Tu comprends bien, par exemple, qu'on peut être croyante et cependant n'avoir pas la vocation nécessaire pour l'ordre où l'on est entré. C'est mon cas sans doute; mais j'aurais besoin, pour tout expliquer, d'entrer dans trop de détails. C'est compliqué, peut-être étrange aussi.

Elle resta pensive un moment, puis dit avec un accent autre, plus vibrant, plus rare :

— J'ai voulu, à un moment de ma vie, être tout à fait pure, être entièrement séparée du monde... Et pourtant, vois-tu, j'étais déjà assez pure alors.

Louise la regardait, touchée.

— Il est vrai, reprit Laure, j'ai eu des décep-

tions. Je n'ai pas rencontré le repos, le calme que je voulais; au contraire, j'ai été troublée par les idées mêmes dont j'avais attendu la paix.

Louise dit qu'elle ne comprenait pas.

— De quelles idées parles-tu?

— Oh! dit Laure, tu te rappelles comme j'étais autrefois, tu sais bien cet attrait des choses infinies...

Mais là elle s'arrêta, hésitante, se demandant si elle allait poursuivre. Elle vit les yeux attentifs de sa sœur, pleins d'une expression à la fois inquiète et aimante : elle céda au désir de lui dire ses peines cachées; elle ne songea pas, en s'engageant dans ces confidences, qu'un rayon de lumière en pouvait glisser sur les événements anciens.

— Il y a des personnes, dit-elle, qui sont menées à la religion et à Dieu précisément parce qu'elles éprouvent ces sentiments d'une façon vive, particulière, qui les arrache à elles-mêmes, et parce que rien dans le monde n'y répond. Moi, j'étais ainsi... tu comprends, ces pensées émeuvent...

— Oui, dit Louise avec un signe de tête, elles émeuvent.

— J'ai cru qu'elles me troublaient, m'accablaient surtout parce que je me tenais encore loin d'elles. J'ai cru qu'il me serait possible de ne vivre que parmi elles, dans un monde de clarté splendide et de joie très haute. Mais voilà, pour certaines personnes, sans doute, elles sont un ferment trop fort qui ne se peut supporter, elles ne m'ont pas comblée, j'avais beau m'être approchée d'elles...

Laure ne prit point garde que cela aussi pouvait être un péril de dévoiler devant sa sœur, après huit années de silence, sa nature secrète et véritable, de la faire participer à son expérience profonde et de la remettre en face d'un absolu dont Louise avait depuis longtemps détourné les regards.

Elle ne se dit pas que, étant donnée la vie actuelle de sa sœur, il valait mieux que cette sorte de volonté mystique qui avait été à la base de leur ancienne amitié demeurât lointaine et endormie; elle n'y songea point, elle se réjouit seulement de l'avoir près d'elle, unie à elle comme autrefois, reflétant ses pensées, les éprouvant à mesure, s'y mêlant. Après une jeunesse et des commencements pareils, il lui semblait qu'elle seule avait tenté une lointaine aventure,

et que maintenant, de retour sur le rivage, elle lui en disait le désenchantement avec un sentiment noble, grand et lassé.

Elle poursuivit donc sur un ton de confidence ardente et mystérieuse :

— Oui, j'ai eu beau m'être approchée d'elles, elles ne m'ont pas satisfaite ; dans certains cas, l'angoisse qu'elles apportent grandit précisément à cause de la méditation de ce qui est illimité, sur cette rive du ciel dont on ne s'éloigne jamais... C'est comme une plage de l'océan qui paraît sans bornes : il est des personnes à qui plaît cette figure de l'infini, il en est d'autres qu'elle inquiète déjà ; mais que dire lorsque c'est l'infini même qu'on côtoie, l'éternité, le temps immobile, l'image des mérites inaccessibles de l'âme ? On se sent attiré vers ces jardins enchantés du plus sublime amour et vers les sources de l'éternelle vie ; et pourtant on est là, écrasée, malade, dans une tension trop forte de l'esprit, sans abri, sans refuge, tantôt inondée de rosées mystiques, tantôt errant sous des cieux mornes.

— C'est si loin de la vie que j'ai vécue ! dit Louise, beaucoup au-dessus...

Sa sœur continua :

— Alors, entre ceux qui ont la paix et

ceux qu'elle fuit sans cesse, un abîme se creuse... Là commence la plus grande des solitudes.

— Je comprends bien, dit Louise.

Laure reprit d'une façon plus calme, comme si elle voulait corriger l'impression qu'elle avait pu faire sur sa sœur :

— Cependant ne t'imagine point que j'aie jamais été révoltée, rebelle; c'était tout le contraire. Au reste, faire erreur sur sa vocation n'est point si rare ni si étrange, et c'est dans le monde seulement que cela apparaît comme quelque chose de maudit. J'ai vu simplement qu'il me fallait me rapprocher des conditions plus communes de la vie, dont j'avais voulu m'écarter d'abord; d'un côté, ce n'est qu'un petit changement, et cependant, pour moi, cela a été une déception amère, puisqu'elle portait sur ce que j'avais choisi comme ce qu'il y a de plus haut et de plus grand.

Louise demanda :

— En est-il souvent ainsi?

Laure dit :

— Oh! je ne parle que de moi. Tout dépend des dispositions que chacune apporte, des motifs qui l'ont amenée. Dans bien des cas, il est une

anxiété, un besoin éperdu de l'âme qu'elle a une fois et qu'elle n'a plus ensuite; il est un cri qu'elle jette une fois et qu'ensuite elle ne jette plus. Mais, pour moi, ce fut tout autre chose.

Louise dit avec vivacité :

— Ah ! pourquoi ? pourquoi donc ? pourquoi toi seulement ?

– Je t'ai répondu déjà, répliqua Laure après une hésitation. Tout dépend des dispositions avec lesquelles on vient... Celles que j'envie ce sont celles qui ont toujours été dans le sein de Dieu, qui n'ont jamais changé de monde, et dont la vocation n'a pas eu d'histoire.

— Je ne comprends pas bien, murmura Louise...

— Je veux dire que certaines ont une vocation libre, désintéressée, spontanée, sur laquelle elles ne sauraient faire erreur; d'autres, au contraire, cherchent un abri, un refuge, elles viennent surtout pour détourner les yeux d'autre chose. Or moi, précisément, j'ai eu ce tort capital... Seulement, voilà que je me laisse entraîner à dire plus que je ne voudrais; je crains de le regretter à la fin; tu comprends : tout se tient, tout s'enchaîne... J'ajouterai donc ceci sans plus, que je souffrais beaucoup et que c'est la raison

pour laquelle j'ai voulu quitter le monde et aller vers Dieu : or c'est cela qu'il ne fallait pas et qui est la cause de tout. Je voulais, comme je te l'ai dit, être absolument pure ; seulement j'ignorais une chose : il m'aurait fallu aussi être pure de la douleur... Mais maintenant, c'est assez, et laissons un sujet qui m'est trop personnel.

Louise réfléchit un moment ; puis, de nouveau reprenant ses questions insistantes, elle dit qu'elle n'apercevait aucun lien entre ces peines dont parlait Laure et la déception survenue ensuite :

— J'ai beau chercher, dit-elle, c'est une relation que je ne découvre pas.

Comme Laure paraissait peu disposée à répondre, elle reprit d'un ton de prière émue :

— Si tu savais avec quels sentiments je t'écoute, tu m'ouvrirais aisément tes secrets ; tu me les confierais sans scrupule, car ce que tu dis vibre en moi d'une manière toute spirituelle et si pure que je ne sais pourquoi tu redouterais mon âme plus que la tienne. » En effet, à ce moment elle s'associait tout entière par la pensée à la destinée de Laure,

sans se douter qu'elle-même en portait tout le poids.

Laure ne voulut répondre qu'en termes très vagues.

— A quelque chose qu'on se consacre, dit-elle, n'est-il pas mieux de s'y porter par inclination spontanée plutôt qu'à la suite d'échecs subis ailleurs, avec une âme intacte au lieu d'une âme brisée?

Cependant cette explication ne suffit encore point à Louise, qui reprit :

— Non, je ne comprends pas, tu éprouvais jadis certains sentiments infinis dans toute leur vérité et toute leur force, et voilà qu'ensuite tu t'accuses de t'être fait illusion sur eux.

Laure secoua la tête :

— C'est précisément parce que j'ai beaucoup souffert, et parce que je me suis entièrement donnée à cette souffrance, que j'ai éprouvé ces sentiments avec tant de vivacité : jusque-là tout était confus... Oh! je sais bien, cela peut paraître singulier, et peut-être l'explication que je te donnerais n'a de vérité que pour moi...

Après une attente, elle reprit :

— Oui, c'est à la fois simple et compliqué, à la fois rare et presque commun. A un moment,

comme je viens de te le dire, j'ai trop cédé à la douleur ; je n'ai plus mesuré sa place ; j'ai cru qu'elle était tout au monde : et c'est là une source de grands mensonges... Écoute, voici une pensée que j'ai eue quelquefois, un reproche que je me suis fait et dont l'expression sans doute te paraîtra étrange : je me suis dit que j'avais trop aimé la douleur.

Louise fit un mouvement de surprise :

— Oui, oui, je sais, reprit Laure, je te l'ai dit à l'avance : cela étonne. Peut-être, aussi, l'expression n'est-elle pas très exacte ; elle est un peu exagérée, un peu forte. Mais cela se comprend pourtant : je veux dire que j'ai toujours eu dans l'esprit quelque chose de grave, d'un peu triste, qui avait besoin de s'épancher, de vivre, cela même au cours d'une jeunesse heureuse ; c'était, si tu veux, le désir, le besoin d'une destinée difficile au lieu d'une destinée trop commode, et de plus, une affinité naissante et mystérieuse avec tout ce qui souffrait. Oui, plus j'y songe, c'était bien cela : j'avais par avance le sentiment très obscur qu'il y avait dans la douleur quelque chose à ma mesure, à ma convenance, et où, pour ainsi dire, je me complairais.

Et en effet, lorsqu'il m'est arrivé de beaucoup souffrir, au lieu de considérer ma peine comme une chose petite et chétive, qu'il fallait simplement subir, expier dans quelque coin, au contraire j'ai pensé, sans doute à cause de ce penchant profond, que seule sur terre la douleur était réelle et vraie; que le reste était illusion, apparence; aussi je me suis abandonnée à elle et j'ai éprouvé une satisfaction singulière, une sorte de soulagement à étendre à l'infini le mal qui me concernait... J'ai eu ainsi parfois, pour presque tout ce qui existe, une pitié à en mourir. Alors tu comprends, si l'on éprouve l'infini dans la douleur, il faut l'infini en toutes choses, il faut l'infini dans la joie. Quand le monde apparaît comme le domaine prédestiné de la souffrance, par un mouvement d'âme, peut-être pas le plus courageux, mais le plus humain, le plus naturel, on cherche à s'échapper, on va vers les fêtes célestes, on ne veut plus voir que l'éternité.

— Mais qu'importe, dit Louise, et que te reproches-tu?

— Je me reproche d'avoir ignoré que la forme la plus haute et la plus libre du renoncement n'est pas celle qui naît du malheur, et

qu'en se réfugiant ainsi dans un ciel mystique, souvent on vit, au lieu d'une histoire divine, une histoire, hélas ! trop humaine.

Car un jour peut venir ensuite où l'on apprend à souffrir d'une manière plus sage, où l'on mesure mieux la place de la douleur, où l'on s'aperçoit qu'on s'est laissé abuser par elle et qu'on est venu au cœur de l'infini, guidé par ses mensonges.

— Mais toi cependant, objecta doucement Louise, même dans les lointains de notre jeunesse, tu éprouvais déjà cet attrait d'un ordre infini — et cela, il me semble, sans qu'aucun malheur fût intervenu.

— Il est vrai, répondit Laure, de tout temps j'ai aspiré à une sorte de bien qui dépasserait la réalité et l'expérience communes ; mais suis-je bien sûre qu'il était si grand et si noble de céder complètement à ce désir ?... Pour une telle inclination peut-être existe-t-il d'autres voies que celles que j'ai suivies ; ou, du moins, peut-être en existera-t-il un jour... En tout cas, pour ce qui me concerne, je ne me serais pas tout entière abandonnée à ce penchant si je n'avais tant cru en la douleur, et surtout, je ne m'y serais pas abandonnée de cette façon dure et

cruelle qui ne voulait plus rien regarder du monde. » Après s'être tue quelques secondes, elle répéta à voix basse ces derniers mots : « d'une façon dure et cruelle », comme s'ils venaient d'évoquer dans son esprit une foule de nouvelles et lourdes pensées...

Louise, qui réfléchissait, murmura :

— Ce que tu dis a beaucoup plus de portée que tu ne voudrais en convenir. Car ils sont une multitude ceux qui, pareils à toi, s'adonnent à des pensées mystiques précisément parce que la vie du monde les a blessés. Aussi, ton histoire, si elle a une vérité profonde, est une immense histoire... Mais laissons cela : en tout cas cela m'émerveille et m'exalte, de revenir à ces sources de vie spirituelle, dont je n'ai jamais approché que grâce à toi. Laure, je te l'ai déjà dit : c'est étrange comme tu es. On croirait qu'il y a au fond de toi une lumière inconnue qui rayonne sur tes pensées... » Elle ajouta, s'adressant à elle d'une façon plus directe : « Dis-moi, est-ce vrai ? est-ce ainsi ? sais-tu des choses qu'on ne sait pas ? »

Laure ne répondit pas d'abord à cette question, jugée sans doute trop vaine ; mais, comme Louise insistait, elle dit enfin avec lenteur :

— Non, non, Louise, point de lumière inconnue... Et laissant tomber la voix, elle ajouta très bas :

— C'est peut-être le reflet d'un habituel et très grand péril...

Les yeux de Louise errèrent un moment au loin, puis elle dit très bas, en frissonnant :

— Je ne puis songer sans effroi à cette douleur capitale et mystérieuse qui a décidé non seulement de ta vie terrestre, mais encore de toute la vie de ton âme.

Cependant elle n'osait interroger sa sœur.

Ce fut Laure qui reprit la conversation.

La suite de ces confidences l'avait amenée à se remémorer le jour de la mort de son père, et la conduite qu'elle avait eue alors près de lui. Remuée elle-même par ce grave entretien, elle pensa qu'il lui offrait l'occasion d'atténuer un reproche dont depuis longtemps elle se sentait enveloppée.

Avec un accent d'émotion violente et contenue, elle dit :

— Puisque je suis venue, presque sans le vouloir, à te parler ainsi, peut-être dois-je prendre cette circonstance pour me justifier

si possible, d'un souvenir que tu as gardé de moi...

Louise fronça les sourcils avec inquiétude.

— C'est un sujet sur lequel je n'aime guère revenir, continua Laure ; non, Dieu sait que je n'aime pas... Mais il m'est facile, après ce que je t'ai dit, de m'expliquer en ce moment, et ce sera une fois à jamais... Tu te rappelles, n'est-ce pas, ce qui s'est passé lors de la mort de notre père...

— Oui, dit Louise, et son regard anxieux s'enfonça dans ces lointains.

— Tu te rappelles... Donc il est inutile que je précise. Eh bien ! quelle qu'ait pu être ma conduite à cette heure-là, il ne faut rien me reprocher, car je souffrais beaucoup, je souffrais trop pour être pareille à vous...

Or Louise, tout en l'entendant, se disait à elle-même :

« Oui, je revois cette journée, je revois cette heure, et il me semble que jusqu'ici je ne m'en étais encore jamais souvenue... Cependant j'y ai pensé bien souvent ! »

Laure continuait :

— Comme je t'ai expliqué, je vivais ailleurs,

rien ne comptait, rien n'avait de sens, de prix, hors l'éternité...

Elle ajouta :

— Je ne sais si tu te rappelles exactement...

— Oui, oui, murmura Louise. Et elle pensait : « Comme j'ai été aveugle, à ce moment-là et depuis !... Mais à cause de ce que je viens d'apprendre, à cause de l'aveu de ce malheur, à présent un voile se soulève... »

Elle était devenue pâle et ses mains tremblaient. Laure cependant, trop absorbée, ne le remarqua pas.

— Qu'était-ce donc qui te peinait tant? demanda Louise en jetant vers sa sœur un coup d'œil rapide chargé d'anxiété.

— Tout ce qui touchait à la mort éveillait en moi des sentiments sans mesure, dit Laure pensive.

— Je ne comprends pas bien, reprit Louise.

Elle murmura :

— Il y avait sans doute autre chose?...

Laure fit évasivement et très bas :

— Bien sûr, il y avait autre chose...

Louise se leva et, laissant tomber les mains, elle dit d'un ton désespéré :

— Oh! Laure, j'ai compris ce qu'il y avait!

Laure éprouva aussitôt un amer regret. Elle ne fit aucun mouvement; elle ne parut pas bouleversée; elle regarda un moment par terre. Puis, pour rassurer Louise, elle dit en levant la tête :

— Laisse donc, tout cela est bien loin maintenant...

Mais alors, voyant l'émotion immense empreinte sur le visage de sa sœur, elle ne put s'empêcher d'exprimer le reproche qu'elle se faisait intérieurement. Elle dit, avec un accent de profond chagrin :

— C'est un sujet dont je ne voulais jamais parler! Bien malgré moi je...

Louise l'interrompit, et dit, en même temps qu'elle faisait le signe de mettre un doigt sur ses lèvres :

— Tais-toi! tais-toi! attends! ne dis plus rien. Laisse-moi mesurer, comprendre...

Laure reprit :

— Je ne voulais pas...

— Non, ne regrette pas, c'est mieux ainsi. Mais attends...

Alors elles restèrent dans un grand silence. Louise reprit :

— Oui, je m'explique ce que tu disais hier : tout ce que tu es à présent, tu l'es à cause de moi; comment n'ai-je pas aussitôt compris!... Et en ce temps-là, il y a huit ans, étais-je aveugle! étais-je folle! Tu étais déjà presque fiancée et je le savais : je suis venue, et alors à cause de moi... Oh! pardonne-moi. » Elle n'acheva pas sa phrase, elle passa sa main sur son front et devant ses yeux, comme pour chasser d'incroyables idées. « Oh! Laure! malgré cela, c'est toi, toi seule qui as voulu, qui as fait notre mariage. Sans toi, il ne se serait jamais accompli! » Elle s'était rassise, elle appuya son coude sur le genou de Laure et, ainsi penchée vers elle, baissant la tête, elle dit :

— Que puis-je? Que puis-je à présent?

Laure était devenue elle-même très pâle. Elle releva le visage de sa sœur, qu'elle vit baigné de larmes.

Elle lui dit :

— Tu t'accuses bien inutilement... Que te reproches-tu? D'avoir été là? D'avoir existé?

— Si, si, j'ai été trop égoïste en ne me doutant de rien! J'avais un brouillard devant les yeux... Mais, Laure, tu n'aurais eu qu'un mot à dire, et rien ne serait arrivé!

Et elle ajouta, serrant les mains l'une dans l'autre :

— Tandis qu'à cause de moi !...

Laure l'interrompit ; elle voulut empêcher qu'elle ne s'exagérât son rôle et ses torts, qu'elle ne fît porter sur cette rencontre de leurs deux inclinations un remords trop déchirant. Elle tint à expliquer qu'elle n'avait pas tant perdu par ces fiançailles brisées, et que ce mariage sans doute, aussi bien que n'importe quel mariage, n'eût pu convenir à sa nature difficile et rebelle.

Le menton appuyé sur la main, les yeux fixés devant elle, elle lui dit d'une voix grave et songeuse :

— Va, tu t'imagines ce qui n'est pas. Ne crois point que je suis entrée dans un cloître par dépit, ou pour y pleurer un amour perdu ; non, les choses se sont passées d'une façon bien différente, ce fut un événement d'une autre nature. Tu le sais bien, il y avait eu de tout temps en moi un penchant qui m'entraînait hors des conditions d'existence de la plupart des gens, un besoin qui me portait ailleurs. Aurais-je pu malgré cela demeurer dans le monde, y être heureuse ? qui le sait ? J'en doute fort à

présent, et en tout cas, dès ce temps-là, Marc en doutait... Un soir, vers neuf heures, peu de temps avant ton retour, je sortis du parc avec lui, et nous vînmes dans ces prairies que tu vois au-dessous de nous; la nuit était légère et splendide et le ciel plein d'étoiles... Presque involontairement, je levais les yeux vers elles, vers leurs abîmes, et c'est étrange, je souffrais de cette nuit comme plus tard j'ai souffert de certaines idées. Je le lui dis, et lui me conseillait de retenir mes regards, de ne pas les laisser aller au delà de l'écharpe de lumière que faisait au bord du monde le crépuscule encore mal effacé; tu comprends : c'était à la fois vérité et figure. Or moi, cette nuit-là, j'ai consenti, j'ai promis, j'ai dit que mes pensées n'iraient pas plus loin, qu'elles resteraient ici-bas attachées. Cela se pouvait-il? Je ne sais, ou plutôt non, rassure-toi : je crois que cela ne se pouvait pas. De toutes façons je me serais bientôt aperçue que cet engagement dépassait mes forces. Et en effet lorsque je fus malheureuse, ce fut comme si la promesse que j'avais faite se brisait, comme si je rejetais l'anneau de ces fiançailles avec tout ce qui m'entourait. Voilà : ce fut cela simplement... A ce moment

mon père mourait, autour de moi tout mourait, tout s'en allait, tout était pour moi comme un rêve, lui-même était dans les songes de l'agonie, et la réalité et la mort coulaient entre ces deux songes...

— Oh ! Laure, fit Louise en sanglotant, et moi qui t'ai blâmée parfois ! Elle réfléchit puis dit : « J'aurais dû deviner, comprendre. » Après un moment de silence elle reprit : « Voilà donc comment se décida ta vocation désolée... »

— N'exagère rien, répondit Laure. Il est possible que ces jours de peine aient éveillé en moi une sorte de désir fatal qui par la suite ne s'est guère apaisé. Mais ne t'en rends point responsable ; un jour ou l'autre je me serais heurtée à la souffrance, car elle dépend moins des événements extérieurs que des dispositions de chacun, et moi j'y étais prédestinée.

« Il est vrai, j'ai eu trop besoin d'une espérance qui n'emprunterait absolument rien à la terre. Mais en ce temps-là, il n'y avait pas que la déception dont tu parles, il y avait la mort aussi...

Après un silence :

— Oh ! Laure, dit Louise avec un émoi nouveau, comment pourrai-je vivre à présent ?

Elle s'exclama :

— Et Marc qui revient demain !

Après quelques secondes, elle ajouta, avec un accent de découragement profond :

— Et moi qui ne l'aime plus !

— Louise, que dis-tu là ?

— Non, non, tu le sais bien, je ne l'aime plus. Je m'entends encore avec lui, mais je ne l'aime plus. Je t'ai tout raconté... Du reste, tu t'en étais aperçue toi-même en arrivant dans notre maison... Laure, toi qui venais de si loin, de si haut, qu'as-tu pensé en descendant dans notre vie si médiocre ? Toi qui avais acheté tout cela, donné tout cela, payé d'un si grand sacrifice, qu'as-tu pensé ?

Laure dit avec une douceur bienveillante :

— J'ai été quelquefois un peu peinée...

— Maintenant que je sais tout, continua Louise, comment pourrai-je...

Elle n'acheva pas sa phrase. Elle couvrit sa figure de ses mains. Mais Laure, voyant son désespoir, lui prit les doigts et les écarta de devant son visage.

— Va, dit-elle avec calme, ne te tourmente plus, tu me ferais regretter trop de n'avoir pas été plus réservée. Je comprends que ces souve-

nirs t'émeuvent, mais tu t'accuses à tort. Il faut être plus sage : quoi que nous puissions à présent penser et dire, les destinées sont faites et c'est une histoire passée... Aussi pourquoi insister, s'attarder, se blesser? Il est mieux d'accepter simplement ce qui existe; pour moi, c'est le parti que je prends toujours à présent; j'ai perdu le goût de chercher sans cesse au fond des choses leur poison le plus secret.

En s'expliquant avec cette sérénité, elle pensait adoucir le chagrin de sa sœur, et apaiser le désordre où cette révélation l'avait jetée. Mais elle se trompait beaucoup, car son ton même exaltait Louise.

— Il ne faut pas regretter, dit celle-ci, de m'avoir laissé connaître un secret qui bouleverse le présent et même le passé. Non, ne le regrette pas, car il est un bien qui compense tout ce que j'ai perdu : c'est d'apprendre à mieux t'aimer. Il est plus noble pour moi de savoir ce que je t'ai dû. Ta vie s'est passée sur le plan de la liberté la plus haute, de ce qui réellement est ou n'est pas ; moi, au contraire, j'ai vécu parmi des ombres : mais tout change à ta voix... Il y a en toi une certaine fièvre étrange qui m'élève au-dessus de moi-même ; je voudrais te ressem-

bler, me soumettre à toi comme jadis, mieux que jadis : que puis-je d'autre pour te remercier?

Elle s'appuya contre Laure avec un mouvement d'abandon. Puis, désignant le paysage étalé devant elle :

— Auprès de ce que je viens d'apprendre et d'un drame si profond, comme il est vrai que plus rien n'a de prix!... Qu'importent cet azur et ce soleil!... Laure, te souviens-tu d'une phrase que jadis nous avions lue un jour ensemble, et qui était à peu près celle-ci : « Les âmes s'allument les unes aux autres comme des flambeaux... » Depuis que je t'écoute, cette parole s'est réveillée dans ma mémoire comme si maintenant je la comprenais mieux, et pourtant déjà autrefois j'aimais tant cette image : ces flambeaux qui se penchent l'un vers l'autre, cette flamme qui éclate, puis les consume...

Mais Laure, en l'entendant, secouait la tête avec tristesse et d'un air très réservé :

— Assurément, dit-elle, c'est ce qui peut me toucher le plus, qu'une amitié meilleure naisse de nos anciens adieux... Cependant je crains que tu ne te fasses illusion : il ne faut pas trop attendre de moi... Sans doute je sais qu'au-

près de certaines pensées tout ce qui se déploie devant les yeux n'est plus qu'apparence ou mensonge. Peut-être cependant est-ce là ce qu'il faudrait savoir aimer?... Car si l'on voulait pleurer, quels pleurs suffiraient! Hélas! je l'ai appris, il faut les larmes d'un Dieu... Vois, le soir s'allonge sur les prairies, semblable à tant d'autres soirs. Combien, combien en est-il passé depuis les événements d'autrefois, de pareils et d'égaux, d'indifférents, de monotones, desquels nous aurions pu apprendre à jeter sur ces choses un regard plus apaisé...

Ainsi Laure essayait de la tranquilliser sans deviner encore à quel point elle avait été remuée, ni prévoir les conséquences qui allaient s'ensuivre.

Avant que le soir fût complètement tombé, elles rentrèrent dans la maison.

Le lendemain, elles se retrouvèrent pour le déjeuner. Elles n'allèrent pas se promener ensuite, car Marc devait arriver vers deux heures de l'après-midi, et elles l'attendirent dans la maison.

Elles causèrent à peine. Quelques moments avant l'arrivée de Marc, Louise demanda :

— Quand nous entendrons la voiture entrer dans le parc, tu viendras avec moi sur la terrasse?

Laure fit un signe d'acquiescement, mais elle sentit que cette rencontre avec Marc allait lui être désagréable. Son visage s'assombrit :

— Louise! murmura-t-elle, après ce qui s'est passé hier, je vais, entre toi et Marc, être gênée désormais...

Louise dit :

— Je le serai aussi. Elle secoua la tête d'un air pensif et mélancolique. Entre lui et moi, il y aura un secret très lourd... je ne sais si tu t'en rends compte...

Puis, regardant sa sœur, elle demanda d'une façon à la fois brusque et timide :

— Laure, si je lui racontais tout?

Laure, très surprise, fit un geste effrayé :

— Oh! Louise, y penses-tu, raconter ce que je t'ai dit! mais c'est impossible!

Elle se reprit pourtant, et ayant réfléchi, elle ajouta :

— Du moins je veux dire que c'est impossible, moi étant ici, et que ce serait me mettre hors d'état de vous revoir par la suite...

Louise, fit un signe d'assentiment, indiquant

qu'elle admettait les raisons de Laure; mais elle ajouta avec un soupir :

— Il y a tant de choses désormais que Marc ne comprendra pas !

— Quoi donc ?

Louise ne répondit que par un geste vague... A nouveau le visage de Laure s'assombrit. Louise qui tendait l'oreille aux bruits du dehors, dit :

— Je crois que la voiture arrive... Viens avec moi...

Elle vit Laure hésiter, elle dit d'un ton de prière :

— Tu ne vas pas me délaisser maintenant ?

— Oh ! te délaisser ! Louise, te délaisser !...

Laure, tout en la suivant, répéta ce mot à plusieurs reprises avec un ton de reproche, comme pour faire entendre que rien dans la situation n'en justifiait l'emploi.

On entendit les roues de la voiture sur le sable de la terrasse, puis les chevaux qui s'arrêtèrent. Louise alla rapidement vers le vestibule et ouvrit la porte extérieure. Laure resta en haut du perron. Louise descendit au-devant de Marc qui l'embrassa. Il s'approcha ensuite de Laure et lui demanda si elles avaient toutes

deux passé ces quelques semaines agréablement dans la solitude.

Laure, troublée, ne répondit que d'une façon brève et contrainte. Elle éprouvait à revoir Marc un malaise plus vif encore qu'elle ne l'avait prévu. Sa voix, à cause même de son accent franc et cordial, lui fut pénible; elle pensa avec ennui au secret établi entre elle et Louise.

Elle rentra avec eux dans la maison, mais, au bout de peu d'instants elle s'éloigna. Elle alla dans le parc, et s'y promena avec un sentiment d'inquiétude qu'elle s'expliquait mal. Le temps avait changé depuis la veille; il faisait froid; le ciel était bas comme s'il allait neiger, le vent passait par ondes brusques et violentes.

Elle entendait au fond d'elle-même un avertissement secret que semblait répéter la rumeur triste du vent dans les arbres : c'était comme l'annonce imprévue que son séjour dans ces lieux touchait à sa fin, qu'elle devait leur dire adieu... Sans doute ce retour de Marc, et plus encore ses aveux de la veille l'y obligeaient... Pourtant elle songea combien sa sœur lui était devenue plus chère : et c'était maintenant qu'il lui fallait se séparer d'elle!

Vers quatre heures elle rentra dans la maison;

elle monta dans sa chambre, d'où elle ne redescendit qu'à l'heure du dîner. Mais alors, l'intention qu'elle avait eue de partir se précisa et devint une résolution arrêtée.

Marc ne passa point la journée sans observer que dans l'esprit de sa femme s'était produit un changement singulier ; il s'en rendit même compte beaucoup plus nettement que n'avait fait Laure. En réalité, Louise avait été touchée jusqu'au fond de l'âme, et cette secousse trop forte la laissait chancelante et désorientée. Le dévouement de Laure, subitement révélé, et, plus encore, cette brusque ouverture sur l'infini avaient brisé ses sentiments habituels et jusqu'à l'idée qu'elle se faisait de sa propre vie. Dans cette crise, qu'un sourd malaise avait préparée, elle avait besoin de Laure, de sa présence, de son affection, comme si la sorte de grandeur qu'elle trouvait en sa conduite et ses paroles pouvaient seule la mettre à l'aise et la secourir.

Que, après ce qu'elle avait appris, tout demeurât pareil dans son existence, cette supposition blessait sa générosité native. Mais, encore, que faire ? elle n'en avait pas idée...

Marc, assis près d'elle et causant, lui appor-

tait la rumeur et les échos de ce monde extérieur dont depuis plusieurs semaines elle avait été séparée. Elle le voyait s'intéresser à des objets ou des événements insignifiants, et incapables, en ce moment au moins, de la toucher. Combien le ton même de sa conversation était différent de celui auquel Laure l'avait déjà accoutumée ! Pour rompre ce malentendu pénible, plusieurs fois le désir lui vint de confier à Marc ce qui s'était passé ; le secret de Laure monta jusqu'à ses lèvres : cependant, il ne lui appartenait pas de le révéler. A quoi bon, du reste? Pourrait-elle, même à ce prix, faire entendre à Marc la sorte d'émoi dont elle était troublée?

Lui s'apercevait qu'elle l'écoutait distraitement, comme si elle avait eu l'esprit captif d'autres préoccupations. Cet accueil le surprit un peu; mais il supposa que c'était l'humeur et le caprice d'un moment, et d'abord il n'y voulut point prendre garde. Pourtant, au cours de l'après-midi, sa contrariété s'accrut peu à peu et, finalement, bien qu'il ne fût pas habitué à une intimité profonde avec sa femme, il observa chez elle avec impatience ce flot de pensées continu et pour ainsi dire visible, qui la mettait très loin de lui.

Il n'avait, jusque-là, vu Laure qu'un instant. Mais, à huit heures, tous les trois furent réunis pour dîner dans la salle à manger : là, au bout de peu de minutes, quelques gestes, de menus indices, les signes d'une entente qui n'existait pas entre Laure et Louise lorsqu'il était parti, lui suggérèrent brusquement l'idée que Laure, pendant son absence, avait pris sur sa femme un grand ascendant. Cette supposition s'affirma dès qu'elle l'eut effleuré. Il avait toujours jugé Louise de caractère flexible, mobile, et il lui parut soudain naturel et presque inévitable que Laure, sortant d'un cloître, avec toute son exaltation, eût fait effort pour l'amener à ses vues. L'attitude de sa femme, ainsi interprétée, le blessa bien davantage. Il regarda Laure : ses manières effacées et discrètes lui déplurent, et il pensa qu'il faudrait peu de certitudes dans le sens de ses craintes pour détruire la sympathie qu'il lui avait gardée jusque-là.

Longtemps il ne dit rien; dans le silence chacun poursuivait ses réflexions particulières; or, en ce même moment, Laure avait la sensation vive et directe que la situation présente ne pouvait pas se prolonger.

En se retrouvant auprès de sa sœur après ces quelques heures de séparation, elle avait, en face de Marc, fait précisément la même observation que lui : à savoir qu'entre elles deux une alliance s'était faite, une indéfinissable et secrète union dont il était exclu. Elle se douta même qu'il s'en rendait compte et entrevit ses soupçons. Ainsi pour la première fois elle s'aperçut que sa présence pouvait avoir comme effet de les diviser; et, sentant son tort, dans le silence glacial qui durait, elle éprouva un grand malaise. Elle prit la résolution de s'éloigner le plus tôt qu'il serait possible, dans deux ou trois jours, pensa-t-elle. Du reste, de toutes façons, sa position ici était devenue trop pénible... Lorsqu'elle se fut ainsi décidée, elle éprouva un réel soulagement, malgré le regret douloureux d'abandonner l'unique affection qui eût jamais brillé dans sa solitude.

Après le dîner, on se rendit dans le salon. Laure se retira de bonne heure.

Lorsqu'elle fut partie, Marc se leva; il marcha un moment de long en large en passant près de Louise, qui était assise dans un fauteuil à l'angle de la cheminée.

Puis il s'arrêta à côté d'elle et lui demanda

d'un ton neutre, presque indifférent, presque conciliant :

— Est-ce que Laure va encore rester longtemps?

Malgré cette intonation bienveillante, Louise pressentit le désir secret qui s'abritait sous cette question.

— Mon Dieu, je l'espère..., dit-elle avec simplicité.

Marc ne répondit pas et se remit à marcher. Mais, une minute après, il s'arrêta à nouveau et, comme s'il restait sur le même sujet, il dit qu'en passant à Paris il avait invité plusieurs amis pour une date assez prochaine, et ajouta :

— Si Laure est encore ici lorsqu'ils viendront, je crains que ce ne soit gênant, — au moins pour elle... Tu te souviens de son arrivée?

Comme Louise ne témoignait rien, il demanda :

— Est-ce que j'ai eu tort de faire ces invitations?

Louise fit un geste ennuyé :

— Cela ne m'amuse plus de voir ces gens qu'il faudra occuper, distraire.

— Voyons, dit-il, voyons ! » La première fois avec un léger accent de reproche, et ensuite

comme s'il voulait s'adresser à elle d'une façon directe et très sérieuse.

Elle se redressa assez brusquement :

— Qu'arrive-t-il donc? continua Marc. Voilà que, maintenant, tu ne veux plus voir personne!

Il ajouta avec une ironie assez douce, comme s'il avait pénétré ses secrets motifs : « Tu veux, toi aussi, te cloîtrer? »

Elle le regarda d'un air inquiet.

— C'est Laure qui t'a donné ces idées, affirma-t-il avec vivacité... C'était facile à prévoir du reste, continua-t-il d'un ton mécontent. Réponds-moi, n'est-ce pas vrai?

Elle fit un geste qui pouvait passer pour un signe d'acquiescement.

— Laure s'est mêlée de ce qui ne la regarde pas, reprit-il avec le même accent un peu âpre qui offusqua Louise. Il n'est pas difficile de reconnaître là sa main.

Il ajouta : « Je sais ce qu'elle est... »

Louise, levant la tête, répliqua :

— Je sais que tu le sais.

Il fut très étonné, fronça les sourcils, leurs regards se croisèrent; dans les yeux de sa femme il vit de l'indécision, de la prière, un mystère

bizarre. Il regretta soudain sa vivacité, ce mouvement d'humeur. Ayant fait encore quelques pas, il vint s'asseoir en face d'elle, et aborda d'autres sujets, sur lesquels il tenta vainement de retenir son attention.

Louise avait été froissée de ses paroles, affligée aussi qu'il eût de l'hostilité envers Laure et qu'il le laissât paraître. De plus, les sentiments témoignés par Marc ne lui permettaient plus de douter de l'imminence et de la nécessité d'une solution qui serait certainement pénible. Elle éprouva le désir très vif de se retrouver près de Laure. Ayant attendu quelques moments, elle sortit et monta dans la chambre de sa sœur.

Laure était déjà couchée. Quand Louise entra, elle s'inquiéta de cette visite imprévue. Elle alluma une lampe placée près d'elle :

— Que s'est-il passé? demanda-t-elle.

Louise s'approcha, s'assit au bord du lit; puis, sans donner d'explications, se mit à pleurer. Depuis la veille elle avait l'esprit et les nerfs tendus; aussi ses larmes la soulageaient. Laure, accoudée sur son oreiller, la regardait pleurer avec un regret navré.

— Je ne te comprends point, dit-elle. Ne te tourmente donc pas...

Elle ajouta :

— Écoute-moi. Dès que je ne serai plus ici, tu seras libre de t'expliquer avec Marc à ta guise. Alors rien ne subsistera de la gêne que causent en ce moment ici, soit ma présence, soit mes confidences que tu es obligée de tenir secrètes.

Louise fit signe qu'il ne s'agissait point de cela.

Elle dit en secouant la tête :

— Marc ne me comprendra pas.

On entendit du bruit dehors, comme si de la pluie et de la grêle battaient les murs et les volets. Laure en fit la remarque, que Louise ne releva pas ; elle se pencha vers Laure en murmurant :

— Laure, il ne faut pas me quitter ! J'ai tant besoin de toi, maintenant ! Je ne peux m'entendre qu'avec toi !

Laure fut émue. Elle dit :

— Marc n'aimera point que je reste.

Louise fit un menu signe de tête comme pour convenir que c'était vrai.

— Tu vois, conclut Laure.

Elle ajouta avec un sourire en indiquant le lieu de leur entretien :

— Nous aurons presque l'air de tenir des conciliabules...

Louise haussa légèrement les épaules, montrant que peu lui importait; puis elle dit :

— Si tu savais, Laure, comme je me trouve coupable envers toi! Maintenant que je connais ta vie, il me semble que je t'ai pris ce qui devait t'appartenir; tout ce dont est composée la mienne me paraît faux et usurpé; c'est une sensation de chaque minute, et si elle s'étend sur l'avenir, je ne saurai comment la supporter.

Elle ajouta :

— En comparaison de moi, tu étais d'une matière si précieuse...

Laure, voyant en elle tant d'émoi, déplora ses confidences de la veille. Elle jugea bien que ce qui l'avait ainsi affectée, c'était moins les événements eux-mêmes que le récit de ses volontés secrètes, de ses expériences et de ses inquiétudes. Qu'avait-elle besoin de lui parler ainsi? Toute sa vie elle avait eu un certain désir caché de dominer les âmes d'autrui, d'y mettre la marque de la sienne. Elle se l'avouait en ce moment et se le reprochait... Longtemps après que sa sœur fut partie, elle continua à réfléchir. Dans ce désarroi où elle voyait Louise, elle se faisait un scrupule de la quitter, et cependant, après ce qu'elle avait ce soir-là

observé et appris, il ne lui convenait plus de demeurer. Elle ne savait quel parti prendre.

Elle resta dans le même embarras toute la matinée du lendemain ; ensuite une circonstance survint qui trancha ses doutes.

Avant le déjeuner elle s'était trouvée quelques instants seule avec Marc dans la salle à manger, mais n'avait échangé avec lui aucune parole. Ensuite Louise vint, s'excusant de son retard ; elle se plaignit de migraine ; elle avait les traits fatigués ; après le déjeuner elle remonta de bonne heure dans sa chambre. Comme Laure se disposait à aller dans le parc, Marc s'offrit à l'accompagner.

Il s'était proposé de lui faire quelques questions au sujet de ce qu'il avait remarqué la veille, et il jugea cette occasion favorable. Laure pressentit ses intentions.

Le temps était comme la veille, gris, froid, menaçant, le ciel était chargé de nuages. Ils marchèrent un moment sur la terrasse.

Marc éprouva de l'embarras à aborder un point aussi délicat. Il dit qu'il avait, en arrivant, trouvé sa femme tout autre qu'à son départ, distraite, préoccupée ; il demanda à Laure si elle l'avait remarqué aussi, et si elle savait pour-

quoi. Elle fit un geste évasif et ne répondit rien.

Il poursuivit, révélant cette fois sa pensée d'une façon plus directe :

— Comme je ne pouvais comprendre ce changement, je me suis demandé, Laure, si votre présence n'aurait pas eu sur elle quelque influence imprévue?... Est-ce que cette supposition vous étonne?... En somme, il n'y aurait là rien d'extraordinaire, et ce pourrait être même sans que vous l'ayez voulu.

Laure ne se hâta point de répondre : il crut d'abord qu'elle ne dirait encore rien. Mais ensuite il vit qu'il s'était fait comprendre plus clairement encore qu'il ne l'avait imaginé. De sa voix unie et calme elle l'assura qu'elle n'avait aucunement tenté de modifier les idées ou la manière de vivre de sa sœur selon ses propres sentiments de piété. « Non point, dit-elle, que je voie là un crime, mais enfin, puisque ce n'est pas, j'aime mieux m'en justifier. » Après quoi pourtant elle se hâta d'ajouter qu'elle avait, la veille précisément, fait la même remarque que lui, de sorte qu'aussi la même supposition lui était venue. En conséquence, elle ne doutait pas qu'ils se fussent également ren-

contrés sur la conclusion à tirer de cette circonstance, à savoir qu'il était préférable qu'elle s'éloignât...

Son assurance tranquille déconcerta Marc, qui protesta; il dit qu'une telle résolution, qu'il lui faudrait considérer comme motivée par ses paroles, le peinerait beaucoup.

Laure le pria d'écarter ce scrupule, l'assurant que, avant tout reproche, elle était déjà persuadée des avantages de son départ.

Marc alors laissa deviner, peut-être sans y prendre garde, qu'il n'avait pas de répugnance véritable pour cette solution. De sorte qu'un moment de silence vint où ils se sentirent tous les deux d'accord sur ce point.

Mais aussitôt Laure ressentit une gêne nouvelle. Après cette promesse d'un prochain départ, quelle attitude avoir devant Marc jusqu'à l'instant où elle quitterait la maison ? Pouvait-elle demeurer avec dignité un jour de plus ? Il lui parut que non, qu'elle ne le pouvait pas, qu'elle devait s'éloigner au plus tôt. Elle hésita seulement une seconde à cause de sa sœur... Puis, se tournant vers Marc, elle lui dit, comme conclusion de sa réflexion silencieuse, que plus elle y songeait, plus elle trouvait nécessaire

d'abréger son séjour, et qu'elle s'en irait le soir même.

Cette seconde décision, radicale et précipitée, fut mal interprétée par Marc. Il ne douta point qu'elle eût été piquée au vif par ses paroles, et qu'elle cherchât, sinon à le lui faire sentir, au moins à le mettre dans l'embarras en tirant de ses reproches les conséquences les plus dures pour elle-même. Il fut, à son tour, vexé. Il essaya d'expliquer mieux sa démarche et de l'excuser. Mais Laure l'interrompit aussitôt :

— Marc, je vous l'ai déjà dit : vous avez raison, et je suis entièrement de votre avis.

Elle était sincère, mais lui ne le voulait point croire. Bref, ils ne s'entendirent pas.

Par dépit, il cessa de faire des objections à ce départ. Elle demanda à quelle heure elle devait quitter la maison pour prendre le train qui la mènerait à Paris. Il répondit qu'il lui faudrait être prête à sept heures, que le coupé l'attendrait au bas du perron.

Comme ils se séparaient, elle lui demanda s'il voudrait bien prévenir Louise.

— Oui, répondit Marc.

Laure alla du côté du parc et s'y promena

quelques moments. Son cœur, pendant plusieurs minutes, battit avec violence. Elle sentait maintenant davantage le côté pénible de cet entretien. Cependant aurait-elle pu agir d'une autre manière? Non, elle avait réellement été contrainte par les circonstances... Donc, dans quelques heures elle ne serait plus ici.

Marc s'était dirigé du côté des écuries, à la recherche du cocher; là il donna des ordres pour que la voiture fût prête à l'heure dite. Puis il voulut se rendre près de sa femme pour la mettre, comme il l'avait promis à Laure, au courant de ce qui s'était passé; il rentra dans la maison; mais lorsqu'il fut au pied de l'escalier qui menait à la chambre de Louise, il s'arrêta, perplexe. N'eût-il pas mieux valu que Laure se chargeât de la prévenir? Si lui-même racontait l'incident, Louise, quoi qu'il fît, serait persuadée qu'il avait voulu, provoqué peut-être ce départ? Il hésita un moment; puis, se persuadant que Laure ne pouvait tarder d'aller trouver sa sœur, il abandonna le dessein de cette explication difficile, et se rendit dans son bureau.

Cependant, une fois là, il se demanda : « En somme, si Louise pense que je suis cause de ce

départ, est-ce qu'elle se trompera tant? Est-ce que ce n'est pas la vérité, après tout? » Il eut des remords. Il se rappela tout ce dont il avait été redevable à Laure jadis; vraiment, il n'eût pas dû se donner même les apparences d'un tort. Il songea encore que si sa belle-sœur n'avait point fait l'abandon de sa fortune, sans doute à la mort de Maximilien, elle aurait eu en héritage cette maison qu'elle allait quitter ce soir... Cependant, devait-il, lui, pour ces motifs, s'interdire la moindre observation, accepter que Laure mît la désunion entre sa femme et lui? Non, son droit était bien certain... Irrité à la fois contre elle et contre lui-même, il marcha longtemps dans la pièce d'un pas nerveux.

Laure se promena quelques moments dans le parc; puis, lorsqu'elle se fut remise de son premier trouble, elle monta chez elle. Il était déjà plus de trois heures. Elle sonna une femme de chambre, qu'elle attendit vainement; elle s'occupa seule à préparer son départ. Elle fit sa malle; elle rangea ses affaires lentement, méthodiquement, s'appliquant à retenir ses pensées sur cet unique souci, présent et matériel, se gardant par cette occupation contre des réflexions trop graves. Beaucoup de temps passa

ainsi; avant même qu'il fût cinq heures, le jour s'obscurcit sous le ciel bas. Le soir fit glisser ses ombres dans la pièce. Laure regarda au dehors : sur la façade de la maison, qu'elle apercevait de biais, çà et là des fenêtres s'éclairèrent l'une après l'autre. Le vent passait par bourrasques sur le parc, faisant gémir les arbres dépouillés ; par moments, dans le jour finissant, la neige et la grêle tombaient en averses brusques, et de leur chute oblique et violente voilaient le paysage comme un rideau. Un chagrin douloureux se leva peu à peu dans le cœur de Laure ; elle s'approcha de la fenêtre et appuya son front contre la vitre, comme font les enfants tristes par les jours pluvieux.

Elle pensa à sa sœur... Pourquoi Louise n'était-elle pas venue la trouver? Elle l'avait peut-être froissée par sa décision soudaine ? Est-ce qu'elle devrait la quitter mécontente et glacée? Du reste, elle ne la reverrait sans doute pas avant bien longtemps ; qui sait? elle ne la reverrait peut-être plus?... Et elle-même, où serait-elle demain? Son cœur se serra, une inquiétude sourde et tragique envahit son âme, elle éprouva le besoin impérieux d'aller vers sa sœur, de passer à côté d'elle les brefs

moments qui la séparaient encore de ce départ irréparable et qu'elle avait voulu.

Elle sortit de sa chambre, descendit l'escalier et se rendit dans le salon, où elle pensait trouver Louise. Elle entra : les deux pièces étaient vides; elles avaient un air inhabité, sous la lumière immobile, dans le silence morne. Laure les traversa rapidement; elle gagna une salle du rez-de-chaussée où le petit garçon avait ses jouets et où il passait la plus grande partie de son temps. Elle entr'ouvrit la porte : Louise n'était pas là non plus ; au delà d'un vaste espace d'ombre, elle aperçut dans le fond de la pièce l'enfant avec sa bonne, sous la clarté d'une lampe. Elle voyait de face son visage entouré de cheveux blonds. Il était debout, il appuyait les coudes sur les genoux de sa bonne qui était assise; les mains sous le menton, il levait vers elle ses grands yeux limpides avec l'air d'écouter une paisible histoire. Laure referma la porte sans entrer.

Elle se dit que sans doute Louise n'avait pas quitté sa chambre de l'après-midi. Elle s'y rendit, et en effet l'y trouva. Louise, dans un angle près d'une fenêtre, était étendue sur un divan, qu'une étoffe orientale couvrait de ses

plis. La pièce assez vaste était toute garnie de tentures rares, de meubles anciens et de bibelots; par terre, au pied du divan, était étalée la peau d'un ours à la gueule énorme, près de laquelle une haute lampe au globe dépoli posait son pied de cuivre mince et tordu. Louise tenait à la main un livre qu'elle ne lisait pas. Quand Laure se fut approchée d'elle, elle se souleva un peu, et, en même temps qu'elle lui prenait la main, elle lui dit avec une expression de regret affectueux et peiné :

— Pourquoi m'as-tu laissée seule cet après-midi? J'ai souffert de la tête tout le temps... Maintenant je vais un peu mieux...

Laure fut étonnée de cet accueil si calme.

Elle demanda :

— Marc est venu?

— Non...

— Comment! s'écria Laure. Marc n'est pas venu?

Elle recula d'un pas, et devint pâle.

Louise, subitement effrayée, se leva :

— Pourquoi? Qu'y a-t-il? demanda-t-elle.

— Ce qu'il y a, Louise? Mais je pars...

— Quand donc?

— Tout de suite... C'est-à-dire dans deux heures... Marc devait te prévenir...

— Tu pars! Tu ne reviendras pas?

— Non.

Louise resta quelques secondes immobile, regardant devant elle avec un visage sombre. Elle murmura :

— C'est Marc qui a voulu cela...

— Non, Louise, je m'y suis déterminée moi-même.

— Oh! Laure, ne me dis pas cela! fit-elle avec un geste véhément. Elle ajouta :

— Du reste, je vous ai vus passer en causant sur la terrasse; c'est alors que tout a été résolu, j'en suis sûre. N'est-ce pas vrai?

— Marc n'a pas demandé que je m'en aille, protesta Laure.

— Oh! naturellement, je comprends... Il ne t'a pas dit : « Je veux que vous partiez ce soir... »; c'est évident. Mais il t'a parlé de telle manière que tu as dû t'y décider.

— Louise, je trouvais, moi aussi, que je ferais bien de m'en aller... Tu le vois : je mets la discorde entre Marc et toi. Le mieux est que je parte. La voiture m'attendra à sept heures.

— Non, tu ne partiras pas! dit Louise avec résolution. Tu ne partiras pas; ou, du moins, pas ainsi...

Elle ajouta, très animée :

— Ne me quitte pas : que ferais-je ensuite?... Elle ajouta : « Et toi, où donc iras-tu? quoi! dans cette froide maison où je t'ai vue un jour? »

Elle dit encore, avec le même accent résolu :

— Marc s'est mal conduit envers toi, au point qu'il n'a pas osé venir me le dire; cela m'étonne même de sa part... Je te demande pardon pour lui : mais tout ce qu'il pourra faire de blessant à ton égard sera réparé par moi.

Laure lui dit :

— Laisse donc cela, ne te tourmente point!

Elle crut bien faire en ajoutant que rien ne l'obligeait absolument à s'éloigner le soir même.

Louise sonna; sa femme de chambre vint, et, ayant ouvert la porte, resta debout dans l'embrasure.

— Allez dire, commanda Louise, qu'il est inutile d'atteler le coupé : mademoiselle Laure ne partira pas.

La femme de chambre, surprise du ton impératif de Louise, attendit un instant, répéta l'ordre, puis sortit. Elle alla trouver le cocher, auquel Marc avait parlé, et lui transmit les instructions nouvelles; lui, ayant reçu un ordre

de Marc, voulut tenir de lui aussi ce contre-ordre. C'est pourquoi, après conciliabule, la femme de chambre se rendit auprès de Marc, qui était toujours dans son bureau.

Marc lui fit raconter exactement ce qu'elle avait vu et ce qu'on lui avait dit.

— Madame vous a commandé de me prévenir?

— Non, monsieur.

Cette circonstance le froissa. Il se représenta bien ce qui avait dû se passer. Il ne tenait nullement à ce que Laure partît ce jour-là; mais il comprit qu'il avait eu grand tort de ne pas aller trouver sa femme à l'issue de leur conversation; et, pour ne pas laisser la situation s'aggraver davantage, il se rendit auprès d'elle aussitôt.

Dès qu'il fut entré dans la chambre, où toutes deux se trouvaient encore, Louise, s'avançant de quelques pas, lui dit avec vivacité :

— Tu viens savoir pourquoi Laure ne s'en va point?

Marc se tourna vers Laure et lui dit :

— Voyez, c'est la première fois, depuis des années, qu'entre ma femme et moi s'élève une discussion grave. Reconnaissez-y la vérité de ce que je vous disais... Cependant, Laure, vous

devez en convenir, je n'ai point demandé que vous vous sépariez de nous : cela, pourquoi Louise ne le sait-elle pas?

Laure allait répondre, mais Louise, avant elle, s'adressa à Marc :

— Il importe peu que tu aies, en causant avec Laure, dit au juste ceci ou cela, puisque je sais qu'en réalité tu désirais son départ; et du reste tu ne t'en es point caché.

Marc la reprit assez doucement, disant qu'elle ne devait point tenir ce langage; puis, avec plus d'autorité, il dit qu'il avait en effet redouté de voir régner dans sa maison les sentiments et les idées de Laure, idées qu'il avait connues autrefois, qu'il jugeait dangereuses et par lesquelles il n'aimerait pas voir sa femme impressionnée. C'est à ce sujet seulement qu'il avait voulu poser une question à Laure : s'il s'était trompé dans ses craintes, rien n'était plus simple que de le rassurer.

— Non, Marc, dit Louise d'un ton résolu, tu ne t'étais pas trompé.

— Louise, oh! je t'en prie, dit Laure, comme pour lui reprocher cette parole, et l'empêcher de poursuivre... Elle avait remarqué que la figure de Marc s'était contractée et embrunie; et

elle voyait avec anxiété ce conflit dont elle était cause croître et se dérouler autour d'elle sans qu'elle pût rien pour l'apaiser. Elle était restée un peu en arrière, debout à côté de la lampe.

Mais Louise ne l'écouta pas, et, les yeux très animés, continua, avec cette même exaltation dont Laure depuis deux jours avait vu plusieurs fois les signes :

— Non, tu ne t'es pas trompé, non, tu as deviné juste... Je n'ai pas passé toute ma jeunesse à côté de Laure sans qu'il me soit resté d'elle un long souvenir; que j'en aie quelquefois souffert, c'est possible; que parfois, à cause de cette influence cachée, j'aie eu de l'ennui et des larmes, c'est possible encore; et souvent je ne savais pourquoi... Mais maintenant je ne pourrai plus oublier; c'est vrai, il est trop tard, tu ne te trompais pas. Et cependant il est autre chose encore qui fait qu'il me serait impossible de donner tort à ma sœur, et de consentir à ce qu'elle soit contrainte de s'en aller d'ici comme il a failli arriver ce soir à cause de toi... Cela, un jour tu l'aurais regretté toi-même. Oui, tu l'aurais regretté : Marc, au lieu de t'irriter, remercie-moi.

— Oh! Louise, je t'en prie! dit de nouveau

Laure, inquiète de son ton ardent et ne sachant où pouvait l'entraîner le mouvement de ses paroles et de ses pensées.

Mais elle ne l'écouta point.

— Oui, quelque chose fait que ce départ brutal est révoltant, impossible, que je ne peux pas l'accepter; quelque chose que tu as ignoré sans doute et qui fait que cela ne se peut pas...

A ces mots, Laure, effrayée, se rapprocha d'elle.

— Mais, Louise, que veux-tu dire? Est-ce ce que je t'ai raconté?

Elle ne voyait pas de lien entre cet événement et la situation présente. Elle saisit le bras de Louise, et s'adressant à elle avec vivacité :

— Je t'en supplie, tais-toi! Tu m'avais promis le silence...

— Mais pourquoi cacher cela? Il faut bien que je m'explique, au contraire; c'est l'heure ou jamais...

— Comment! c'est donc vrai?... Oh! Louise, tais-toi! Je t'en supplie, tais-toi! Ces paroles que tu veux prononcer, tu ne pourras plus les réparer; je suis sûre que tu les regretteras. Je t'ai prévenue déjà : un abîme sera creusé entre vous et moi; c'est un éternel adieu!

Malgré ces adjurations de Laure, Louise, en

quelques phrases rapides et décidées, dit à Marc à quel prix leur mariage s'était fait. Dès les premiers mots, Laure avait reculé de quelques pas, jusqu'à ce coin plus éclairé où elle avait trouvé Louise en arrivant. Marc, déconcerté, se tourna vers elle, comme s'il sollicitait une protestation ou un démenti. Elle resta immobile. Il murmura, après quelques secondes de silence :

— Louise, je pense, comme Laure, que tu ne devais rien dire...

Elle répliqua :

— Mais tu m'y as obligée...

Elle reprit avec éclat :

— Oh ! c'est que tu ne me comprends pas... Il ne s'agit point de toi, Marc : je n'ai pas voulu te faire de reproches, même pour ce qui s'est passé ce soir ; non, ce n'est point cela. Seulement, représente-toi ce que je fus, moi, en cette circonstance, moi qui suis venue ne me doutant de rien, ou plutôt, égoïste, aveugle, et qui ai été cause pour Laure d'un si profond changement ; elle ne m'en a point voulu pourtant et s'est, au contraire, sacrifiée pour me rendre heureuse... Alors, le sachant maintenant, puis-je consentir à ce qu'elle subisse quelque offense ici ? Est-ce que je peux ne pas me révolter ? Tu me com-

prends, à présent... Non, je te le répète, Marc, ce n'est pas que j'aie eu l'idée de te blâmer en quoi que ce fût, je ne pensais pas à cela ; je ne pensais même pas à toi ; sinon, j'aurais peut-être, en effet, préféré ne rien dire. Mais moi ! vois donc ! moi, qui suis toute chargée de sa solitude, puis-je ne pas me demander seulement où elle va aller ? Puis-je la laisser partir ainsi, brusquement, par cette tempête et cette nuit ? Songe, songe à moi...

Laure, après un premier moment d'extrême embarras, s'était redressée avec fierté. Au contraire, l'attitude de Marc manifesta l'incertitude et un grand malaise. Son premier mouvement avait été tout de surprise et de regret ; mais bientôt après, découvrant les conséquences de cette révélation soudaine, il éprouva aussi de la contrariété et du dépit, car il se vit, en cet instant décisif et qui commandait l'avenir, obligé de s'incliner devant Laure, de s'effacer, de céder, quoi qu'il pût penser du présent. Tout d'abord, s'étant tourné vers elle, il lui avait dit, d'une voix émue et qui tremblait un peu :

— Certes, il eût mieux valu mille fois que je quitte moi-même cette maison plutôt que vous en laisser partir mécontente et blessée...

Ensuite ses phrases se succédèrent, coupées, hésitantes :

— En tout cas, je n'augmenterai pas mes torts envers vous. Jamais je ne vous reprocherai plus rien... Louise a eu raison de m'instruire.

Il s'arrêta, puis comme s'il se reprenait, et comme si sa pensée plongeait en des perspectives graves et lointaines, il ajouta :

— Il faut l'en remercier peut-être, ou bien peut-être il eût encore mieux valu plus d'oubli...

— Non, dit Laure, il ne faut pas blâmer Louise. Mais ses paroles iront à l'encontre de ce qu'elle voulait : elle a eu tort de briser un silence qui seul pouvait permettre encore de différer nos adieux ; maintenant, l'heure en est venue.

— Oui, reprit Marc, pensif et convaincu, il est vrai, l'heure en est venue.

— Mais pourquoi? dit Louise avec vivacité en s'adressant à Laure.

— Oh ! Louise, voyons !

Elle fit un geste qui allait d'elle à Marc, pour indiquer qu'à cause de ce qu'il savait sur elle, elle souffrirait en demeurant auprès de lui. Louise comprit et ne dit plus rien : alors cette nécessité d'une définitive séparation, qu'elle

avait voulu écarter et qui pourtant, depuis deux jours, ne cessait de s'affirmer et de grandir, plana au-dessus d'eux, perceptible pour chacun, exigeante, inévitable; et la même question oscilla dans l'âme de tous : qui donc va dire adieu?

Quelques secondes passèrent, dans l'attente et l'immobilité : Laure allait parler, mais Louise, d'une voix à la fois timide et nette, murmura :

— Laure ne partira pas...

— Louise, c'est donc moi qui m'en irai? dit Marc, comme pour lui remémorer la portée immense d'un pareil choix.

Mais ces paroles n'arrêtèrent point Louise. Au contraire, d'un mouvement spontané elle ouvrit les bras, elle les tendit vers Laure; et elle s'avança vers elle en disant :

— Non, Laure ne partira pas! Non! car j'ai trop besoin d'elle : elle sait bien pourquoi! Elle seule au monde peut savoir pourquoi...

Elle traversa une partie de la pièce et vint jusqu'auprès de Laure, qui, craintive et désolée, regardait dans ses yeux une flamme merveilleuse. Elle serra Laure dans ses bras.

Marc répéta, non sans amertume :

— Par conséquent, tu en as décidé, Louise : c'est moi qui m'en irai d'ici.

Laure avait senti qu'elle ne pouvait, en ce moment, repousser sa sœur sans lui causer une déception capable de la briser... Elle-même, d'autre part, ne se défendait point d'un sentiment de reconnaissance pour cet élan d'amour profond ; aussi elle ne sut que murmurer plusieurs fois le nom de Louise, comme si elle la suppliait de prendre garde et de réfléchir.

Mais Marc l'interrompit :

— Non, Laure, cessez cet appel. Il est trop tard maintenant : à quoi bon ajouter un seul mot, puisqu'entre vous et moi il fallait choisir et puisque ma femme a choisi ? Quand il me serait donné de rester, de quel prix pensez-vous que ce puisse être pour moi à présent ? Non, n'offrez rien ni ne demandez rien ; je pars... Et, du reste, maintenant que vous avez passé entre nous, que me servirait encore d'être ici ?

En prononçant ces derniers mots, une sourde irritation fit frémir sa voix, malgré sa volonté bien arrêtée d'avoir des égards pour Laure. Aussi, elle ne douta pas que Louise l'eût cruellement blessé, et elle devina qu'en cette minute il les enveloppait l'une et l'autre dans un égal ressentiment. Louise s'en rendait compte aussi, et se séparait de lui d'autant plus.

Maintenant, lasse d'émotion, elle s'appuyait contre sa sœur, comme si elle s'était remise à elle.

Marc poursuivait :

— Restez donc avec Louise... Puisque vous me l'avez donnée, reprenez-la. » Il ajouta : « Ou plutôt, que dis-je? c'est déjà fait! Vous l'avez reprise déjà... Notre union, peut-être, méritait plus de repect, quoiqu'on y pût critiquer. Mais je ne me permettrai même pas de me défendre contre vous : je vous l'ai dit, je m'en dénie le droit. Il est juste et naturel que ce soit moi qui m'éloigne; c'est mon tour, Laure. Et puis la maison est à vous : j'aurais eu honte s'il vous en avait fallu sortir à cause de moi. »

Laure ne tenta point de répondre : il lui parut que tout effort serait vain pour empêcher la situation de se dénouer suivant sa nécessité présente. Mais déjà elle se promettait de s'appliquer par la suite à réparer ce désordre né de ses actions passées. Marc sans doute pensa lui-même que cet adieu n'était pas irréparable.

— Laure, vous réfléchirez, dit-il avant de s'éloigner.

— Marc! dit-elle, il ne s'agit point de moi... Attendez, la paix reviendra...

Marc déclara qu'en partant il emmènerait son fils. Louise, à ces mots, se redressa, comme pour prendre Laure à témoin que c'était là une chose abominable.

Mais Laure, dont toute la pensée était tournée vers l'avenir, estimant que Marc emportait le gage le meilleur d'une réconciliation future, et d'autre part craignant peut-être des paroles trop vives, empêcha Louise de protester.

Marc dit :

— Je sais, Laure, que si vous m'en priiez, je le devrais laisser. Mais comprenez que si je vous l'enlève, ce n'est point pour vous offenser, ni pour offenser sa mère. Seulement j'aurais un scrupule à vous le confier : il aura d'autres maîtres que vous.

Elles restèrent seules.

Un temps assez long passa. Laure se demandait si Louise n'aurait pas un regret, si elle n'allait pas, par un brusque retour, empêcher ce qui s'accomplissait. Elle attendait, n'osant rien dire, la regardant. Mais Louise, assise, immobile, le regard un peu vague, semblait distraite du présent.

On entendit une voiture rouler sur le sable de la terrasse. Louise alors tressaillit, elle se

redressa, comme si elle était ramenée tout à coup au cœur d'une réalité qui la blessait. Elle se leva, alla jusqu'à la fenêtre qu'elle ouvrit; le vent bruissait dans la nuit noire. Elle se pencha; elle ne vit rien. Elle revint s'asseoir; puis, comme comprenant maintenant mieux ce qui s'était passé, elle se mit à pleurer.

Elle attira Laure près d'elle; elle demanda :

— Ai-je eu tort?

Laure, debout près d'elle, pour le moment désireuse avant tout de la consoler, dit :

— Rappelle-toi qu'au lieu d'eux ce serait moi qui partirais...

Louise dit :

— C'est vrai. C'est vrai...

Et elle ajouta : « Il ne me reste que toi! »

Par la fenêtre encore ouverte, un grand coup de vent ténébreux entra, qui fit vaciller la lumière des lampes, jeta des gouttes de pluie sur le parquet brillant, remua les rideaux et alla même secouer dans un vase une gerbe de fleurs d'où tombèrent quelques pétales.

Près de sa sœur inclinée qui pleurait, dans cette pièce qui venait d'être témoin de cette scène violente, Laure sentit avec un frisson passer ce souffle destructeur venu des profondeurs

de la nuit : où il lui sembla reconnaître une puissance tragique et presque familière.

Louise lui dit :

— Vois : à présent, je te suis soumise, je suis pareille à toi. Dis, est-ce que pour toi ce n'est pas beaucoup?

Elle ne doutait point d'une réponse affirmative. Mais, tout au contraire, cette question fit faire à Laure un retour très grave sur elle-même : non, ce n'était plus beaucoup cette domination sur les âmes, non, elle n'aspirait plus à cette souveraineté jadis précieuse. Déjà, la veille, elle s'était reproché ce penchant ancien et secret : et depuis combien s'était encore élargi son savoir !

Aussi elle dit à mi-voix, suivant un sentiment intérieur plus encore qu'elle répondait à la question posée :

— Non, Louise, je ne suis plus ainsi...

CHAPITRE III

Le lendemain matin, quand Laure descendit de sa chambre, elle fut frappée de l'aspect général de tristesse épandu sur la maison. Aucune animation, point de bruit; partout quelque chose de glacé, d'inquiet. Non que le train ordinaire de la vie parût dérangé; les domestiques vaquaient comme de coutume à leurs occupations, mais silencieusement, avec l'air de craindre ou d'épier. Ils n'avaient pu manquer d'interpréter le brusque départ de Marc comme une rupture entre sa femme et lui, de supposer que Laure avait part à cet événement. Elle pensa entrevoir ce soupçon, mêlé peut-être d'un reproche, dans quelques

regards rapides qui heurtèrent le sien... Impressionnée par ce morne accablement, qui semblait atteindre jusqu'aux choses mêmes, elle sortit, et se promena un moment sur la terrasse. Ces effets de sa présence, visibles autour d'elle, cette sourde accusation éparse faisaient venir de toutes parts et peser sur sa conscience un sentiment poignant de responsabilité.

Ce sentiment était si puissant qu'il l'enveloppait tout entière, pénétrait jusqu'à l'intime de son être. Car elle se disait que si elle était cause de ces événements pénibles, cependant ils s'étaient accomplis en dehors d'elle, non seulement sans qu'elle les eût conduits, mais encore sans qu'elle y eût librement participé : c'est pourquoi elle se voyait coupable, non dans sa volonté, mais bien plus gravement, dans sa nature même... Ainsi pensait-elle, tandis qu'elle marchait en face de la maison inerte aux volets mi-clos, dans la brume légère de cette matinée sans soleil.

Elle était venue ici quelques semaines plus tôt comme pour une tentative nouvelle : après cette misère intérieure rencontrée aux extrêmes de la solitude et du renoncement, elle avait

désiré savoir si elle trouverait un peu plus de bien-être au milieu des personnes qui avaient accepté la vie avec simplicité. Mais de cette expérience qu'était-il résulté? ce qu'elle avait devant les yeux, ces signes de malheur sur cette maison entre toutes la plus chère, où elle avait passé.

Donc elle voyait que de quelque côté que s'adressât son âme, elle se trouvait vouée à un échec.

Cette constatation, quoique très amère, ne la révolta point; elle s'y soumit comme à une nécessité désormais inéluctable. Il lui apparut avec évidence qu'elle avait apporté en naissant et ensuite traîné partout un certain savoir sur la vie qui était un savoir dangereux. Sur cette connaissance fatale, à la fois science et inquiétude, elle avait osé ici, devant des yeux préparés à bien voir, faire des confidences trop secrètes et lever un coin de rideau : mais à l'avenir elle ne voulait plus répandre autour d'elle le trouble qu'elle ressentait.

Une chose cependant lui demeurait presque inexplicable : comment se faisait-il qu'elle, voyageuse lasse d'elle-même, désabusée, portant dans le cœur le désenchantement des choses

éternelles, fatiguée des rives lointaines, comment avait-elle pu, sans le vouloir, presque malgré elle, susciter tant d'enthousiasme pour ce qui l'avait déçue? Il ne suffisait donc pas de mettre en garde, de prévenir! Rien ne servait, ni l'expérience d'autrui, ni aveux, ni avertissements, ni conseils! C'était comme un mal qui rayonnait de ses pensées : si elle voulait l'épargner à d'autres, elle devait se taire rigoureusement, ne plus rien laisser transparaître de sa nature véritable, enfermer dans un silence unique à la fois espoirs et désillusions, les désirs et les larmes.

Oui, auprès de sa sœur, telle était la conduite qu'elle devait désormais tenir : plus jamais elle ne laisserait sur ses actes ou ses paroles glisser un reflet de ses sentiments intimes... Elle se promit de se tenir strictement à ce dessein durant les jours suivants, mais sans soupçonner encore combien, pour cette épreuve, il lui faudrait de courage et même de dureté.

Au cours de cette même matinée elle se rendit près de sa sœur, qu'elle trouva prête à sortir. Elle lui dit qu'elle était levée depuis longtemps, qu'il y avait dans la maison une pénible atmosphère de mélancolie, qu'elle avait été sur-

tout attristée de l'absence du petit garçon. Une ombre passa sur le visage de Louise, qui souffrit non seulement de ce que disait Laure, mais surtout qu'elle le dît. Sans le montrer elle s'étonna de ce changement dans ses manières. Ainsi commença cet obscur et douloureux conflit.

Laure ne modifia pas extérieurement ni même visiblement son attitude envers sa sœur : mais elle eut désormais l'air de ne rien savoir des sentiments qui l'avaient troublée. Cela sans affectation, sans parti pris apparent; elle ne se dérobait point aux questions, parlait du même ton qu'auparavant; ce n'étaient que des altérations insensibles, un léger changement de nuances comme si toutes ses pensées à la fois étaient devenues d'un degré plus vulgaires. S'il était question de la scène de la veille, elle paraissait n'y voir qu'un incident assez commun, regrettable du reste, et auquel elle était affligée d'avoir donné occasion, mais rien ne témoignait qu'elle en connût le sens véritable. Sans cesser d'être affectueuse, elle écartait cependant doucement la tendresse vive de sa sœur, arrêtant de loin tout élan, évitant toute parole qui eût pu permettre à des senti-

ments d'ordre profond de se produire et de s'exprimer; enfin, après avoir provoqué ce grand ébranlement d'âme, ne le connaissant plus et ne le reflétant qu'à la façon d'un miroir défectueux qui diminue et qui déforme.

Louise en ressentit de la gêne et un malaise cruel avant même qu'elle eût compris pourquoi. Puis, peu à peu, son inquiétude s'éclaira, grandit; ne percevant aucun signe des intentions de Laure et très éloignée de pénétrer son silence, au cours même de cette première journée, elle vint à se demander s'il serait vrai que sa sœur eût cessé de la comprendre.

Laure, qui voyait son chagrin, lui dit que de plus en plus elle se repentait de lui avoir laissé connaître les événements survenus huit années plus tôt; mais Louise murmura, hochant la tête :

— Non, Laure, non... Il ne s'agit plus de cela.

Cependant elle ne savait comment s'expliquer.

Laure, à plusieurs reprises, lui dit qu'elle la remerciait d'avoir voulu à tout prix lui éviter un départ qui, à la rigueur, eût pu paraître humiliant; et elle ajouta, une fois :

— Certes, à présent, je m'en irai sans qu'il

puisse venir à l'idée de personne que j'y ai été contrainte.

A ces mots, Louise dit d'une façon un peu brusque et amère :

— Comment ! Tu veux donc t'en aller ?

Elle paraissait stupéfiée de cette perspective ; et Laure, au contraire, sembla n'en avoir jamais envisagé d'autre.

Tout le long de ce jour, Louise chercha à provoquer des paroles qui, tout au moins, porteraient sur la réalité de leur situation présente ; mais elle n'y réussit pas. Laure, doucement, sans éclat, réduisait ce que disait sa sœur à des proportions sages et banales ; son calme, sa sérénité indifférente ne se démentirent pas, et elle ne mettait pas à suivre son dessein assez d'empressement pour le trahir.

Lorsque le soir, après dîner, Louise, tourmentée d'un effroi nouveau, se trouva dans le salon seule en compagnie de Laure, qui ne disait rien, tout à coup elle murmura :

— Laure, si tu pars, je veux m'en aller avec toi...

Cette phrase, jetée timidement dans leur silence, avait un accent de prière que Laure aurait dû entendre.

Distraitement, quoique d'une façon amicale, elle répondit :

— Quelle idée ! Tu n'y as pas réfléchi...

Visiblement, elle n'avait pas une seconde pris cette demande au sérieux.

— Mais si, insista Louise, c'est ce que je veux...

Laure lui dit :

— Tu as donc renoncé à voir ton mari et ton fils ? mais comme si elle lui prêtait une opinion absurde, à laquelle il n'était même pas possible de s'arrêter.

Louise, confuse, fut contrainte de répondre « Non », et Laure l'abandonna sur cette contradiction ; puis elle s'occupa d'autre chose, sans paraître même garder la mémoire de ce qui venait d'être dit. Cependant elle ajouta, d'une façon à la fois détachée et nette :

— Lorsque je serai partie, Marc reviendra...

Louise, qui était persuadée que sa rupture avec Marc était grave et profonde, ne répondit rien, mais à plusieurs reprises elle secoua la tête tristement, elle pensa : « Non, décidément, Laure ne se rend pas compte... Elle était là, tout s'est passé devant elle, autour d'elle, et pourtant on dirait qu'elle a été comme une

étrangère; elle voyait, et c'est comme si elle n'avait pas vu... Sinon, elle saurait bien que ce qu'elle dit et fait à présent ne suffit point : mais moi, qui ai tant cru en elle, que me reste-t-il désormais? » Sans doute, l'idée l'effleura que cette réserve pouvait être méditée et voulue : mais, quoi que ce fût qui manquât, que ce fût compréhension, sympathie ou bonne volonté, en tout cas quelque chose faisait défaut sur quoi elle avait compté absolument, sur quoi s'appuyait tout l'avenir. Et voilà que ce n'était qu'illusion, mirage ! Était-ce possible vraiment? S'était-elle trompée à ce point? Et elle avait tout sacrifié ! Son imagination animée poussait sa déception à bout... Les mains posées sur les bras de son fauteuil, elle regardait devant elle comme si elle avait vu défiler des visions douloureuses, et son attitude exprimait la lassitude et le découragement.

Mais Laure ne fit attention ni au regard suppliant que de temps en temps elle jetait vers elle, ni à sa détresse, qu'elle avait l'air de lui offrir. Certes elle voyait bien, mais elle était résolue à demeurer près d'elle inflexible et ignorante malgré sa tendresse et sa pitié. Il valait mieux que Louise, dans son angoisse, ne reçut

ni aide ni conseil, afin qu'une heure arrivât où, accablée de son attente vaine et la jugeant à jamais inféconde, elle consentît à nouveau et se pliât au bonheur plus simple qu'elle avait fui. Laure se disait que, quand aurait sonné cette heure d'amertume dernière et d'oubli, elle s'en irait pour toujours, et d'abord elle se rendrait près de Marc, elle le prierait d'oublier de son côté et de revenir... Mais pour cela il était nécessaire que Louise n'entendît pas un mot qui la secourût, que pas une lueur ne brillât dans ses doutes, que pas un regard ami ne traversât sa solitude : ainsi cette crise se dénouerait dans le silence et la nuit, où seulement peut périr un mal profond.

Le lendemain, Louise, repliée sur elle-même, sombre, n'essaya même plus de questionner sa sœur comme si déjà elle s'était persuadée que toute tentative était perdue d'avance. Et Laure continua à éviter, comme la veille, de prononcer aucune parole qui porterait sur sa peine véritable. Mais elle eut besoin de toute l'énergie qu'elle s'était promise pour ne pas faire un mouvement vers cette détresse où elle reconnaissait la sienne. Car elle aussi avait jeté ce même appel douloureux et vain, elle aussi avait souffert d'une attente

pareille, qui se blessait partout et qui dans tout l'univers ne rencontrait nul écho : et il fallait maintenant que ce fût elle qui, à l'égard d'une autre personne, réalisât ce refus et détînt ce silence!

Cependant il valait mieux que sa sœur fît en quelques jours cette expérience décisive et brève, plutôt que d'être entraînée là où elle-même n'avait jamais été satisfaite ni consolée... Mais quel dur combat, pour briser dans le cœur d'autrui les sentiments qui lui étaient les plus intimes et les plus chers, pour les détruire après les avoir fait naître! Elle savait qu'elle écartait la seule amitié qui fût selon son destin, le seul repos, le seul bonheur pour elle. Plusieurs fois elle se sentit si proche de sa sœur par la pensée, si pareille, si unie à elle, si voisine, si aimante, qu'elle-même s'étonnait qu'il suffît, pour creuser des abîmes, de cette apparence glacée.

Le jour suivant elles sortirent ensemble l'après-midi. Louise, intentionnellement sans doute, dirigea leurs pas sur les chemins de la colline ; et ainsi elles allèrent jusqu'à l'endroit où elles avaient causé quelques jours plus tôt.

Le ciel était, jusqu'à l'horizon, uniformément triste et gris.

D'une voix résignée, douce, à peine plaintive, Louise dit :

— Tu vois, Laure, c'était ici, je ne l'oublierai jamais... Ici, un jour, non seulement j'ai appris ce que tu as été jadis pour moi, mais je me suis sentie transformée par ta présence, et, pour ainsi dire, illuminée intérieurement. Ce jour-là, j'ai pensé que, si tu le voulais, tu pourrais m'élever au-dessus de ce que j'ai été jusqu'ici... J'ai cru cela, mais voilà qu'à présent tu ne m'entends plus ; on dirait qu'entre nous une porte s'est fermée ! Cependant, à cause de toi, j'ai délaissé tout ce que j'avais. Je me disais : Si j'agis ainsi, Laure sait pourquoi.

Sa voix s'attrista et elle ajouta en laissant tomber les mains :

— En me disant cela, je me trompais : Laure ne savait pas.

Elle murmura encore :

— Quelque chose à mes yeux avait du prix et rien n'en a plus.

Ce reproche voilé et mélancolique n'ajoutait rien à ce qu'avait deviné Laure. Elle ne répondit pas ; aussi Louise reprit d'un ton, qui insistait davantage :

— En vérité, il m'est difficile d'admettre que

tu ne sais plus ce que je veux dire : si tu désapprouves ce que j'ai fait, il vaudrait beaucoup mieux le laisser paraître, car même un reproche me serait précieux. Tandis qu'en me refusant cette aide, tu laisses supposer qu'à tes yeux je compte à peine et que tu n'es occupée que de toi... Tu ne songes qu'à t'éloigner; tu sembles t'être désintéressée de ce qui me concerne; et peut-être cependant tu n'en as point le droit autant que tu penses.

La voix s'était relevée, plus ferme et précise, presque accusatrice, et Laure crut y distinguer une nuance de ressentiment. Elle ne répondit que sur le dernier point, avec indulgence, de la façon dont on écarte un reproche injuste sans tenir rigueur à celui qui l'a fait. Elle dit à Louise qu'elle avait tort si elle voulait la rendre responsable de ce qui s'était passé : elle n'était point cause du départ de Marc, puisqu'au contraire elle avait fait son possible pour s'y opposer.

Louise fit un bref signe de tête approbatif, qui était en même temps presque dédaigneux, comme si elle indiquait qu'elle accordait ce point et, puisque c'était inutile, n'y reviendrait plus.

Mais elle répéta avec amertume l'une des questions qu'elle avait déjà posées :

— N'est-ce point vrai que maintenant encore tu n'attends que le moment de t'éloigner? Et comme Laure, quoique émue, ne se hâtait point de répondre, elle dit d'un ton très sérieux :

— Tu es dure, Laure...

Laure regardait la terre à ses pieds. Cette dernière parole l'atteignit au cœur. Elle songea : « C'est vrai, Louise a raison : plusieurs fois dans ma vie j'ai été dure, mais je sais bien pourquoi ; et précisément parce que je le sais je n'entraînerai jamais personne dans ces voies de l'infini où l'on apprend à être dure. »

Toutefois, délaissant ses pensées, elle se contenta de répondre à la question posée par Louise :

— Avant de m'en aller, j'attendrai quelque temps si tu le désires, cependant peu de jours, pour que Marc ne puisse rien me reprocher.

— A cet égard, qu'importe le nombre de jours! murmura Louise, à la fois découragée et impatiente. Elle laissa ses yeux errer au loin sur la plaine : « Comme la lumière est terne aujourd'hui! dit-elle ; à perte de vue la plaine s'étend sous son manteau sombre. »

Puis, ayant réfléchi, elle s'adressa de nouveau à Laure :

— Tu as l'air hautaine et détachée ; mais ce n'est qu'une apparence ; en fait tu n'es pas si assurée, et je jurerais qu'au fond du cœur tu souffres et tu ne sais rien.

Presque impérativement, elle ajouta :

— Laure, regarde-moi !

Laure tourna lentement la tête vers elle ; Louise chercha à lire dans ses yeux ; mais elle les trouva inertes et voilés, et son regard s'y brisa.

« Non seulement je souffre et je ne sais rien, pensait Laure, mais cela même je suis condamnée à ne le révéler jamais, je ne m'en plaindrai plus. Ainsi d'autres souffrances passeront près de moi, même les plus pures, les plus chères, même filles de la mienne, sans qu'il me soit permis d'avoir pour elles une larme, ou un regard d'amitié. » Mais en même temps, comme Louise la dévisageait toujours, elle lui dit :

— Pourquoi cherches-tu à lire ainsi au fond de mes yeux ? les crois-tu pleins de mensonges ?... De quoi t'inquiètes-tu ? Hélas ! pourquoi m'avoir, une fois après l'autre, menée sur cette colline ?

— Ni une fois ni l'autre je n'y suis venue en vain. Malgré tout, malgré toi, quelque chose en demeurera...

Avec un accent désolé, Louise ajouta, suivant la même pensée :

— Laure, puisque tu es ainsi à présent, il valait mieux ne point venir, ne jamais entrer dans ma maison...

A ces mots, la figure de Laure se contracta péniblement ; elle acquiesça cependant aussitôt et dit :

— Certes, je le sais bien, il eût mieux valu...

Louise, une fois de plus, eut la sensation que Laure n'apercevait pas sa vraie pensée.

En revenant vers la maison, elles marchèrent longtemps l'une près de l'autre sans plus rien dire, comme si au cours de cette vaine conversation elles s'étaient réciproquement blessées.

Les deux jours suivants, elles ne se parlèrent presque pas. Laure montrait la même humeur qu'auparavant, complaisante, calme, et elle paraissait ne pas même remarquer que sa sœur l'évitait. Maintenant c'était Louise qui se tenait à l'écart, offensée, morne, répondant à peine, voulant sans doute opposer à l'indifférence de Laure une indifférence égale. Et pourtant, dès le deuxième jour, Laure sentit que cette volonté hautaine déjà cédait, fléchissait, s'inclinait, que

sa sœur se rapprochait d'elle, sans l'avoir comprise, probablement, mais sans doute impressionnée à la longue et vaincue par la grandeur austère de son silence.

Le soir de ce jour, assises comme à l'ordinaire dans le salon, au milieu de la maison sans bruit, Laure parcourait un journal des yeux, et Louise était près d'elle, inoccupée. Or elle sentit que la main de Louise se posait doucement sur son bras ; elle ne bougea pas ; elle entendit ces paroles lentes glisser devant elle comme un souffle, chuchotées et distinctes :

— Laure, ma chère Laure, pour une fois réponds-moi donc... Laisse-moi, pars si tu le veux, puisqu'aussi bien tu m'as déjà abandonnée. Mais, je t'en supplie, au moins dis-moi si tu fais exprès de ne plus me connaître ; car si je savais qu'il en est ainsi, je me serais moins trompée et je te pardonnerais mieux.

Laure ne prononça pas un seul mot, mais son regard se détacha de sa lecture, et, chargé d'un sens très lourd, s'arrêta quelques secondes sur le visage de sa sœur ; ensuite ses yeux plongèrent au loin dans l'ombre, droit devant elle et fixement. A plusieurs reprises sa poitrine se souleva et sa respiration émue fit un léger bruit ;

elle n'essaya point cependant de réprimer ce signe qui la trahissait... Donc, Louise ne reçut aucune réponse, mais elle vit ce regard immobile et elle entendit ce souffle pressé; ce fut assez pour qu'elle pressentît un monde d'intentions mystérieuses; tout à coup persuadée et se repentant peut-être, elle se pencha dans une attitude soumise, elle inclina sous le regard de Laure la masse de ses cheveux noirs en laissant sur son bras reposer encore une main tremblante.

Elles restèrent ainsi quelques instants se comprenant à demi, dans une sorte de trêve tacite, hors de la trame des incidents et des heures. Mais pour rompre cette confidence muette qui déjà débordait ses desseins, Laure se leva; elle fit quelques pas dans la pièce. Elle vit qu'elle était devenue libre, que sa sœur maintenant était docile et brisée : et elle faillit pleurer.

Elle dit :

— Louise, je partirai...

Bien que cette parole fût hâtive et presque brutale, elles n'en eurent ni l'une ni l'autre l'impression précise, tant cette résolution était enveloppée encore de ce qui s'était mystérieusement passé.

Aussi Louise ne protesta point.

Après quelques secondes, Laure dit, presque comme si elle donnait un ordre :

— Tu resteras ici, tu ne feras rien avant que je t'écrive.

Louise acquiesça d'un léger signe de tête.

Elle était restée assise; Laure s'approcha d'elle, posa la main sur ses cheveux, et demanda :

— Tu ne m'en veux point?

Louise secoua la tête et dit :

— Non.

Laure, après ce commencement d'entente, avait craint d'être désormais plus faible, et que, par cette première fêlure, bientôt tout son secret ne s'enfuît. C'est pourquoi, voyant son départ possible, elle s'était hâtée de le décider. De plus, elle savait que Marc était, pour le moment, dans sa propriété de Vauxcelles, située à une douzaine de kilomètres; elle avait fait le projet d'aller le trouver là : mais il pouvait s'éloigner d'un jour à l'autre...

Donc, le lendemain même elle quitta la Mettrie.

Vers une heure de l'après-midi, la victoria qui devait l'emmener attendait devant le perron. Louise vint avec elle sur le seuil. Les nuages ternes et froids de la semaine précédente s'étaient

écartés, le ciel était bleu, le soleil brillait, et, comme elles passaient la porte de la maison, un souffle de chaleur jeune et caressante vint glisser sur leurs visages. C'était de toute l'année le premier jour véritablement beau, non point pareil aux quelques après-midi lumineuses éparses sur le mois d'avril, non plus cet éclat fragile et sec, mais il régnait dans l'atmosphère une singulière douceur, pénétrante, neuve ; dans le jardin verdissant chaque branche se parait de bourgeons, et on eût dit qu'il était sensible à tous les êtres de la création qu'après une longue attente cette fois le printemps s'était déclaré.

Laure descendait déjà les degrés du perron et Louise lui dit :

— Voilà que tu me délaisses, et tu t'en vas dans cette lumière...

Elle continua, regardant le jardin devant elle :

— C'est étrange comme durant ces derniers jours brumeux, tout a sourdement travaillé pour qu'éclate aujourd'hui ce tardif printemps... Mais les maisons sont encore froides...

Laure, avant de se séparer d'elle, l'embrassa et lui demanda d'avoir confiance. Louise retint sa main et lui dit :

— Une fois de plus je dois m'apercevoir que je te retenais ici par force, et que tu restais à contre-cœur. Je sais l'importance de cet adieu... Mais j'accepte, je ne demande rien. Tu vois, je ne t'ai même pas questionnée sur ce que tu attendais de l'avenir pour toi ou pour moi... Et cependant, reprit-elle comme la priant, songe une fois à tout ce que tu emportes d'ici, et qui n'y sera jamais plus.

Elle accompagna ces derniers mots d'un geste navré, venu du fond d'elle-même, et qui semblait désigner à la fois elle et cette nature enchantée de printemps.

Laure monta dans la voiture, qui partit, gagna le village sur les coteaux, puis descendit vers le pont pour passer l'Allier. Arrivée là, Laure donna au cocher l'ordre de la conduire au château de Marc, à Vauxcelles, au lieu de la mener à Moulins, comme il avait été convenu précédemment; de sorte que l'équipage traversa la plaine, puis gravit les hauteurs qui la bordent de l'autre côté.

Laure ne se retourna point pour voir la maison ni l'amphithéâtre des collines; car même en repoussant toute impression du dehors, même close ainsi et repliée sur elle, elle avait

déjà peine à soutenir sa volonté et empêcher ses pleurs. Il n'y avait cependant autour d'elle que paix et universelle bienveillance; le vent qui courait sur les blés, en les courbant, les argentait de reflets; des arbres étaient pareils à des bouquets roses ou neigeux; des fermes blanches aux toits rouges brillaient sur le tapis de verdure fraîche chargée de boutons d'or, où elles semblaient posées comme des jouets. Mais dans son cœur un désespoir s'enflait, âpre, immense, plein d'abîmes, comme si elle avait, en ces minutes, souffert de toute sa vie à la fois, et comme si le passé et l'avenir ensemble avaient convergé là, sur ce moment qui fléchissait. La douceur épandue autour d'elle, les clartés, les parfums, tant de nouveauté jetée sur ses adieux, au lieu de l'aider, faisaient avec ses sentiments un contraste qui les rendaient plus amers. Elle avait sans doute conscience de porter dans l'âme quelque chose de grand et que sa conduite en avait le signe jusqu'en cette démarche dernière; elle sentait cette sorte de beauté sur elle, mais à la manière d'un crépuscule aux lueurs extrêmes et tristes; et, dans cette voiture qui courait sur les routes, elle se voyait chétive, accablée, misérable, comme un point de détresse au

milieu de la lumière infinie qui tombait du ciel pur et revêtait les plaines.

Ce n'était pas cependant qu'elle s'inquiétât de l'accueil que lui ferait Marc. Elle y songeait, au contraire à peine, et avait secrètement, à cet égard, une sécurité confiante. Et il était en effet vrai, sans qu'elle pût le deviner, que Marc, depuis quelques jours, avait fait sur les derniers événements des réflexions qui préparaient sa venue et aplanissaient ses pas.

Dans sa solitude il lui était venu des regrets de ce mouvement de surprise et d'humeur, cause de son brusque départ. Il s'était reproché son défaut de patience. Il avait éprouvé un remords mélancolique en se représentant de quel poids avaient pesé sur la vie de Laure les journées d'autrefois, où ils s'étaient trouvés rapprochés; et ces moments à quoi, dans la suite de son existence, plus rien n'avait ressemblé, où il avait été souvent étonné par ses paroles en même temps qu'il y voyait la marque d'une volonté haute et magnifique, avaient à plusieurs reprises réapparu dans sa mémoire avec la fraîcheur d'un songe ancien.

La voiture qui conduisait Laure longea quelques instants le mur d'un parc, puis s'arrêta

devant la grille d'un portail. On apercevait à travers les barreaux un chemin où se penchaient des arbres. Elle descendit de voiture, et entra. Son cœur se mit à battre à coups violents, et pourtant on eût dit qu'elle pénétrait dans un asile de silence, d'ombre et de recueillement. Elle suivit le chemin sous les branches retombantes et arriva devant le petit château Louis XIII aux ailes courtes, au toit d'ardoises, qu'elle n'avait pas revu depuis les visites de son enfance. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient ouvertes; à l'une d'elles apparut un vieux domestique, gardien de la demeure, pour le moment occupé dans l'une des pièces, et qui avait été attiré par le bruit de ses pas.

A sa question, il répondit que Marc était dans le parc avec son fils, « probablement au bout de la grande allée ». Elle se souvenait que l'allée que depuis très longtemps on dénommait ainsi était à la lisière du parc, du côté de la plaine, et qu'une balustrade la bordait au-dessus des prairies inclinées.

Le domestique avait remarqué que chacun des derniers jours Marc s'y était promené souvent. Or cet après-midi, en effet, il y était venu de nouveau, il s'était assis sur un banc, tandis que

son fils jouait dans le sable à ses pieds. Au bout d'un moment, envahi de lassitude ou peut-être engourdi par la chaleur nouvelle, il s'était étendu sur ce banc courbe et profond ; puis, ayant ramené et croisé les mains sous sa tête, peu à peu il avait fermé les yeux dans un demi-sommeil.

Laure alla donc du côté qui lui était indiqué. Mais d'abord elle se reconnut difficilement dans le fouillis des allées mal entretenues. Dans les fourrés où erraient ces allées étroites et d'où s'envolaient des oiseaux, une certaine obscurité régnait, non tant à cause des feuilles à peine naissantes que de la masse des rameaux jamais coupés ; des ronces accrochaient sa robe ; il lui fallait écarter des branches avec la main. Un moment elle pensa s'égarer. Elle arriva au bord d'un bassin dont elle n'avait nul souvenir. La surface de l'eau était couverte d'une mousse vert clair, et, à son approche, de tous côtés s'y élancèrent des grenouilles. Elle s'arrêta, ne sachant plus où diriger ses pas. Plusieurs avenues convergeaient vers ce point : d'un côté imprévu, au bout de l'une d'elles, elle aperçut, encadrée dans un ovale de lumière, une aile du petit château aux briques rouges et blanches. Ainsi elle put s'orienter, et, s'enfonçant à nou-

veau dans les massifs, elle atteignit bientôt la lisière du taillis. Elle en sortit et découvrit en face d'elle toute la plaine, et, quoique dans les premières secondes elle fût éblouie par ce vaste horizon et par le grand soleil, elle reconnut aussitôt à peu de distance l'allée nue et sans arbres qu'elle cherchait.

Elle s'approcha de Marc et de l'enfant, et, en s'avançant, elle s'étonnait que ni l'un ni l'autre ne la vît. Elle pensa bien que Marc s'était endormi. Quant au petit garçon, il était penché vers le sol avec un air très attentif; elle l'apercevait de profil; ses boucles blondes, tombant en avant sur ses joues, cachaient presque son visage. Venue près de lui, Laure découvrit avec surprise que ce qui l'occupait à ce point était de retenir dans le sable un lézard prisonnier. Il se redressa soudain; d'abord un éclair brilla dans ses yeux; cependant, au lieu de s'élancer vers Laure, il se rapprocha de son père avec un air presque craintif. Il s'appuya contre le banc, et, un doigt au coin de la bouche, il leva vers elle un regard étonné et très sérieux.

Elle vint jusqu'à côté de Marc, dont les yeux étaient toujours clos.

Debout près de lui, elle remarqua une fois de

plus combien, depuis une huitaine d'années, ses traits avaient peu changé. Elle resta là un instant immobile, et sa poitrine oppressée se soulevait irrégulièrement.

Puis elle l'appela à plusieurs reprises ; sa voix était basse et malgré cela avait l'accent d'un appel jeté à une personne très lointaine :

— Marc ! Marc !... Marc, éveillez-vous...

Marc dormait à peine ; il se souleva, et, stupéfié de voir Laure près de lui, il passa la main devant ses yeux, comme on fait pour écarter les débris d'un songe.

— Oui, c'est moi, Marc, qui suis venue... Vous ne m'attendiez pas ; vous avez peine à croire que c'est réellement moi qui suis ici : mais je n'en suis point surprise, et vous me voyez en effet pour la dernière fois.

Marc, qui s'était levé, lui offrit de s'asseoir ; elle accepta parce qu'elle était très lasse. Le vaste paysage s'étendait en face d'elle, un peu dissimulé par la balustrade qui bordait l'allée.

Comme elle ne disait rien, Marc demanda pour quel motif elle était venue ; elle répondit :

— Oh ! vous le devinez bien... Il suffit de me voir ici... J'ai voulu vous demander de retourner près de Louise. Je ne tiens plus qu'à cela.

Vous le pouvez sans crainte à présent, car moi je lui ai dit adieu, quoi qu'il ait pût m'en coûter; et je ne reviendrai jamais.

Après quoi, elle parut très accablée. Marc vit un reproche dans ces mots qui, en fait, n'en contenaient point. Il dit qu'il n'avait pas souhaité ni demandé une solution si radicale et, sans doute, si dure pour elle.

Mais elle secoua la tête :

— Si, si, c'est ce que vous avez demandé, ce que vous avez désiré ; et en cela, du reste, vous n'aviez point tort... Ce qui serait mal de votre part, ce serait de faire expier à ma sœur son affection pour moi ; mais vous aviez raison de vouloir que je me sépare d'elle; et c'est là ce qu'il fallait précisément.

Elle eut un geste d'extrême lassitude, comme si, en même temps qu'elle faisait cet aveu, lui échappait la force qui l'avait soutenue jusque-là, et maintenant s'épandait son chagrin longtemps accumulé.

Marc vit des pleurs s'assembler au bord de ses yeux.

Avec remords et pitié, il regarda ces larmes qui, peu à peu, débordaient des paupières et commençaient à glisser le long de ses joues. Il

remarqua qu'elle avait le visage pâle et fatigué; il vit son buste mince, en ce moment un peu penché en avant, dans un étroit corsage noir; tout à coup, elle lui parut infiniment fragile, faible, délicate, comme minée par quelque mal impitoyable; elle était frêle, courbée; il eut l'impression très forte qu'elle avait, depuis des années, supporté une longue suite de fatalités.

Très ému, il lui dit :

— Cette séparation vous coûte beaucoup et, peut-être, n'est pas nécessaire... Est-il vrai que je doive vous affliger encore, et être de nouveau cause d'un malheur pour vous?

A cette brève allusion aux événements d'autrefois, elle l'interrompit, encore avec un mouvement de lassitude :

— Ne vous accusez pas : vous ne pouviez rien... Tout ce qui est arrivé, soit ces derniers jours, soit jadis, ne dépendait pas de votre volonté.

Elle ajouta :

— Ce que moi-même j'ai fait dans ma vie toujours s'est décidé au-dessus de moi.

Elle prononça ces dernières paroles comme si elle était à bout de porter un grand fardeau, et faisant un geste vague pour montrer qu'en

effet quelque chose s'accomplissait au-dessus d'elle.

— Laure, puis-je quelque chose pour vous? dit Marc avec élan. Je vous promets de vous obéir en ce que vous voudrez; vous n'avez qu'à parler...

Elle eut confiance en ce mouvement de générosité. Elle répondit :

— Je vous demande ceci seulement : oubliez ce qui s'est passé depuis que je suis arrivée à la Mettrie. Oui, effacez cela de votre mémoire; qu'il n'en reste ni trace, ni souvenir. Supposez que je ne suis même pas venue chez vous. De la même façon que si j'étais demeurée dans mon couvent sans en sortir jamais, ou bien comme si depuis dix ans j'étais morte, rentrez et vivez dans votre maison.

Marc ne répondit pas d'abord, parce qu'il sentait l'amertume profonde de ces paroles. Néanmoins elle ne douta pas de son consentement.

Après un instant d'attente, il dit :

— Laure, qu'est-ce donc qu'il importe tant que j'efface de ma mémoire? Je cherche et je ne vois point...

Il ajouta :

— Est-ce bien à moi qu'il fallait demander la promesse d'un pareil oubli?

Laure, comprenant le sens de cette dernière question, répliqua gravement :

— Ne reprochez rien à Louise... Elle n'a pas pu entendre sans trouble ce que je lui ai dit; mais, Marc, personne au monde ne l'aurait pu.

Là-dessus, il y eut un moment de silence. Ensuite Laure dit :

— Ma vie est terminée à présent; de l'avenir je ne peux plus rien attendre.

Il essaya de la consoler; mais, pour la réconforter, il ne sut que murmurer les paroles banales qu'on répète ordinairement en de pareils cas.

Elle secouait la tête tristement, elle lui dit que toute parole était superflue, que partout elle s'était heurtée à d'égales déceptions, partout elle avait été froissée, repoussée.

Comme, en lui répondant, il prononçait le mot courage, elle l'interrompit et dit :

— Du courage, j'en ai eu jusqu'à m'épuiser; j'en ai eu, Marc, plus que je ne l'aurais supposé moi-même : assez pour le plus grand des mensonges.

Il ne la comprit pas, et fut surpris.

Aussi elle poursuivit, pour s'expliquer :

— Si j'avais dit à Louise, comme tout à

l'heure vous sembliez l'avoir désiré, si je lui avais dit simplement, ainsi que je viens de le faire pour vous : « Oubliez-moi ! » croyez-vous qu'elle m'eût obéi et que cette parole eût suffi?

Marc ne savait ce qu'il devait répondre, il hésita.

Aussi, elle répondit pour lui :

— Non, Marc, non, cela n'eût pas suffi.

Elle continua :

— Je n'avais pas deviné qu'elle serait à ce point remuée par mes confidences; j'avais cru pouvoir lui dire mes volontés les plus secrètes et tout l'intime de ma vie. Mais quand j'ai vu tant de désordre surgir autour de moi, j'ai senti mon tort; je me suis dit que je devais à l'avenir me taire sur ces sujets, et, aussitôt, c'est là ce que j'ai fait... Vous ne me comprenez pas? Il est vrai, c'est étrange, je me demande comment j'ai pu : je suis restée près d'elle sans plus connaître ce qui avait passé de mon âme dans la sienne... Tout à l'heure, vous me voyiez pleurer, mais vous ne pouviez deviner de quelle source profonde venaient mes pleurs. Je suis restée près d'elle comme une étrangère, en apparence close à son appel... au seul appel qui puisse m'aller jusqu'au cœur; et étant donné,

Marc, ce qu'a été ma vie et aussi tout ce qui est en question, vous comprenez bien, comme je vous le disais il y a un instant, que c'est là le plus grand des mensonges...

Après ces mots, des larmes revinrent à ses yeux, bien plus abondantes, comme une pluie de l'âme; pour les cacher, elle mit une main devant son visage. Marc la regardait, la figure contractée de tristesse, mais n'osant plus rien dire, car il sentait que cette douleur le dépassait infiniment. Le petit garçon s'approcha d'elle, s'appuya sur ses genoux et voulut prendre la main qui couvrait ses yeux. Mais elle ne la lui abandonna point; sa gorge se contractait parfois, et, durant un moment, dans le silence, sous le grand soleil immobile, on n'entendit plus que le bruit doux de ses pleurs.

Marc finit par dire :

— Laure, vous avez souffert d'une longue injustice... Sans doute, je suis d'une autre race que vous, car ce qui vous émeut le plus m'a toujours paru lointain, singulier, et même un peu chimérique. Il faut me le pardonner : tant d'autres seraient comme moi!... Je voudrais à mon tour faire quelque chose pour vous. Encore une fois, que puis-je? dites-le-moi...

Retournez seule auprès de Louise, je ne vous en voudrai plus... Ou bien, si cela vous convient, demeurez avec nous, car vous avez besoin d'amitié.

Laure avait relevé la tête et essuyé ses larmes; voyant l'enfant près d'elle, elle l'avait embrassé, et maintenant, tandis que Marc parlait, elle caressait ses cheveux.

Elle répondit :

— Marc, je vous remercie, mais il est trop tard; pour moi, tout est fini... A présent, je suis trop renseignée sur le monde et sur moi. Je sais à l'excès que si j'acceptais votre offre, rien de bien n'en résulterait... N'essayez plus de me tirer de l'exil où j'étais prédestinée... Ne dites pas non plus que vous vous êtes jadis trompé dans vos jugements sur moi, ne vous excusez point si, lorsque j'étais encore ignorante et neuve, vous saviez ce qu'il y avait de folie et de songe dans ce que ma jeunesse demandait aux nuits d'été. Je n'ignore plus à présent que ce qui vient de ces profondeurs désorganise nos vies chétives : j'ai appris cela dans la douleur, dans la solitude et près de la mort, et j'ai été, moi aussi, instruite peu à peu à arrêter mes pensées au bord de l'infini.

Elle fit un geste bref tendu vers l'immense horizon comme pour indiquer qu'elle s'appliquait cette parole précisément à ce moment et à ce lieu.

Elle se tut, réfléchit; puis elle murmura :

— Et pourtant! pourtant!... Si était possible quelque alliance que je n'aie pas connue, qu'y aurait-il de plus grand, de plus précieux?

Son regard distrait s'arrêta dans l'azur en face d'elle, et elle ajouta lentement :

— Où j'ai échoué, un autre réussira peut-être...

Elle se leva, et elle s'écarta du banc, comme pour dissimuler ses dernières larmes ou en essuyer plus secrètement les traces. Elle vint jusqu'à la balustrade de l'autre côté de l'allée, et de là elle regarda sur les prairies.

Au-dessous d'elle, la vallée très large, aperçue de ce côté, avec le feston de ses collines lointaines, semblait s'incurver comme un berceau. Elle la vit d'un bord à l'autre drapée d'or et de verdure printanière : ce paysage dont elle allait s'éloigner lui apparut tout étincelant de jeunesse, et paré comme pour une venue merveilleuse... Elle-même ressentit dans son cœur cette attente splendide et confuse : ce n'était

pas seulement l'annonce des saisons plus belles, la promesse de quelque magnifique été ; il lui sembla entendre une musique ailée, sublime; et son regard, dévalant jusqu'aux brumes de l'horizon et chargé d'images grandioses, crut entrevoir dans un lointain lumineux une sagesse meilleure venue des au-delà du monde, qui offrirait à ses enfants les corbeilles de la vie.

De sorte que lorsqu'elle se retourna, ses prunelles étaient à la fois claires de larmes et d'un sourire mystérieux.

A ce moment, elle vit le bébé qui était resté debout à quelques pas derrière elle; elle le prit dans ses bras et le contempla avec émotion.

— Je ne te reverrai plus, dit-elle, être doux et charmant, qui m'as bien des fois consolée. Mes regrets iront vers toi ; tu as l'âme intacte et tendre; tu as cherché souvent un abri sur mon cœur, qui ne sait où s'abriter...

Bientôt, tandis qu'elle le tenait ainsi, et le berçait un peu sur ses bras, elle vit ses paupières battre et son regard devenir flottant. Elle sourit de ce qu'il cédait ainsi au sommeil.

— C'est vrai, dit-elle, chaque après-midi, régulièrement, tu t'endors; nous n'y pensions

plus : mais voilà que l'heure coutumière en passant a jeté du sable dans tes yeux...

Il tourna son visage vers l'épaule de Laure en même temps qu'il étendait la main dans le sens opposé comme pour repousser la lumière. En face du paysage immense, elle continua à regarder d'un air pensif la petite figure blottie contre elle.

— Plus tard, murmura-t-elle, que deviendras-tu, toi que j'aurai vu à l'aube de tes jours, comblé des plus beaux présages? A ton enfance quelle grâce aura manqué?... Pourtant faudra-t-il qu'au long des années, dans ton cœur si pur, les instincts vulgaires de la race s'éveillent l'un après l'autre? Hélas! le faudra-t-il?... Que deviendras-tu? quoi donc! homme, simplement homme, traînant indéfiniment les mêmes désirs et les mêmes passions banales dans le cercle que nous savons! Cela seulement! éternellement cela! A cette perspective, tout regard s'attriste et toute pensée se décourage...

Elle se tut un instant, puis reprit :

— Qui sait, pourtant, si tu ne lèveras point ton regard plus haut? Peut-être cette pureté d'enfance restera sur toi comme une armure splendide, et tu sauras briser un long servage.

Elle ajouta, songeuse :

— Oui, pourquoi ne serait-ce point?

Elle mit un baiser sur son front, puis, le soulevant plus haut dans ses bras :

— Je suis demeurée peu de temps près de toi, dit-elle, et tu ne m'auras guère connue : dois-je craindre pourtant qu'ait passé dans ton âme quelque parcelle de mon destin? Puis-je au contraire souhaiter que s'imprime en toi, plus avant même que dans ta mémoire fragile, la marque de mes rapides baisers?... Je ne sais pas. Je m'en vais pour épargner à d'autres le mal d'un désir qui m'a brisée moi-même : mais toi, ce poids te ferait-il fléchir aussi, ou bien serais-tu assez fort pour le mieux porter? Est-ce une malédiction funeste? Est-ce, au contraire, un trésor que tu saurais sauver?

« Va, dors, mon bel enfant... A l'heure où je te quitte à jamais, qu'il me soit permis de laisser ce qu'il me reste encore d'espoir au seuil de ton sommeil... Un jour peut-être quelque autre que moi verra éclore sous tes pas le rêve que j'avais fait. »

Elle le porta jusqu'au banc placé derrière elle; elle l'enveloppa dans un manteau de Marc, fit

aussi avec ce manteau un coussin pour sa tête, puis avec précaution le coucha là.

— Je veux t'étendre à cette place où était étendu ton père, mon enfant bien-aimé... En attendant que les années t'éveillent, environné des espérances que mon cœur te confie, dors le plus beau sommeil...

Marc lui dit :

— Je ne sais si, après ce bref séjour parmi nous, la retraite où vous voulez rentrer vous paraîtra plus douce ou moins aimée... Je crains que ne reste longtemps dans votre âme ce sentiment d'amertume dont témoignaient vos pleurs : pourtant, quelque mélancolie qui ait accompagné vos pas, il n'est point vrai que doive être inutile et perdu ce retour éphémère en un monde que vous aviez quitté. Si un moment votre présence a suscité quelque émoi, ce tumulte, vite apaisé, laissera après lui un bienfait que nous recueillerons. Pour nous, qui ne le connaissions pas, ou bien qui l'avions oublié, votre venue a rétabli le prix de ce que vous nous aviez donné. Tout s'use et efface en des jours trop faciles : il est bien que sur un bonheur qui décline passe l'ombre de ce qu'il a coûté.

Sans doute, il est égoïste d'estimer votre présence ou vos larmes selon l'avantage qui nous en demeurera. Mais puisque vous n'acceptez rien de ce que nous saurions offrir, il ne peut s'agir que de ce que vous donnez.

— Il est vrai, dit Laure, j'ai été quelques jours peinée de voir que Louise et vous n'aviez pas protégé comme un bien plus précieux l'affection qui vous avait unis. J'y perdais beaucoup moi-même, et la joie qui vous manque me manquait aussi.

Marc lui dit que nécessairement dans leur vie quelque chose serait désormais changé :

— La générosité de vos sentiments que vous craignez de donner en exemple et que vous voulez cacher dans un dernier exil laissera, quoi que vous en pensiez, un sillage après vous. Il en naîtra pour nous qui vous avons mieux connue, une profondeur et un sérieux nouveaux. Je ne m'offenserai plus de rencontrer chez Louise des aspirations mystérieuses dont jusqu'ici j'avais ignoré la source, et qui ne m'avaient pas apparu dans leur plénitude et leur grandeur. Et pour Louise, quel qu'ait été le silence de vos adieux, votre passage près d'elle la détournera à jamais soit de futiles plaisirs,

soit d'un futile ennui... Hélas! il se peut, Laure, que vos désirs, votre savoir et vos vertus mêmes doivent être très réservés. Vous le pensez : il faut vous croire. Mais pour ceux qui n'ont qu'une vie simple et commune, cela seul est déjà une grande chose de savoir que vous existez. Votre désintéressement absolu, et une destinée si dangereuse et si haute, confèrent une sorte de dignité à ceux-mêmes qui ne vous imiteront pas.

En ces termes et d'autres semblables, il l'assura à plusieurs reprises que de sa retraite un rayonnement viendrait sur eux.

Ainsi s'achevèrent leurs adieux, pleins de promesses.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le dix mai mil neuf cent treize

PAR

L'IMPRIMERIE ORLÉANAISE

pour

BERNARD GRASSET

73

2500 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 003968038b

CE PQ 2605
.L6L3 1913
COO CLERMONT, EM LAURE.
ACC# 1232324